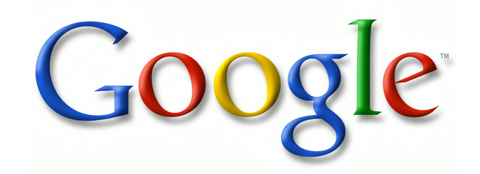
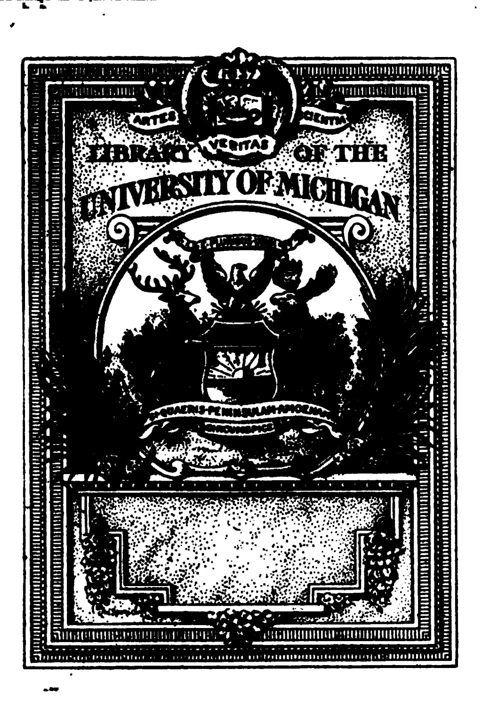



ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

LE

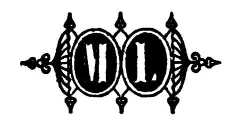
PÈRE GIGOGNE

CONTES POUR LES ENFANTS

PAR

ALEXANDRE DUMAS

— DEUXIÈME SÉRIE —



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

LE

PÈRE GIGOGNE

LA

JEUNESSE DE PIERROT

Mes chers enfants,

Si vos parents veulent absolument lire ce conte, dites-leur bien qu'il a été écrit pour vous et non pour eux; que leurs contes à eux, ce sont : *la Reine Margot*, *Amaury*, *les Trois Mousquetaires*, *la Dame de Montsoreau*, *Monte-Cristo*, *la Comtesse de Charny*, *Conscience* et *le Pasteur d'Ashbourn*.

Si vous voulez savoir absolument, on est curieux à votre âge, par qui ce conte a été écrit, nous vous dirons que l'auteur est un nommé Aramis, charmant et coquet abbé qui avait été mousquetaire.

Si vous voulez connaître l'histoire d'Aramis, nous vous dirons que vous êtes trop jeunes pour la lire.

Si, enfin, vous nous demandez pour qui Aramis a écrit ce conte, nous vous répondrons que c'est pour les enfants de madame de Longueville, qui étaient de jolis petits princes descendant du beau Dunois, dont vous avez peut-être entendu parler, pendant une de ces époques de troubles dont Dieu nous préserve, et qu'on appelait *la Fronde*.

Maintenant, chers enfants, puisse Aramis vous amuser autant quand il écrit, qu'il a amusé vos pères et vos mères quand il conspirait, aimait et combattait, en société de ses trois amis, Athos, Porthos et d'Artagnan.

ALEX. DUMAS.

CHAPITRE Ier.

LE SOUPER DES BUCHERONS

Il y avait une fois, mes chers enfants, dans un petit coin de la Bohême, un vieux bûcheron et sa femme qui vivaient dans une chétive cabane, au fond d'une forêt.

Ils ne possédaient, pour toute fortune, que ce que le bon Dieu donne aux pauvres gens, l'amour du travail et deux bons bras pour travailler.

Chaque jour, depuis l'aube jusqu'au soir, on entendait de grands coups de cognée qui résonnaient au loin dans la forêt, et de joyeuses chansons qui accompagnaient les coups de cognée ; c'était le bonhomme qui travaillait.

Quand la nuit était venue, il ramassait sa moisson du jour, et s'en retournait, le dos courbé, vers sa cabane, où il trouvait, auprès d'un feu clair et petillant, sa bonne ménagère qui lui souriait à travers les vapeurs du repas du soir; ce qui lui réjouissait fort le cœur.

Il y avait déjà de longs jours qu'ils vivaient ainsi, lorsqu'il advint qu'un soir le bûcheron ne rentra pas à l'heure accoutumée.

On était alors au mois de décembre; la terre et la forêt étaient couvertes de neige, et la bise, qui soufflait avec violence, emportait avec elle de longues traînées blanches qu'elle détachait des arbres, et qui étincelaient en fuyant dans la nuit. On eût dit, mes enfants, que c'étaient, comme dans vos contes favoris, de grands fantômes blancs qui couraient, à travers les airs, à leur rendez-vous de minuit.

La vieille Marguerite — c'était le nom de la femme

du bûcheron — était, comme vous pensez bien, fort inquiète.

Elle allait sans cesse au seuil de la cabane, écoutant de toutes ses oreilles et regardant de tous ses yeux; mais elle n'entendait rien que la bise qui faisait rage dans les arbres, et ne voyait rien que la neige qui blanchissait au loin sur le sentier.

Elle revenait alors près de la cheminée, se laissait choir sur un escabeau, et son cœur était tellement gros que les larmes lui tombaient des yeux.

A la voir si triste, tout devenait triste comme elle dans l'intérieur de la chaumine; le feu, qui d'habitude petillait si gaiement dans l'âtre, s'éteignait peu à peu sous la cendre, et la vieille marmite de fonte, qui grondait si fort tout à l'heure, sanglotait maintenant à petits bouillons.

Deux grandes heures s'étaient écoulées, lorsque tout à coup le refrain d'une chanson se fit entendre à quelques pas de la cabane. Marguerite tressaillit à ce

signal bien connu du retour de son mari, et, s'élançant vers la porte, elle arriva tout juste pour tomber dans ses bras.

— Bonsoir, ma bonne Marguerite, bonsoir, dit le bûcheron ; je me suis un peu attardé, mais tu seras bien contente lorsque tu verras ce que j'ai trouvé.

Et, ce disant, il déposa sur la table, aux yeux de la vieille femme qui en resta tout ébahie, un joli berceau d'osier, dans lequel reposait un petit enfant d'allure si gentille et de forme si mignonne, que l'âme en était toute chatouillée, rien que de le voir.

Il était vêtu d'une longue tunique blanche, dont les manches pendantes ressemblaient aux ailes repliées d'une colombe. Un haut-de-chausse d'étoffe blanche comme la tunique laissait à découvert deux petits pieds de gazelle, chaussés de bottines à rosettes et à talons rouges. Autour de son cou s'épanouissait une fraise de batiste finement plissée, et

sur la tête il portait un joli chapeau de feutre blanc coquettement incliné sur l'oreille.

De mémoire de bûcheron on n'avait vu de plus gracieuse miniature; mais ce qui émerveillait fort dame Marguerite, c'était le teint du petit enfant, qui était si blanc, qu'on eût dit que sa tête mignonne avait été sculptée dans l'albâtre.

— Par saint Janvier! s'écria la bonne femme en joignant les mains, comme il est pâle!

— Ce n'est pas étonnant, dit le bûcheron, il était depuis plus de huit jours sous la neige quand je l'ai trouvé.

— Sainte Vierge! huit jours sous la neige, et tu ne me dis pas cela tout de suite. Le pauvre petit est gelé!

Et sans plus dire, la vieille femme prit le berceau, le déposa près de la cheminée et jeta un fagot tout entier dans le feu.

La marmite qui n'attendait que cela se mit tout à coup à frémir et à écumer d'une façon si bruyante,

que le petit enfant, alléché par l'odeur, se réveilla tout en sursaut : il se leva à demi, huma l'air à plusieurs reprises, fit glisser vivement sa langue effilée sur le bord de ses lèvres, puis, au grand étonnement du vieux et de la vieille, qui n'en pouvaient croire leurs yeux, il s'élança hors de son berceau en poussant un petit cri joyeux.

Il venait, mes chers enfants, d'apercevoir le souper de nos pauvres gens.

Voler vers la marmite, y plonger jusqu'au fond une grande cuiller de bois, l'en retirer et la porter à sa bouche toute pleine et toute bouillante, fut pour lui l'affaire d'un instant ; mais, halte-là ! ses lèvres y avaient à peine touché qu'il jeta la cuiller à terre et se mit à sauter à travers la chambre, en faisant des grimaces tout à la fois si drôles et si piteuses, que le bûcheron et sa femme étaient fort embarrassés, ne sachant s'ils devaient rire ou bien s'ils devaient pleurer.

Notre gourmand s'était brûlé vif.

Cependant, quelque chose rassurait les bonnes gens, c'est que décidément le petit garçon n'était pas gelé, quoiqu'il fût resté blanc comme neige.

Pendant qu'il se démenait ainsi dans la cabane, la vieille Marguerite fit tous les préparatifs du souper; la marmite fut posée sur la table, et déjà le bûcheron, les manches retroussées, s'apprêtait à lui faire fête, lorsque notre lutin, qui suivait du coin de l'œil tous ses mouvements, vint s'asseoir résolûment sur la nappe, enlaça la marmite de ses petites jambes, et se mit à l'œuvre avec de si belles dents, et des mines si joyeuses, que cette fois, pleinement rassurés sur son compte, le bûcheron et sa femme n'y purent résister.

Ils se mirent à rire, mais d'un rire si fou, que n'ayant pas pris la précaution de se tenir les côtes, comme il faut faire en pareil cas, mes enfants, ils tombèrent à la renverse, et roulèrent de ci, de là, sur le plancher.

Quand ils se relevèrent, un quart d'heure après, la marmite était vide, et le petit enfant dormait du sommeil des anges dans son berceau.

— Qu'il est gentil! dit la bonne Marguerite qui riait toujours.

— Mais il a mangé notre soupe! repartit le bûcheron qui était devenu tout sérieux.

Et les bonnes gens, qui étaient à jeun depuis le matin, allèrent se coucher.

CHAPITRE II

CE QUE PEUT AMENER LA DÉCOUVERTE D'UN PETIT ENFANT

Le lendemain, la vieille Marguerite se leva bien avant le jour pour aller raconter aux commères du hameau voisin l'histoire du petit enfant.

Au récit merveilleux qu'elle fit, tous les bras tom-

bèrent de surprise, et ce fut parmi les bonnes femmes à qui s'écrierait le plus fort.

Un instant après, toutes les langues étaient en campagne, et le petit jour n'avait pas encore paru à l'horizon, que déjà la nouvelle s'était propagée à plus de dix lieues à la ronde.

Seulement, comme il arrive d'ordinaire, la nouvelle avait pris dans sa course des proportions effroyables : ce n'était plus, comme au point de départ, un petit enfant qui avait mangé le souper des pauvres gens qui l'avaient recueilli ; c'était un ours blanc d'une taille gigantesque qui s'était jeté dans la cabane des bûcherons, et les avait inhumainement dévorés.

Un peu plus loin, et dans la ville qui était la capitale du royaume, la nouvelle avait encore grandi ; l'ours blanc qui avait mangé deux vieillards s'était transformé en un monstre gros comme une montagne, qui avait englouti d'une bouchée vingt familles entières de bûcherons avec leurs cognées.

Aussi les bons bourgeois de la ville s'étaient-ils bien gardés de mettre le nez à la fenêtre pour aspirer, comme à l'accoutumée, l'air du matin; barricadés dans leurs maisons, ils se tenaient blottis au fond de leurs lits et la tête sous la couverture, n'osant souffler ni broncher, tant ils avaient peur.

C'était cependant un tout petit enfant qui causait une si grande terreur; ce qui vous prouve, mes chers amis, qu'il faut toujours voir de près les choses avant de s'en effrayer.

Or, ce jour-là, le roi de Bohême devait traverser la ville en grande pompe, pour inaugurer, suivant l'antique usage, la nouvelle session de son parlement : ce qui veut dire tout simplement, mes chers enfants, que Sa Majesté devait réciter un beau compliment à son peuple, afin de recevoir de grosses étrennes.

La circonstance était grave; il s'agissait de faire décréter le payement de nouveaux impôts, tous plus absurdes les uns que les autres, mais qui, absurdité

à part, devaient produire un assez grand nombre de millions.

Il était encore question de demander quelques petites dotations, l'une pour la fille unique du roi, alors âgée de quinze ans, les autres pour les princes et les princesses qui n'étaient pas nés, mais que le roi et la reine ne désespéraient pas de créer et mettre au monde, un jour ou l'autre.

Depuis un mois, matin et soir, le roi s'était enfermé dans son cabinet et, les yeux fixés au plancher, avait fait des efforts inouïs pour apprendre par cœur le fameux discours que lui avait préparé à cette occasion le seigneur Alberti Renardino, son grand ministre, mais il n'avait pu en retenir une seule phrase.

— Que faire? s'était-il écrié un soir, en tombant affaissé sur son trône, tout haletant des efforts infructueux qu'il avait faits.

— Sire, rien n'est plus simple, avait répondu le

seigneur Renardino qui était entré sur ces entrefaites... Voilà! — et d'un trait de plume il avait réduit le discours de moitié, et augmenté du double, par compensation, le chiffre des impôts et des dotations.

Donc le roi, accompagné d'un nombreux cortége, était sorti de son palais et s'acheminait au petit pas de sa mule vers le lieu de la séance royale.

A sa droite était la reine, étendue tout de son long dans un palanquin porté par trente-deux esclaves noirs, les plus robustes qu'on avait pu trouver.

A sa gauche, montée sur un cheval isabelle, était Fleur-d'Amandier, l'héritière du royaume et la plus belle princesse qui se pût voir au monde.

Sur la seconde file, venait un haut personnage, richement costumé à l'orientale, mais laid à faire peur; il était bossu, cagneux, et avait la barbe, les sourcils et les cheveux d'un roux si ardent, qu'il était impossible de le regarder en face sans cligner les yeux. C'était le prince Azor, un grand batailleur, tou-

jours en guerre avec ses voisins, et que, par politique, le roi de Bohême avait fiancé la veille à Fleur-d'Amandier. Ce vilain homme avait voulu assister à la cérémonie, afin d'arracher, par la terreur qu'il inspirait un vote d'urgence sur la dotation de sa fiancée.

A côté de lui marchait le seigneur Renardino, qui riait sournoisement dans sa barbe en songeant aux impôts énormes dont, grâce à lui, le bon peuple de Bohême allait être écrasé.

Le cortége n'avait pas fait cent pas, que la surprise se peignit sur tous les visages. Les boutiques étaient fermées et les rues complétement désertes.

L'étonnement redoubla lorsqu'un héraut vint annoncer au roi que la salle du parlement était vide.

— Par ma bosse! qu'est-ce que cela veut dire? s'écria le prince Azor, qui avait vu le beau visage de Fleur-d'Amandier rayonner de joie à cette nouvelle. Aurait-on voulu, par hasard, me mystifier?

— Au fait, qu'est-ce que cela signifie, seigneur Re-

nardino, demanda le roi, et pourquoi mon peuple n'est-il pas ici, sur mon passage, à crier comme d'habitude: Vive le roi !

Le grand ministre, qui ignorait la nouvelle du jour, ne savait que répondre, lorsque le prince Azor, pourpre de colère, lui appliqua sur la joue un soufflet.

Le méchant homme avait vu pour la seconde fois Fleur-d'Amandier sourire sous son voile, et il se croyait décidément mystifié.

— Roi de Bohême, s'écria-t-il en grinçant des dents, cette plaisanterie vous coûtera cher; et piquant des deux, il s'enfuit au grand galop de son coursier.

A ces paroles, qui renfermaient une menace de guerre, tous les visages devinrent fort pâles, à l'exception de la joue du seigneur Renardino, qui était devenue fort rouge.

Ce fut bientôt un désarroi général. Le roi et tous

les gens de sa suite s'enfuirent vers le palais en criant aux armes, et les trente-deux esclaves noirs, pour courir plus vite, laissèrent sur la place le palanquin de la reine.

Mais, fort heureusement, Sa Majesté, qui croyait assister déjà à la séance royale, s'était profondément endormie.

Récapitulons maintenant les événements qui s'étaient passés.

Un vaste royaume en émoi, un mariage rompu, une déclaration de guerre et une grande reine laissée sur le pavé ; — tout cela parce qu'un pauvre bûcheron avait trouvé la veille un petit enfant au fond d'une forêt.

A quoi tiennent, mes chers enfants, le sort des rois et les destinées des empires !

CHAPITRE III

BAPTÊME DE PIERROT

La scène que nous venons de narrer avait fait une telle impression sur l'esprit du roi, qu'à peine de retour dans son palais, il revêtit sa cotte de mailles, qui était fort rouillée depuis la dernière guerre, et se mit à s'escrimer d'estoc et de taille contre un manequin costumé à l'orientale, et qui était censé représenter le prince Azor.

Il lui avait passé plus de cent fois son épée au travers du corps, lorsqu'une idée soudaine lui vint à l'esprit ; c'était de faire comparaître par-devant lui le seigneur Bambolino, le maire de la ville, afin de savoir ce que pouvait être devenu son peuple.

Après une visite domiciliaire des plus minutieuses, maître Bambolino fut enfin trouvé sous un amas de

bottes de paille, au fond d'un grenier, n'ayant en tout et pour tout sur sa personne qu'une chemise, et si courte que ça faisait peine à voir. Dans la crainte d'être dévoré, le pauvre homme s'était mis au cou un large collier de cuir, hérissé de pointes aiguës, comme les chiens de berger sont accoutumés d'en porter dans l'exercice de leurs fonctions pour tenir messires les loups en respect.

Amené au pied du trône du roi, ce fut à grande peine, tant il grelottait, qu'il raconta l'histoire du monstre et de ses odieux méfaits.

A cette nouvelle, toute la cour fut en l'air; mais le roi, qui se sentait en humeur de guerroyer, résolut à l'instant même de se mettre en chasse, malgré les représentations du seigneur Renardino, qui prétendait qu'il valait mieux employer la voie diplomatique, et livrer au monstre, jour par jour, tel nombre de sujets qui serait jugé nécessaire à sa consommation.

— A la bonne heure ! avait reparti le roi ; mais réfléchissez bien, seigneur Renardino, qu'en votre qualité de grand ministre, vous serez chargé de la négociation.

Son Excellence avait réfléchi et n'avait pas insisté.

Le roi se mit donc sur l'heure en campagne à la tête de toute sa cour, et sous l'escorte d'autant de gardes qu'il en put réunir.

Fleur-d'Amandier, qui aimait la chasse de passion, s'était jointe au cortége et faisait piaffer avec une grâce toute charmante son blanc destrier, lequel s'en donnait à cœur joie, et faisait feu des quatre pieds, tant il était heureux et fier de porter une si belle princesse.

Quand à la reine, dont l'absence n'avait pas été remarquée depuis le matin, à raison de la gravité des circonstances, elle dormait en pleine rue dans son palanquin.

Le cortége avait chevauché depuis plusieurs heures sans rencontrer âme qui vive, quand tout à coup une pauvre vieille toute déguenillée sortit comme par enchantement du milieu des broussailles qui bordaient la route.

Elle s'avança, appuyée sur un grand bâton blanc, auprès du roi, et, lui tendant la main, elle lui dit d'une voix cassée :

— La charité, mon bon seigneur, s'il vous plaît, car j'ai bien faim et j'ai bien froid !

— Arrière, vieille sorcière, coureuse de grands chemins ! s'écria le seigneur Renardino ; arrière, ou je te fais arrêter et mettre en prison !

Mais la vieille avait un air si misérable que le roi en fut tout apitoyé et lui jeta sa bourse, qui était pleine d'or.

De son côté, Fleur-d'Amandier glissa sans être vue, dans la main de la pauvre femme, un magnifique collier de perles qu'elle avait détaché de son cou.

— Prenez ceci, ma bonne femme, lui dit-elle tout bas, et venez me voir demain au palais.

Mais elle avait à peine prononcé ces mots que la vieille mendiante avait disparu, et, chose étrange, le roi retrouvait dans sa poche sa bourse pleine d'or, et le collier de perles étincelait de plus belle au cou de Fleur-d'Amandier.

Il n'y avait que le seigneur Renardino, qui avait beau se fouiller de la tête aux pieds, et qui ne retrouvait plus sa bourse, qu'il était cependant bien sûr d'avoir emportée.

A cent pas plus loin, notre troupe fit la rencontre d'un jeune pâtre qui jouait tranquillement de la flûte en veillant à la garde de ses moutons, pauvres bêtes qui avaient grand'peine à trouver sous la neige quelques petits brins d'herbe à se mettre sous la dent.

— Ohé ! l'ami, ohé ! cria le roi, pourrais-tu nous dire de quel côté se tient la bête féroce que nous allons courre?

— Sire, dit le petit pâtre en s'inclinant respectueusement devant le roi avec une grâce et une aisance qu'on était loin d'attendre d'un jeune garçon d'aussi médiocre condition, Votre Majesté a été trompée, comme bien d'autres; la bête féroce dont on vous a parlé n'est pas du tout une bête féroce, c'est un petit enfant bien innocent, ma foi, dont un bûcheron a fait hier la trouvaille dans la forêt que vous voyez là-bas, là-bas, derrière ce buisson.

Puis, il se mit à faire au roi la description du petit bonhomme, de la blancheur de son teint, qui était plus blanc que tout ce qu'il y a de plus blanc au monde, tant et si bien que le roi, qui était un grand naturaliste, conçut tout de suite le projet de conserver le petit phénomène dans un bocal d'esprit-de-vin.

— Nous serions curieux, Fleur-d'Amandier et moi, reprit-il adroitement, de voir un être aussi merveil-

leux. Voudrais-tu bien, mon petit ami, nous servir de guide?

— Je suis aux ordres de Votre Majesté, répondit le jeune pâtre, qui, au seul nom de Fleur-d'Amandier, était devenu rouge comme une cerise.

La caravane se remit en marche sous la conduite du jeune guide, et bien lui en prit, car il connaissait si bien les chemins de traverse qui raccourcissaient la route de plus de moitié, qu'au bout d'une heure on arriva devant la cabane du bûcheron.

Le roi descendit de sa mule et frappa à la porte.

— Qui est là? demanda une petite voix argentine qui partait de l'intérieur de la chaumine.

— C'est moi, le roi!

A ces mots magiques, l'huis s'ouvrit de lui-même, comme la fameuse caverne de feu Ali-Baba, et le petit enfant apparut sur le seuil, son feutre blanc à la main.

Vous auriez été bien empêchés, mes chers enfants,

de vous trouver ainsi face à face avec l'un des plus grands rois de la terre. Plus d'un d'entre vous, j'imagine, se serait bien vite blotti dans un coin et couvert le visage de ses deux mains, sauf à écarter un tantinet les doigts pour voir si les rois sont faits comme les autres hommes; mais il n'en fut pas de même du petit enfant; il s'avança avec une grâce exquise au-devant de Sa Majesté, posa le genou en terre et baisa respectueusement le pan de son manteau. Je ne sais, en vérité, où il avait appris tout cela. Se retournant ensuite vers Fleur-d'Amandier, qu'il salua le plus galamment du monde, il lui offrit sa petite main blanche pour l'aider à descendre de son destrier.

Cela fait, et sans s'inquiéter du seigneur Renardino, qui attendait de lui même office, notre petit garçon fit un geste des plus gracieux au roi et à la princesse pour les inviter à s'asseoir.

Le bûcheron et sa femme, qui s'étaient mis à table

pour dîner deux heures plus tôt qu'à l'ordinaire, étaient restés cois à la vue d'aussi grands personnages, et le cœur leur battait bien fort.

— Bonnes gens, leur dit le roi, riches et bien riches je vous ferai, si vous voulez m'accorder deux choses : me confier d'abord ce petit garçon, que je veux attacher à ma personne, et me donner ensuite de ce brouet fumant qui a si bonne mine, car j'ai tant chevauché toute la journée que je me meurs de male faim.

Le bûcheron et sa femme étaient si interdits qu'ils ne trouvèrent pas un mot à répondre.

— Sire, dit alors le petit bonhomme, vous pouvez disposer de moi comme il vous plaira, je suis tout à votre service et prêt à vous suivre. Que votre Majesté daigne seulement m'accorder la faveur d'emmener avec moi ces bonnes gens qui m'ont recueilli, et que j'aime tout autant que si j'étais leur propre fils. Qant à ce brouet, ne vous en faites fautes ; j'ose es-

pérer même que vous me ferez l'honneur, tout petit que je sois, de m'accepter pour votre échanson.

— Accordé, dit le roi en frappant amicalement sur la joue du petit bonhomme ; tu es un garçon de grand sens, et je verrai plus tard ce que je puis faire de toi.

Et sur ce, il prit, ainsi que Fleur-d'Amandier, la place du bûcheron et de sa femme, qui ne comprenaient pas qu'un roi fût venu de si loin pour manger leur maigre souper.

Le repas fut des plus gais ; le roi daigna même, dans sa joyeuseté, risquer quelques bons mots auxquels le petit enfant eut la courtoisie d'applaudir.

Après le souper, on fit les préparatifs du départ, afin de rentrer au palais avant la nuit. Le bûcheron et sa femme, à qui le roi voulait faire honneur, furent hissés à grand'peine sur la mule du seigneur Renardino, et s'assirent en croupe derrière lui. Le petit enfant sauta lestement sur le dos d'un vieil âne qu'il

était allé chercher dans l'écurie, et qui en voyant tant de monde, se mit à braire de toutes ses forces, tant il éprouvait de contentement de se trouver en si brillante compagnie. Il n'est pas jusqu'au jeune pâtre qui ne trouvât à s'accommoder tant bien bien que mal derrière le grand officier des gardes du roi.

On se mit en route en silence, car on avait remarqué que le roi venait de se plonger dans de profondes méditations. Il cherchait, en effet, un nom à donner au petit bonhomme, et, comme d'habitude, il ne trouvait rien.

Mais nous allons laisser la calvacade continuer son chemin, pour raconter un tout petit événement qui s'était passé au palais pendant l'absence du roi.

Les esclaves noirs, qui s'étaient enfuis lors de l'algarade du prince Azor, réfléchirent bientôt que le seigneur Renardino se ferait un malin plaisir de les faire pendre, s'il apprenait leur désertion. Ils revinrent donc vers le palaquin, le soulevèrent avec pré-

caution et le transportèrent au palais. Là, ils déposèrent tout doucement la reine sur un lit de brocart d'or, et se retirèrent dans l'antichambre, soulagés d'un grand poids.

Or, il faut que vous sachiez, mes chers enfants, que la reine avait la passion des petits oiseaux ; elle en avait de toutes sortes, de toute nuance et de tous pays. Lorsque les jolis prisonniers s'ébattaient dans leur belle cage à treillis d'or, et croisaient, dans leurs jeux, les mille couleurs de leur plumage, on eût cru voir voltiger un essaim de fleurs et de pierres précieuses ; et c'était un concert de gazouillements joyeux, de roulades, de trilles éblouissants à rendre fou un musicien.

Mais ce qui vous étonnera, comme j'en fus étonné moi-même, c'est que le favori de la reine n'était ni un bengali, ni un oiseau de paradis, ni quelque autre d'aussi gentil corsage; mais un de ces vilains moineaux francs, grands pillards de grains, qui vivent

dans la campagne aux dépens des pauvres gens. Bien que la reine fût très-bonne pour lui, et lui pardonnât les licences parfois incroyables qu'il se permettait, le petit ingrat n'en regrettait pas moins sa liberté, et becquetait souvent avec colère les vitres qui le retenaient prisonnier. Dans la précipitation que la reine avait mise à se joindre au cortége du roi, elle avait oublié, le matin, de fermer la fenêtre, et crac... notre moineau, profitant d'une si belle occasion, avait pris son vol dans le ciel.

Qui fut bien triste ? Ce fut la reine à son réveil, quand elle ne trouva plus son petit favori; elle chercha partout dans sa chambre, et, voyant la fenêtre ouverte, elle devina tout.

Elle courut alors à son balcon, et se mit à appeler par son nom et avec les épithètes les plus tendres, notre fuyard, qui se donna bien garde de lui répondre, je vous assure.

Il y avait au moins une heure qu'elle appelait son

cher pierrot, quand les portes de sa chambre s'ouvrirent avec fracas et donnèrent passage au roi.

— Pierrot! Pierrot! s'écria-t-il en bondissant de joie, voilà précisément ce que je cherchais.

— Hélas! je l'ai perdu, répondit tristement la reine, qui pensait toujours à son oiseau.

— Au contraire, c'est vous qui l'avez trouvé, répliqua le roi...

La reine haussa les épaules, et crut que le roi était devenu fou.

Et voilà, mes chers enfants, comment le nom de Pierrot fut donné à notre héros.

CHAPITRE IV

AU CLAIR DE LA LUNE, MON AMI PIERROT

Un mois s'était écoulé depuis les derniers événements que nous venons de raconter.

Pierrot, par un prodige qu'il m'est impossible de vous expliquer, grandissait à vue d'œil et si vite que le roi, tout émerveillé d'un phénomène aussi extraordinaire, avait passé régulièrement plusieurs heures par jour, immobile sur son trône, à le regarder pousser. Notre héros avait su, d'ailleurs, s'insinuer si adroitement dans les bonnes grâces du roi et de la reine, qu'il avait été nommé grand échanson de la couronne, fonction très-délicate à remplir, mais dont il s'acquittait avec un tact parfait et une habileté sans égale. Jamais la cour n'avait été plus florissante, ni le visage de Leurs Majestés enluminé de plus riches couleurs, au point que c'était entre elles à ce sujet un échange perpétuel de félicitations tant que le jour durait.

Seule entre toutes, la figure blême du seigneur Renardino avait considérablement jauni : c'était l'effet de la jalousie que lui inspirait l'élévation de notre ami Pierrot, qu'il commençait à haïr du fond du cœur.

Le jeune pâtre que nous avons vu servir de guide au cortége avait été fait grand écuyer, et il n'était bruit partout que de sa belle tenue et de sa bonne mine. Chaque fois que Fleur-d'Amandier traversait la grande salle des gardes pour se rendre aux appartements de sa mère, il avait si bon air et paraissait si heureux en lui présentant sa hallebarde, que la jeune princesse, qui ne voulait pas être en reste avec un écuyer si courtois, lui tirait en passant une révérence.

Or, comme le jeune écuyer est appelé à jouer un rôle dans cette histoire, il est bon de vous dire tout de suite, mes chers enfants, qu'il s'appelait Cœur-d'Or.

Le bûcheron et sa femme avaient été nommés surintendants des jardins du palais, et, grâce à Pierrot, recevaient chaque jour, dans la jolie maisonnette qu'ils habitaient, les rogatons de la desserte royale.

Le méchant prince Azor troublait seul tant de bien-

être. Le roi lui avait envoyé une magnifique ambassade, chargée de riches présents, pour lui offrir de nouveau la main de la princesse sa fille ; mais le prince, qui était toujours en colère, à en juger par l'état de sa barbe, de ses cheveux et de ses sourcils, qui étaient fort hérissés, avait fait déposer les présents dans son trésor et mettre à mort les ambassadeurs. Après cet exécrable attentat, il avait écrit de sa propre main un message au roi, dans lequel il lui faisait à savoir qu'il commencerait contre son royaume une guerre d'extermination au printemps prochain, et qu'il ne se tiendrait pour content que lorsqu'il aurait haché lui, toute sa famille et tout son peuple menu comme chair à pâté.

Lorsque les premières alarmes que cette nouvelle avait fait naître furent dissipées, le roi avisa aux moyens de pourvoir à la défense de ses États. Il assembla à l'instant même tous les artistes de son royaume, et fit peindre sur les remparts de la ville

les figures de monstres et de bêtes féroces qu'il jugea les plus propres à jeter l'épouvante parmi ses ennemis. C'étaient des lions, des ours, des tigres, des panthères qui allongeaient des griffes longues d'une lieue, et qui ouvraient des gueules si larges, qu'on voyait très-distinctement et d'outre en outre leurs entrailles; des crocodiles qui, ne sachant quel prétexte imaginer pour montrer leurs dents, avaient pris le parti de se promener tout bonnement les mâchoires béantes; des serpents dont les immenses replis faisaient tout le tour des murailles, et qui semblaient encore fort embarrassés de leurs queues; des éléphants, qui, pour faire parade de leurs forces, se prélassaient gravement avec des montagnes sur le dos; enfin, c'était une ménagerie comme on n'en avait jamais vu, mais d'un aspect si affreux, que les citoyens n'osaient plus entrer dans la ville, ni en sortir, dans la crainte d'être dévorés.

Cette œuvre de haute stratégie terminée, le roi

passa la revue de ses troupes, et ce ne fut pas sans orgueil qu'il se vit à la tête d'une armée composée de deux cents hommes d'infanterie et de cinquante cavaliers. Avec une force aussi imposante, il se crut en état de faire la conquête du monde, et attendit de pied ferme le prince Azor.

Cependant, Pierrot, qui servait en sa qualité de de grand échanson à la table du roi, s'était souvent laissé aller à contempler dans une muette admiration les traits si fins et si purs de Fleur-d'Amandier, et il y avait pris tant de plaisir, qu'un beau soir, il sentit quelque chose remuer tout doucement dans sa poitrine, comme un petit oiseau qui s'éveillerait dans son nid; tout à coup son cœur avait battu si vite, puis si fort, qu'il avait été obligé de porter la main à son pourpoint pour mettre le holà.

— Tiens, tiens, tiens! s'était-il écrié sur toutes sortes d'intonations, comme fait un homme étonné qui s'étonne encore davantage; puis, après cette

exclamation, il s'était rétiré tout pensif, et avait erré toute la nuit, au clair de la lune, dans les jardins du palais.

Je ne sais, mes enfants, quelle folle idée il se mit en tête; mais, dès le lendemain, il entoura Fleur-d'Amandier des attentions les plus délicates, plaça chaque jour à table devant elle un magnifique bouquet de fleurs fraîchement cueillies dans les serres du palais, et ne cessa de regarder du coin de l'œil la jeune princesse qui n'y prenait garde : il était si préoccupé qu'il ne savait plus du tout ce qu'il faisait, et commettait dans son service bévue sur bévue : tantôt il laissait choir la poivrière dans le potage du seigneur Renardino; tantôt il lui enlevait son assiette avant qu'il eût mangé; une autre fois il versa dans le dos de Son Excellence le contenu d'une aiguière, croyant donner à boire au roi, et enfin, au dessert, il lui jeta en plein sur sa perruque un immense plum-pudding au rhum tout enflammé; ce qui avait si fort diverti

Sa Majesté, que, pour lui donner carrière, on avait bien vite desserré la serviette qu'elle avait, suivant l'habitude, attachée autour de son cou.

— Riez, riez, avait grommelé tout bas le seigneur Renardino ; rira bien qui rira le dernier.

Et, après cette menace, il avait éteint sa perruque et fait semblant de rire comme les autres, mais du bout des dents, comme vous pensez bien.

Quelques jours après, il y eut grand bal à la cour; le roi, pour intéresser ses sujets à sa querelle contre le prince Azor, avait invité toutes les autorités civiles et militaires du pays.

Jamais on n'avait vu de plus brillante assemblée. Le roi et la reine avaient revêtu pour la circonstance leurs grands manteaux d'hermine semés d'abeilles d'or, et portaient enchâssés dans leurs couronnes royales deux gros diamants qui scintillaient comme des étoiles, mais qui étaient si lourds que Leurs Majestés, la tête dans les épaules, ne pouvaient broncher.

Ce fut un spectacle vraiment féerique lorsque, sous le feu croisé des lustres et des candélabres, les danses commencèrent ; danses de cour tout éblouissantes d'or, de fleurs et de diamants ; danses de Bohême tout étincelantes de verve, de grâce et de légèreté.

Pierrot fit des prodiges, et plusieurs fois le roi et la reine, n'y pouvant tenir, déposèrent leurs couronnes sur un fauteuil pour l'applaudir tout à l'aise.

Ce fut bien autre chose encore, lorsqu'il vint à danser avec Fleur-d'Amandier. Il fallait voir alors, mes chers enfants, comme il y allait de ses deux bras, de ses deux pieds, de tout son cœur ; comme il franchissait d'une enjambée la grande salle du bal, et revenait ensuite à petits bonds, en sautillant comme un oiseau. Il fallait voir les pirouettes qu'il faisait, et comme il tourbillonnait sur lui-même ; son mouvement était si rapide, que toute sa per-

sonne se voilait peu à peu d'une gaze légère, et bientôt se changeait en une vapeur blanche, indistincte, et en apparence immobile. Ce n'était plus un homme, c'était un nuage; mais il n'avait qu'à s'arrêter court, le nuage se dissipait, et tout à coup l'homme reparaissait.

Toute l'assemblée prit à ce divertissement le plus grand plaisir, et chaque fois que Pierrot disparaissait ou reparaissait, le roi ne manquait pas de s'écrier d'une voix tour à tour inquiète et joyeuse : — Ah ! il n'y est plus ! — Ah ! le voilà !

Exalté par le succès, notre héros résolut de couronner toutes ses prouesses par un coup d'éclat, c'est-à-dire par le grand écart; mais, au plus fort de ses exercices, la fatalité voulut qu'il accrochât de l'une de ses jambes la jambe du seigneur Renardino, et patatras, voilà notre grand ministre étendu tout de son long sur le plancher, tandis que sa perruque, lancée à vingt pas de là, vomissait, en tour-

nant sur son axe, des torrents de poudre à rendre aveugle toute l'assemblée.

Le pauvre homme se releva furieux, courut tout droit à sa perruque, qu'il rajusta du mieux qu'il put sur sa tête; puis, saisissant Pierrot par un bouton de son pourpoint :

— Beau masque, lui dit-il d'une voix que la colère faisait siffler entre ses dents, tu me feras raison de cette insulte.

— Comment! c'était donc vous? repartit ironiquement Pierrot.

— Ah! tu joues la surprise, répliqua Renardino; voudrais-tu par hasard me faire croire que tu ne l'as pas fait exprès?

— Oh! pour cela non, repartit vivement Pierrot, car je mentirais.

— Insolent!

— Plus bas, Excellence; le roi vous regarde et pourrait s'apercevoir que votre perruque est de travers.

Pour s'assurer du fait, Renardino porta brusquement la main à son front.

— Voyons, reprit Pierrot en reculant d'un pas, ne faites pas tant de poussière; c'est un duel que vous voulez, n'est-ce pas?

— Un duel à mort!

— Très-bien; il ne faut pas rouler vos yeux comme vous faites pour me dire une chose aussi simple. Le rendez-vous?

— Le rond-point de la Forêt Verte.

— Charmant! Et l'heure?

— Demain matin, huit heures.

— J'y serai, seigneur Renardino.

Et, faisant une pirouette, Pierrot vint se placer auprès de la porte d'entrée, où se tenait Cœur-d'Or. Il y était à peine que le jeune écuyer, qui l'avait vu, non sans dépit, danser avec Fleur-d'Amandier, lui laissa tomber sur le pied le bout ferré de sa hallebarde.

— Allons, saute, Pierrot ! lui dit-il en même temps tout bas, et Pierrot de bondir, en poussant un cri de douleur, jusqu'au plafond.

A ce nouveau tour de force, les applaudissements éclatèrent de plus belle. Le roi et la reine se renversèrent en riant sur leur trône, et leurs couronnes, perdant l'équilibre, s'en allèrent rouler comme deux cerceaux dans la grande salle du bal.

Par bonheur, les courtisans étaient là ; ils coururent après. Laissons-les faire, mes chers enfants, c'est leur métier.

Après la danse, la musique eut son tour ; on entendit d'abord de grands airs d'opéra exécutés par les virtuoses les plus célèbres de la Bohême, ce qui n'empêcha pas que la reine ne fût obligée plusieurs fois de pincer le roi qui s'oubliait sur son trône.

Lorsqu'on eut payé le juste tribut d'hommage qui est dû aux grands maîtres, Fleur-d'Amandier se leva de son siége et chanta sans se faire prier. A la bonne

heure ! ce fut merveille d'entendre cette voix fraîche et pure, tour à tour voix de fauvette et de rossignol, qui tantôt modulait des sons tristes à faire pleurer, et tantôt éclatait en mille notes joyeuses qui petillaient dans l'air comme des fusées.

Tout le monde était attendri. La reine sanglotait; Cœur-d'Or, sa hallebarde à la main, pleurait comme un enfant, et le roi, pour dissimuler son émotion, se moucha si fort, qu'il fallut faire le lendemain des réparations aux voûtes du palais.

Lorsque le silence fut rétabli, le roi dit tout bas à la reine :

— Je voudrais bien entendre maintenant une petite chansonnette !

— Y pensez-vous, sire? une chansonnette !

— Il n'y a que cela qui m'amuse, vous le savez bien.

— Mais, sire...

— Je veux une chansonnette, entendez-vous; il me

faut une chansonnette, ou je vais me mettre en colère.

— Calmez-vous, sire, reprit la reine, qui traitait le roi en enfant gâté, et se tournant vers le cercle des dilettantes.

— Messieurs, dit-elle, le roi désire que vous lui chantiez une chansonnette.

Tous les dilettantes se regardèrent stupéfaits, mais aucun d'eux ne bougea.

Le roi commençait à s'impatienter, lorsque Pierrot, écartant la foule, s'avança jusqu'au pied du trône.

— Sire, dit-il en faisant un profond salut, j'ai composé hier, en votre honneur, une petite chanson : *Au clair de la lune;* vous plairait-il de l'ouïr?

— Je veux l'ouïr, en effet, répondit le roi, et incontinent.

A ces mots, Pierrot prit une guitare, et, la tête penchée sur l'épaule, chanta.

Je ne saurais vous décrire, mes chers enfants,

l'enthousiasme que cette chanson excita dans la grande salle du bal. Le roi en trépigna d'aise sur son trône, et toute la cour battit des mains en faisant chorus.

Pendant toute la soirée, on ne parla pas d'autre chose que de l'air de Pierrot, et les grands virtuoses de la Bohême s'esquivèrent l'un après l'autre, pour aller composer bien vite sur cet air des variations magnifiques, que vous ne manquerez pas d'apprendre un jour ou l'autre, mes pauvres enfants.

A minuit, le roi et la reine se retirèrent dans leurs appartements et se mirent au lit; mais, ne pouvant dormir, ils se dressèrent tous deux sur leur séant et chantèrent à gorge déployée le fameux nocturne, jusque bien avant dans la nuit.

CHAPITRE V

LE PETIT POISSON ROUGE

Le lendemain matin, sept heures venaient à peine de sonner à toutes les horloges de la ville, que le seigneur Renardino se promenait déjà de long en large au lieu du rendez-vous, le rond-point de la Forêt Verte. Il était accompagné d'un vieux général, tant mutilé par la bataille, qu'il ne lui restait plus qu'un œil, un bras et une jambe, et encore pas au complet ; ce qui ne l'empêchait pas d'être fort jovial, de friser sa moustache et de redresser fièrement sa taille quand une jolie dame passait près de lui.

La promenade des deux amis durait depuis deux heures, lorsque le vieux général s'arrêta pour consulter sa montre.

— Mille millions de hallebardes ! s'écria-t-il, il est

neuf heures! Est-ce que ton Albinos ne viendrait pas, d'aventure? J'aurais été curieux, cependant, de savoir s'il avait du sang ou de la farine dans les veines.

— Tu le sauras bientôt, répondit le grand ministre en grinçant des dents, car je le vois là-bas qui arrive... Et il serra convulsivement la coquille de son épée.

En effet, c'était Pierrot qui arrivait, accompagné d'un marmiton, lequel portait sous son tablier deux broches à rôtir qu'il avait prises le matin dans les cuisines du roi, et qui étaient si longues que les pointes traînaient par terre à dix pas derrière ses talons.

Lorsque les parties en présence eurent échangé le salut d'usage, les témoins tirèrent les armes au sort.

— Pile! dit le général, qui jeta en l'air une pièce de monnaie.

— Face ! dit le marmiton.

J'ai gagné, reprit aussitôt le marmiton, qui empocha par distraction la pièce de monnaie du vieux général ; à nous le choix des armes.

Et, prenant les deux broches, il tendit l'une au seigneur Renardino et l'autre à Pierrot.

Les champions s'alignèrent et le combat commença.

Le grand ministre, fort habile en matière d'escrime, s'avança droit sur son adversaire et lui porta en pleine poitrine deux coups de pointe ; mais, chose étrange ! la broche rebondit comme un marteau sur l'enclume et fit jaillir des étincelles du pourpoint de Pierrot.

Renardino s'arrêta, étonné.

Pierrot profita de ce temps d'arrêt pour lui lancer un violent coup de pied dans les jambes.

Ce fut un bien autre étonnement pour Renardino, qui sauta en l'air en hurlant.

— Damnation ! s'écria-t-il, tout écumant de rage, et il s'élança de nouveau sur Pierrot, qui se mit à rompre, sans cesser cependant de harceler son antagoniste.

Le pauvre Renardino était tout éclopé ; mais, de son côté, Pierrot courait le plus grand danger ; dans sa marche rétrograde, il avait rencontré un arbre où il se trouvait acculé.

— Je te tiens enfin ! dit le grand ministre, qui, voyant toute retraite fermée à son adversaire, se flattait du malin espoir de le clouer sur l'arbre, comme on fait d'un papillon dans un herbier.

— Attrape ça ! cria-t-il, et, se fendant à fond, il lui porta la botte la plus furieuse qu'il pût faire.

Mais Pierrot, qui l'avait vu venir, esquiva le coup en sautant par-dessus sa tête.

La broche de Renardino alla s'enfoncer dans le cœur de l'arbre.

Vite, vite, il se mit en posture de la dégager ; mais

Pierrot ne lui en laissa pas le temps, et lui assena, drus comme grêle, de grands coups de pied par derrière.

— Grâce, grâce ! s'écria enfin le malheureux Renardino, je suis mort ! et, lâchant prise, il se laissa tomber à terre.

En ennemi généreux, Pierrot cessa de frapper, et tendit la main à son adversaire, qui se releva tout honteux, aux éclats de rire des témoins.

— Mille millions de hallebardes ! criait le vieux général, comme il t'a tambouriné, mon pauvre ami ! tu en as au moins pour quinze jours sans pouvoir t'asseoir, et pour un homme de cabinet c'est bien gênant !

— Je vais prendre les devants, disait de son côté le marmiton, pour faire préparer les compresses.

Après maint autre quolibet, nos personnages reprirent chacun de son côté le chemin du palais.

Pendant que ceci se passait, toute la cour était en rumeur. Le roi, qui s'était mis à table pour déjeuner, avait remarqué que le service de vaisselle plate dont la reine lui avait fait cadeau le jour de sa fête n'était pas à sa place accoutumée et le réclamait à grands cris.

Depuis une heure, écuyers tranchants, cuisiniers, marmitons, cherchaient, fouillaient, mettaient tout sens dessus dessous, mais ne trouvaient rien.

— Où est ma vaisselle plate? criait le roi; il me faut ma vaisselle plate, et tout de suite, ou je vous fais pendre tous, les uns au bout des autres, dans la cour de mon palais... Çà, voyons, qu'on appelle mon grand échanson!

— Sire, hasarda un marmiton, monsieur le grand échanson est sorti.

— Qu'on me l'amène, mort ou vif, qu'on me l'amène!

— Sire, me voici, dit Pierrot qui entrait sur ces

entrefaites, et voici en outre les objets que vous réclamez.

Mettant alors la main sous son pourpoint, il en tira six grands plats d'argent qui étaient dans un état affreux à voir, tant ils avaient reçu de horions.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda le roi, rouge de colère.

— Sire, répondit Pierrot, vous vous rappelez l'ordre que vous m'avez donné de faire graver votre chiffre royal sur ces belles pièces d'argenterie...

— Je me le rappelle, en effet, dit le roi.

— Eh bien, ce matin, je les avais emportées pour les remettre à l'orfévre de Votre Majesté, et par par crainte des voleurs, je les avais placées là sous mon pourpoint, lorsque, chemin faisant, il me revint à l'esprit que le seigneur Renardino, votre grand ministre, m'attendait dans la Forêt Verte pour une affaire d'honneur.

— Une affaire d'honneur ! s'écria le roi. Ah ! c'est

très-bien, seigneur Pierrot... mais non, je me trompe, c'est mal, c'est fort mal, monsieur l'échanson. — Vous savez qu'un édit royal défend expressément à nos sujets de se battre en duel.

— En vérité, sire, je l'ignorais.

— C'est bien, c'est bien, je te pardonne pour cette fois, mais n'y reviens plus, et continue ton histoire.

— Je n'avais pas une minute à perdre, reprit Pierrot, car l'heure fixée pour la rencontre était passée depuis longtemps; je courus de suite au palais, pris avec moi un marmiton pour me servir de témoin, et dans ma précipitation, j'oubliai de déposer sur le dressoir votre vaiselle plate.

— De façon que tu t'es battu ave ma vaisselle?...

— Hélas! oui, dit Pierrot, et Votre Majesté peut voir que le seigneur Renardino n'y a pas été de main morte.

— Ah! le brutal! s'écria le roi; il me le payera.

— C'est déjà fait, reprit Pierrot, et il raconta en grand détail la scène du duel.

Le roi s'ébaudit fort de ce récit, et n'eut rien de plus pressé que de le rapporter à la reine, qui le redit en secret à la première dame d'honneur, laquelle en fit part à voix basse à l'officier des gardes, qui le répéta en confidence à plusieurs de ses amis ; tant il y a, qu'une heure après, le seigneur Renardino était la fable de toute la cour et de toute la ville.

Ce fut bien pis encore, lorsque le roi rendit le décret par lequel il nommait Pierrot grand ministre, et ordonnait qu'un nouveau service de vaisselle plate serait acheté aux frais de Renardino.

— C'est bien fait ! c'est bien fait ! criait-on partout, et c'était à qui courrait le plus vite pour mettre des lampions aux fenêtres.

Pendant que toute la ville se réjouissait de sa disgrâce, l'ex-grand ministre était plus mort que vif.

A l'aide du vieux général, il s'était mis au lit en rentrant au palais. Puis, il avait été pris de la fièvre, puis, à la nouvelle de sa disgrâce, il était tombé de fièvre en chaud mal, puis il avait eu le délire.

Tantôt il lui semblait voir se dresser devant lui les spectres de tous les malheureux qu'il avait dépouillés pour s'enrichir, et qui, se penchant sur son chevet, lui disaient tout bas, bien bas à l'oreille :

— Rends-nous ce que tu nous a pris ! Rends-nous ce que tu nous a pris !

Tantôt c'était la vieille mendiante qui lui demandait la charité d'un air moqueur, en lui montrant la bourse pleine d'or qu'il avait perdue six semaines auparavant.

En vain il se dressait sur son lit, les traits contractés, l'œil hagard, pour écarter tous ces fantômes; ses mains ne rencontraient que le vide, et une voix stridente et railleuse lui criait :

— C'est ainsi que sont punis les hommes méchants et les mauvais cœurs.

Et les mêmes visions lui apparurent toute la nuit, et toute la nuit il entendit les mêmes paroles. Tant il est vrai, mes chers enfants, qu'une conscience irritée ne pardonne jamais.

A quelques jours de là, le roi donna dans son palais, en l'honneur de Pierrot, son nouveau ministre, un gala splendide auquel furent conviés les rois des pays voisins, à l'exception du prince Azor, qui continuait toujours, à petit bruit, ses préparatifs de guerre.

Pierrot était au comble de ses vœux; assis à table auprès de Fleur-d'Amandier, il lui débitait les choses les plus bouffonnes du monde, et ne se sentait pas de joie quand il la voyait sourire à ses saillies. Cependant, un observateur eût pu remarquer que la belle princesse devenait tout à coup sérieuse quand, jetant un regard à la dérobée sur Cœur-d'Or, qui

était debout derrière son fauteuil, elle le voyait changer de couleur, et ronger de dépit le bois de sa hallebarde qui en était fort endommagé.

Après le repas, le roi congédia ses hôtes, et proposa à la reine une promenade sur le lac. On ne pouvait choisir une plus belle occasion; le ciel était pur, l'air tiède, l'eau tranquille; déjà, de toutes parts, la prairie commençait à verdoyer, et l'arbre à babiller; c'était une véritable journée de printemps.

La famille royale arriva sur le bord du lac, et s'embarqua sur une yole qui s'y trouvait amarrée.

— Tu peux prendre place auprès de nous, dit le roi à Pierrot, qui par respect se tenait à l'écart.

Pierrot ne se le fit pas répéter; il s'assit près du gouvernail, détacha l'amarre, et la barque, gracieuse comme un cygne qui secoue ses ailes, déploya ses voiles, et s'élança sans bruit et sans sillage sur la surface du lac.

Nos illustres personnages vogaient déjà depuis

une demi-heure, lorsque le roi s'écria tout à coup :

— Plie, plie la voile, mon ami Pierrot ; j'aperçois un petit poisson là-bas, dans les eaux de notre barque royale... Il court après nous, en vérité, comme s'il avait quelque chose à nous dire.

C'était en effet un joli poisson rouge, vif et alerte, et qui battait, battait l'eau de ses fines nageoires pour rejoindre au plus vite l'esquif du roi ; et ce ne fut pas long, je vous assure, du train dont il y allait.

Fleur-d'Amandier, qui le vit venir, pensa qu'il avait faim, et lui jeta quelques miettes d'un gâteau qu'elle tenait à la main, en lui disant de sa voix la plus douce pour ne pas l'effaroucher : — Mangez, mangez, petit poisson.

Et le petit poisson de sauter hors de l'eau et d'agiter gentiment sa queue mordorée en signe de remercîment.

A ce moment, le roi dit à voix basse à Pierrot :

— Ami Pierrot, prends le filet, et tiens-toi prêt à

le jeter au premier signal que je te donnerai. J'ai envie de manger ce soir ce petit poisson à souper.

Mais le poisson rouge, qui l'avait entendu, se tint prudemment à distance, et, mettant la tête hors de l'eau, il dit, au grand étonnement de ses auditeurs, qui n'avaient jamais entendu de poisson parler :

— Roi de Bohême, de grands malheurs vous menacent, vous avez des ennemis qui conspirent en secret votre perte ; j'étais venu pour vous sauver, mais l'acte de méchanceté que vous méditez à l'encontre d'un petit poisson qui ne vous a jamais fait de mal, me démontre que vous n'êtes pas meilleur que les autres hommes, et je vous abandonne à votre sort.

Quant à vous, Fleur-d'Amandier, si belle et si bonne, quoi qu'il advienne, comptez sur moi, je veille sur vous.

Contrefaisant alors la voix du roi, le petit poisson cria : — Pierrot, jette le filet !

Et Pierrot, qui n'attendait que ce signal, lança le filet à l'eau. Je ne sais comment il s'y prit, mais tout à coup la barque chavira, et crac! nos promeneurs firent naufrage.

Pierrot, qui était excellent nageur, fut le premier qui revint à la surface du lac. Son premier mouvement fut de chercher des yeux Fleur-d'Amandier; il l'aperçut qui se débattait sous l'eau près lui, la saisit par les cheveux et l'amena au bord; tout cela en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le dire.

— Sauvée! sauvée! s'écria-t-il en sautant de joie; et déjà il faisait en esprit les plus beaux rêves du monde, se voyait pour le moins le gendre du roi, lorsqu'en y regardant de plus près, il reconnut que c'était la reine mère qu'il avait sauvée.

Tout désappointé de cette découverte, il allait se précipiter de nouveau dans le lac, quand il vit Cœur-d'Or qui nageait vers le bord, tenant au-dessus de

l'eau, avec des ménagements infinis, la belle tête de Fleur-d'Amandier.

— Cœur-d'Or, Cœur-d'Or ici! Est-ce possible? s'écria-t-il; et, dans sa surprise, il faillit tomber à la renverse sur la reine, qu'il venait de heurter du pied.

Mais comment notre écuyer se trouvait-il là, allez-vous me demander bien vite, mes chers enfants?

Il y était parce que... parce que Fleur-d'Amandier y était aussi. Quand il vous arrive de vous faire bien mal, ou que vous avez au cœur un gros chagrin, dites, n'est-ce pas votre mère qui est toujours là, la première, pour vous secourir ou vous consoler? Oui, n'est-ce pas? Eh bien! voilà pourquoi Cœur-d'Or se trouvait sur le bord du lac quand la barque avait chaviré, et pourquoi il avait sauvé la vie à Fleur-d'Amandier.

Quant au roi, il avait été bien puni de sa méchanceté; il s'était pris dans le filet jeté par Pierrot, et

après avoir bu, à son corps défendant, une énorme quantité d'eau, il était parvenu à se mettre à cheval sur la quille du bateau, et là, il soufflait et criait de toutes ses forces, ni plus ni moins qu'un homme qui se noie. Il y serait encore si Cœur-d'Or ne fût venu en hâte le débarrasser.

De retour au palais, les naufragés changèrent de vêtements, et le roi assembla sa cour.

Pierrot, déjà premier ministre, fut nommé grand amiral du royaume, et Cœur-d'Or armé chevalier.

Après la cérémonie, qui dura longtemps, le roi congédia sa cour, prit une chandelle et monta à sa tour. Il était soucieux.

Arrivé au sommet, il braqua sur son œil droit une lorgnette de nuit, et interrogea successivement les quatre points cardinaux de l'horizon.

L'examen fut long.

— J'ai exploré, dit-il enfin, la plaine en tous sens. et je ne vois rien d'inquiétant, absolument rien. Dé-

cidément ce petit poisson est un intrigant qui a voulu se moquer de moi.

Et il descendit le cœur plus léger, rentra dans son appartement, se coucha auprès de la reine, et, soufflant la chandelle, s'endormit sur ses deux oreilles.

CHAPITRE VI

OUVREZ-MOI LA PORTE, POUR L'AMOUR DE DIEU

Dès son avénement au ministère, Pierrot s'occupa des réformes à introduire dans l'administration du royaume pour améliorer le sort des sujets du roi, qui jusqu'alors s'étaient ennuyés à périr : il fit construire sur la grande place de la foire un théâtre en plein vent, dont les acteurs étaient de petites marionnettes, qui agissaient, marchaient et parlaient avec une telle per-

fection, que les bons bourgeois, qui ne voyaient pas les ficelles, juraient leurs grands dieux que c'étaient des personnages vivants. Il institua ensuite les fêtes du Carnaval, la promenade du Bœuf gras, les bals masqués, et pour faire durer le plaisir plus longtemps, relégua le Carême aussi loin qu'il lui fut possible.

Jamais le royaume n'avait été si heureux; ce n'était dans toute la Bohême qu'une grande mascarade et qu'un immense éclat de rire; le nom de Pierrot était dans tous les cœurs et l'air *Au clair de la lune* dans toutes les bouches.

Tant de popularité commençait à faire ombrage au roi, qui était jaloux, comme tout bon roi doit l'être, de l'amour de ses sujets; mais la personne qui enrageait le plus dans son cœur était le seigneur Renardino. Rétabli de ses blessures, il se promenait de long en large dans sa chambre, en méditant d'un air sinistre quelque horrible machination.

Tout à coup sa face grimaça un affreux sourire :

— Oh ! pour le coup, dit-il, je le tiens, il ne m'échappera pas ! — Et il court droit à la chambre du roi.

— Toc, toc, fit-il à la porte.

— Entrez, dit le roi... Eh quoi ! c'est vous, seigneur Alberti ? donnez-vous la peine de vous asseoir...

Ah ! ah ! je vois que vous allez mieux maintenant.

— Sire, il ne s'agit pas de moi, mais de vous, dit Renardino d'un ton mystérieux ; de grands malheurs vous menacent...

Le roi devint pâle, il se rappelait la prédiction du petit poisson rouge, qui commençait précisément par ces mots.

— Qu'y a-t-il donc ? fit-il.

— Il y a, reprit Renardino, que Pierrot, votre grand ministre, conspire contre vous ; il y a qu'il doit venir ce soir à huit heures dans ce cabinet, sous le prétexte de vous entretenir, comme à l'accoutumée, des affaires du royaume, mais en réalité pour vous étrangler.

— M'étrangler ! s'écria le roi, qui porta machinalement la main à son cou.

— Vous étrangler net, répéta Renardino en saccadant ses mots ; mais rassurez-vous, je viens vous sauver. Confiez-moi pour aujourd'hui seulement la garde du palais, et quoi qu'il arrive, quelque bruit que vous entendiez ce soir dans l'antichambre de votre cabinet, n'ouvrez la porte pour tout au monde.

— Je m'en garderai bien, répondit le roi.

Une heure après, le seigneur Renardino et le grand officier des gardes du roi se promenaient dans les jardins du palais, et causaient entre eux à voix basse.

— C'est étrange ! disait l'officier des gardes ; et vous m'assurez que c'est pour le service de Sa Majesté...

— Voici l'ordre écrit de sa main.

— C'est bien, seigneur Renardino, j'obéirai.

Caché derrière un massif d'arbustes, un homme,

appuyé sur sa bêche, écoutait de toutes ses oreilles. — C'était l'intendant des jardins, notre vieille connaissance, le bûcheron.

Quand les deux interlocuteurs eurent disparu au détour d'une allée : — Oh ! les scélérats ! s'écria-t-il, les scélérats, qui veulent assassiner ce soir mon pauvre Pierrot ! Courons l'avertir. — Et il fit force de jambes vers le palais.

La nuit était venue et huit heures sonnaient à l'horloge de la ville quand Pierrot, un grand portefeuille sous le bras, sortit de son appartement en fredonnant une chanson.

Le seigneur Renardino, qui l'entendit, entr'ouvrit doucement sa porte et le vit descendre l'escalier qui conduisait au cabinet du roi.

— Chante, mon bonhomme, chante ! dit-il en se frottant les mains, tout à l'heure, tu danseras ! et il referma la porte sans bruit.

Mais, à peine arrivé au pied de l'escalier, Pierrot

souffla sa chandelle, s'enveloppa d'un manteau couleur muraille qu'il tira de son portefeuille, et vint se blottir avec précaution auprès de la porte qui s'ouvrait sur l'antichambre attenante au cabinet du roi.

— Maintenant, attendons, dit-il. Et il resta immobile dans l'ombre comme une statue.

L'horloge sonna huit heures et demie, puis neuf heures.

Des voix chuchotèrent dans l'antichambre.

— Déjà neuf heures! disait l'une; il ne viendra pas.

— Chut! reprit une autre, j'entends du bruit.

Les voix se turent.

C'était en effet le seigneur Renardino qui sortait mystérieusement de sa chambre.

— Il neuf heures, dit-il; allons voir si le tour est joué.

Il descendit l'escalier à pas de loup, marcha sur

la pointe des pieds jusqu'à la porte qui communiquait à l'antichambre, et retenant son haleine, il écouta.

Profond silence..

— Ils l'ont tué, sans doute, dit-il; tant mieux!

Il lève alors tout doucement le loquet, entre-bâille la porte, risque d'abord la tête, puis un bras, puis une jambe; il allait entrer tout à fait, quand Pierrot, s'élançant hors de sa cachette, vous le pousse de toutes ses forces jusqu'au milieu de l'antichambre, et referme la porte sur lui.

Ce fut alors un tumulte effroyable de coups, de cris et de jurements.

Les soldats, qui avaient été largement payés, faisaient la chose en conscience.

— Au secours! on m'assassine! criait Renardino. Sire, ouvrez-moi la porte; ouvrez-moi la porte, pour l'amour de Dieu!

Mais le roi, qui avait sa consigne, tirait tous les

verrous, et suait sang et eau pour se fortifier dans son cabinet.

C'en était fait de Renardino, si la reine, attirée par le bruit, ne fût accourue en camisole de nuit et son bougeoir à la main. A sa vue, les soldats effrayés s'enfuirent, et le seigneur Alberti, tout éclopé et tout honteux, se sauva dans sa chambre, d'où il put entendre Pierrot, qui chantait en fausset sur l'air que vous savez :

Ouvrez-moi la porte,
Pour l'amour de Dieu !

CHAPITRE VII

LE POISSON D'AVRIL

On était au premier avril. Le roi, qui avait passé toute la nuit à regarder à travers le trou de la serrure

de son cabinet, avait eu si froid, si froid, que le matin il tremblait comme la feuille et éternuait à tout rompre. Il battait la mesure contre l'un des pieds de son trône pour se réchauffer, quand il aperçut dans la glace un personnage à figure sinistre qui imitait tous ses mouvements en le regardant de travers.

A cette apparition, il poussa un cri de terreur et porta rapidement la main à la garde de son épée.

Le personnage de la glace exécuta la même pantomime.

Hélas ! mes chers enfants, l'infortuné monarque ne reconnaissait plus sa propre image, et vous vous y seriez trompés vous-mêmes, tant ses cheveux avaient blanchi depuis la veille, tant ses yeux étaient rouges et son nez affreusement enflé !

A ce moment, on frappa à la porte.

— Ouvrez, sire, c'est moi, dit une voix qui était celle du seigneur Renardino.

A cet appel, le roi, marchant à reculons, tira la bobinette et ouvrit.

— En garde, seigneur Alberti, lui dit-il tous bas en désignant de la pointe de son épée l'image menaçant de la glace, qui répétait tous ses mouvements. Encore un conspirateur ! en garde !

Un sourire imperceptible de méchanceté se dessina sur les lèvres minces de Renardino : il crut que le roi était devenu fou.

— Sire, rassurez-vous, dit-il, nous sommes seuls.

— Comment? reprit le roi, seuls ! et cet homme de mauvaise mine qui est là devant moi, l'épée à la main?

— Révérence gardée, c'est Votre Majesté.

— Cet homme qui a les cheveux tout blancs, les yeux rouges, le nez violet, qui éternue à faire frémir!

— C'est Votre Majesté, vous dis-je, et la preuve, tenez, c'est que vous éternuez encore.

En effet, l'ouragan faisait rage dans le cerveau du roi; il n'y avait plus moyen de s'y méprendre

— O mon Dieu! s'écria le pauvre monarque quand la bourrasque fut passée, c'était donc moi! Quelle figure, quels yeux, quel nez! Et, lâchant son épée, il se couvrit le visage de ses deux mains.

— Seigneur Alberti, reprit-il bientôt d'un ton grave, quoi qu'il arrive désormais, je vous défends expressément de me parler de conspiration.

Il y eut un moment de silence, Renardino semblait embarrassé. Il méditait un assaut, et ne savait comment cuvrir la brèche.

— Sire, dit-il enfin de sa voix la plus nonchalante, en époussetant négligemment du bout des doigts le velours de son pourpoint, aimez-vous le turbot?

— Si j'aime le turbot! s'écria le roi, dont les yeux brillèrent soudain de plaisir. Ah! seigneur Alberti, pouvez-vous me demander si j'aime le turbot?

— Je me doutais bien que vous l'aimiez, sire, reprit Renardino, car on doit vous en servir un ce soir à souper. Vous vous en réjouissez, sans doute?

Le roi s'en réjouissait si fort qu'il ne pût répondre que par un signe de tête à cette question.

— Ah ! tant pis, tant pis ! fit Renardino.

— Et pourquoi tant pis? demanda le roi.

— Après la défense qu'elle vient de me faire, je n'ose en vérité dire à Votre Majesté...

— Dites, dites toujours, je vous l'ordonne.

— Eh bien...

— Eh bien?

— Ce turbot est empoisonné !

A ces mots le roi poussa une exclamation d'horreur et trébucha sur ses jambes ; mais il se remit un instant après, et, se penchant à l'oreille de Renardino, il lui dit à voix basse :

— Je n'ai pas été maître de ma première émotion, mais je m'en doutais.

— Ah bah ! s'écria Renardino stupéfait, vous savez qui a fait empoisonner ce turbot ?

— Oui, je le sais, répondit le roi ; mais parlez plus bas, il a l'ouïe si fine qu'il pourrait vous entendre.

— Oh ! pour cela, il y a rien à craindre, car je viens de l'apercevoir qui traversait la cour pour se rendre aux appartements de la reine.

— Vous l'a...vez vu traverser la cour, demanda le roi devint tout à coup bègue de terreur, et vous êtes sûr que c'était lui ?

— Lui-même.

— Le petit poisson rouge ?

— Le petit poisson rouge ! Mais non, sire, votre grand ministre Pierrot.

— Pierrot !

— Comment ! ce n'était donc pas Pierrot que vous soupçonniez ?

— Si fait, si fait, repartit le roi, qui ne voulait pas

que Renardino pût mettre en doute sa pénétration, et cependant, après ce qui s'est passé hier dans l'antichambre de mon cabinet, j'aurais pensé...

— Qu'il élait mort, n'est-ce pas? Détrompez-vous, la reine en a ordonné autrement, et il vit encore,

— La reine? Et de quel droit la reine se mêle-t-elle maintenant des affaires d'Élat?

— Ah ! ah ! repartit en ricanant Renardino, vous en êtes là ! Quoi ! Votre Majesté ignore-t-elle ce qui n'est un secret pour personne d'un bout à l'autre de la Bohême, que la reine aime Pierrot, et veut l'épouser?

— L'épouser ! s'écria le roi, et moi, et moi donc !

— Vous, sire, on doit vous faire manger du turbot ce scir à souper.

— Par ma barbe ! s'écria le roi, dont le bon sens naturel se révoltait aux calomnies de Renardino, ce que vous dites là est horrible, et je n'y saurais croire. Avez-vous des preuves?

— Des preuves ! ah ! vous me demandez des preuves !

— Mais, sans doute.

— Eh bien ! écoutez-moi et répondez. — Qui a fait chavirer, il y a huit jours, votre barque royale?

— Ah ! ça, c'est Pierrot, je ne puis pas dire une chose pour une autre, c'est Pierrot.

— Très-bien ! mais vous a-t-il au moins porté secours quand vous êtes tombé dans le lac?

— Vous me demandez s'il m'a porté secours ? dit le roi qui cherchait à rassembler ses souvenirs, non, je ne pense pas; mais, attendez donc, je me rappelle que, loin de là, il m'a jeté le filet sur la tête, et, sans notre écuyer Cœur-d'Or, qui s'est trouvé par hasard sur le bord du lac, je me noyais certainement...

— Ainsi, vous reconnaissez que Pierrot voulait vous noyer?

— Je ne dis pas cela, répondit le roi, et cependant...

— Cependant, il vous a planté un filet sur la tête, tandis qu'il se jetait à l'eau pour sauver la reine.

A ce rapprochement perfide, un nuage passa sur les yeux du roi.

— Ah ! vous y voyez clair enfin ! s'écria Renardino; eh bien ! courez maintenant à l'appartement de la reine, où Pierrot va se rendre. Écoutez un moment aux portes, et vous en saurez bientôt aussi long que le dernier de vos sujets.

Le roi prit la balle au bond, et s'élança hors du cabinet.

La reine vaquait en ce moment avec tant d'attention aux soins de sa volière bien-aimée, qu'elle n'aperçut pas le roi qui entrait dans sa chambre par une porte dérobée, et se cachait tant bien que mal, vu son embonpoint, derrière une épaisse portière de velours.

Après avoir rempli d'une eau liquide les jolis godets de cristal, suspendu çà et là aux fils d'or de la cage mille friandises des plus agaçantes, elle s'amusait

à contempler en silence tous ces charmants oiseaux qui voletaient, sautillaient, butinant par-ci, butinant par-là, bruyants, animés comme une ruche en travail, lorsque tout à coup un cri aigu la fit tressaillir.

— C'est lui ! s'écria-t-elle toute joyeuse ; et elle courut à son balcon pour appeler le petit oiseau qu'elle avait perdu, et qui, depuis quelque temps, revenait chaque jour, à la même heure, gazouiller sous les fenêtres de sa belle maitresse.

— Viens ici, lui dit-elle, en froissant dans sa main un gros biscuit qui s'éparpillait en miettes d'or sur le balcon. — Viens ici, mon petit Pierrot !

A ces tendres paroles, le roi poussa dans sa cachette un sourd gémissement.

La reine eut peur, se détourna brusquement et aperçut le grand ministre Pierrot qui venait d'entrer, et qui s'inclina profondément devant elle.

— J'ai l'honneur d'annoncer à Votre Majesté, dit-il, qu'un pêcheur du lac vient d'apporter au palais

un magnifique turbot pesant plus de deux cents livres.

— C'est bien, seigneur Pierrot, repartit la reine; vous le ferez mettre au bleu, et vous le placerez ce soir sur la table devant le roi. Vous savez qu'il en est friand.

Pierrot salua et sortit. La reine se précipita de nouveau sur son balcon, mais le petit oiseau avait disparu.

De son côté, le roi rentrait dans son cabinet, dans un état impossible à décrire.

— Seigneur, Alberti, dit-il, je sais tout; mais, de par ma couronne, ils mourront tous deux! Empoisonner une si belle pièce, un turbot qui pèse deux cents livres, quelle horreur! Faites venir sur l'heure tous les chimistes de la capitale, de ceux-là qu'on appelle les princes de la science, et qu'on m'apporte le poisson.

Lorsque les chimistes, au nombre de vingt, furent réunis dans le cabinet, — Messieurs, leur dit le roi,

veuillez procéder à l'analyse de ce turbot qui est devant vous, et déterminer la nature du poison qu'il renferme.

— Ce turbot est empoisonné? demandèrent-ils tout d'une voix.

— Oui, messieurs, ce turbot est empoisonné.

— Ah! très-bien! firent-ils, et incontinent ils se mirent à l'œuvre.

Pendant le cours de l'opération, Renardino était fort agité, il tremblait que la ruse qu'il avait imaginée pour perdre Pierrot ne fût découverte. Aussi quels ne furent pas son étonnement et sa joie quand, l'analyse terminée, les savants proclamèrent, à l'unanimité, que les organes du turbot soumis à leur examen recélaient vingt sortes de poisons...

Les vingt chimistes avaient trouvé chacun un poison différent.

Cela fait, les princes de la science saluèrent et se retirèrent gravement à la queue-leu-leu.

Deux heures après, Renardino remettait en grand cérémonial à Pierrot des lettres patentes du roi qui lui intimaient l'ordre de préparer immédiatement ses bagages, et de se rendre à la cour du prince Azor pour négocier un traité de paix. C'était tout bonnement un arrêt de mort.

Le même jour, la reine fut arrêtée, malgré les larmes de Fleur-d'Amandier, et conduite, sous bonne escorte, dans une vieille tour située à l'extrémité de la ville.

Or, tous ces événements étaient l'effet de la méchanceté de Renardino : il avait entendu plusieurs fois, le matin, la reine appeler, sur le balcon, son petit oiseau, et il avait mis à profit cette circonstance pour exciter la jalousie du roi, déjà éveillée par le récit perfide de la catastrophe du lac.

Le turbot empoisonné était une fable de son invention; mais cette fable est restée célèbre dans le pays, et s'y reproduit encore chaque année à pa-

reil jour, sous le nom bien connu de poisson d'Avril.

Vous voilà avertis, mes chers petits rois de Bohême; méfiez-vous, ce jour-là, des Renardino.

CHAPITRE VIII

MA CHANDELLE EST MORTE, JE N'AI PLUS DE FEU

Après la lecture du message royal, Pierrot se mit à réfléchir; il était clair qu'en l'envoyant à la cour du prince Azor, on avait de fort méchants desseins sur sa personne.

— Mais, bast! dit-il en faisant claquer ses doigts, nous verrons bien! et il monta en chantonnant dans sa chambre, où il passa plus de deux heures à sa toilette, ce qui ne lui était jamais arrivé.

Avant de partir, il voulut prendre congé du roi, qui lui ferma la porte au nez, comme on fait aux courtisans en disgrâce; il monta aux appartements de Fleur-d'Amandier pour emporter du moins dans son cœur l'écho d'une voix adorée.

— Au large! lui cria Cœur-d'Or, qui mit sa lance en arrêt : on ne passe pas!

Force fut à Pierrot de se retirer; il descendit alors dans les jardins du palais, et embrassa tendrement le bûcheron et sa femme, qui lui remirent, les larmes aux yeux, un panier rempli jusqu'à l'anse de provisions de bouche de toutes sortes.

— Bonne chance, monsieur l'ambassadeur, lui cria le seigneur Renardino, qui épiait son départ, accoudé sur une fenêtre du palais; mille compliments de ma part au prince Azor.

— Je n'y manquerai pas, monsieur le grand ministre, répondit Pierrot, qui ne voulut pas avoir le dernier avec un seigneur si poli, et, tournant les ta-

lons, il se mit bravement en route le panier au bras.

Pas n'est besoin de vous dire, mes chers enfants, les haltes nombreuses qu'il fit tout le long du chemin ; chaque fois qu'il rencontrait un vert tapis de gazon, il s'asseyait à la manière orientale, étendait devant lui une petite nappe blanche comme neige, déposait sur cette nappe un énorme pâté de mine fort appétissante, qu'il flanquait de deux bouteilles de vin de Hongrie, puis il mangeait et buvait à même du meilleur de son cœur, si bien qu'à moitié route, ses provisions étaient épuisées et son panier vide.

— Maintenant, dit-il, pressons le pas ; et il se mit à faire de si grandes enjambées que le soir même il arriva à la cour du prince Azor.

Le moment était mal choisi ; tout le palais était sens dessus dessous ; le prince Azor avait avalé à souper une arête de poisson, et, dans sa fureur, il

venait d'étrangler de ses propres mains un célèbre médecin qui n'avait pu la lui retirer du gosier.

Toutefois, comme la mort violente du médecin ne l'avait pas débarrassé du mal qui le tourmentait, l'idée lui était venue d'employer un moyen plus doux : c'était de faire avaler à son premier ministre une arête en tout point semblable à celle qu'il avait avalée lui-même, et de tenter sur le gosier de Son Excellence toutes les expériences que la science pourrait imaginer. Il allait donc faire appeler son premier ministre, lorsque notre voyageur fit son entrée, introduit par l'officier de service.

— Qui es-tu? lui demanda le prince, que la circonstance de l'arête obligeait de parler du nez. Qui es-tu, pour oser te présenter devant moi?

— Je suis Pierrot, répondit notre héros, ambassadeur de Sa Majesté le roi de Bohême, et je viens à cette fin de négocier auprès de Votre Altesse un traité de paix.

— Par ma bosse ! reprit le prince, tu ne pouvais arriver plus à propos. Mieux vaut, après tout, que ce soit toi que mon premier ministre. Assieds-toi à cette table... très-bien... maintenant, mange ce poisson qui est devant toi, et surtout aie soin d'en avaler toutes les arêtes, toutes, entends-tu bien? ou je te fais tuer comme un chien.

Pierrot, qui était fort affamé, ne se le fit pas dire deux fois; il se mit à l'œuvre, et de tel appétit, que l'énorme brochet qui tout à l'heure envahissait la table tout entière, disparut en un clin d'œil, comme par enchantement. Il ne restait plus que la grosse arête. Pierrot, relevant sa manche, la prit entre le pouce et l'index, l'insinua délicatement dans sa bouche, fit un grand effort, puis une grimace, et l'avala net.

— Prince, dit-il alors du ton d'un escamoteur qui vient d'envoyer sa dernière muscade aux grandes Indes, c'est fait !

— Impossible ! dit le prince Azor, qui l'avait regardé faire avec attention. Allons, avance ici et ouvre la bouche... C'est prodigieux ! ajouta-t-il quand il eut exploré avec une lumière tous les coins et recoins de la mâchoire de Pierrot... Elle n'y est plus ! Ma foi ! je me risque.

Et, sur ce, il aspira une grosse bouffée d'air, fit un effort accompagné d'une affreuse grimace, et l'arête qu'il avait dans le gosier passa.

— Je suis sauvé ! s'écria-t-il, je suis sauvé ! Ah ! ah ! l'ami, tu viens de me rendre un très-grand service. Eh bien, pour te récompenser, je te laisse libre de choisir le genre de mort qui te sera le plus agréable ; tu vois que je suis bon prince.

— Sire, reprit Pierrot, je n'attendais pas moins de votre bonté ; mais Votre Altesse fera mieux de choisir elle-même : je m'en rapporte entièrement à elle.

— Ah ! tu veux railler, mon mignon, repartit le prince. Eh bien, m'est avis qu'après t'avoir vu man-

ger de si bon appétit tout à l'heure, il serait curieux maintenant de te voir mourir de faim.

Quelque empire que notre héros conservât sur lui-même, il ne put s'empêcher de tressaillir à ces paroles. Mourir de faim, se dit-il à lui-même, je n'y avais pas songé.

Il allait peut-être se dédire, quand le prince Azor donna l'ordre à ses gardes de l'enfermer dans un des caveaux du château.

Ce caveau était, mes chers enfants, une affreuse prison dans laquelle l'air et la lumière ne pénétraient qu'à travers une ouverture fort étroite garnie d'un treillis de fer; et qui, par sa disposition, ne permettait pas au malheureux prisonnier d'apercevoir le plus petit coin du ciel.

Tout l'ameublement consistait dans un méchant grabat, une escabelle, une cruche de terre et un mauvais chandelier en fer, dont le geôlier renouvelait soir et matin la lumière.

Lorsque la porte du cachot fut refermée sur lui, Pierrot, qui était fatigué de la longue course qu'il avait faite, se coucha sur le lit et s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

Le lendemain matin, au petit jour, il fut réveillé en sursaut par un grincement aigu accompagné d'un cliquetis de clefs.

C'était la porte qui roulait sur ses gonds rouillés et le geôlier qui entrait.

— Tenez, camarade, dit celui-ci, voilà de l'eau fraîche que je viens de puiser à la fontaine. Je ne vous donne pas de chandelle, car je vois que vous n'avez pas même allumé celle que j'avais mise hier dans le chandelier.

Pierrot se frappa le front, comme fait un homme qui trouve une idée, mais ne répondit pas.

Le geôlier sortit, ferma la porte à triple verrou, et, lorsque le bruit de son pas se fut éteint dans le corridor, notre prisonnier sauta à bas de son grabat,

saisit avidement la chandelle, et suif et mèche, il dévora tout.

Cela fait, il prit l'escabelle, la plaça dans le pâle rayon lumineux qui descendait du soupirail, et se mit à sculpter dans une pièce de bois, à l'aide d'un canif qu'il avait emporté, un délicieux jouet d'enfant; le soir, le morceau de bois était devenu un petit pantin qui, par le moyen d'une ficelle, frétillait des pieds et des mains d'une façon charmante.

— Dieux! que c'est gentil! s'écria le guichetier qui venait d'entrer, et dont la figure rubiconde s'était épanouie comme une pivoine à l'aspect de la jolie marionnette; il faut me donner ça, camarade, pour amuser mon petit garçon.

— Volontiers, dit Pierrot, et je lui en ferais d'autres encore, et de plus beaux, si je voyais plus clair en travaillant, mais cette prison est si sombre...

— Qu'à cela ne tienne, mon prisonnier, répondit le geôlier, qui n'y voyait que du feu; je vais vous ap-

porter tant de luminaire que vous y verrez clair comme en plein midi.

Cinq minutes après, Pierrot avait cinq ou six paquets de chandelles, et vous savez maintenant aussi bien que moi, mes enfants, ce qu'il en fit. J'ajouterai seulement que, quand son garde-manger s'épuisait, il allait chanter à travers les fentes de la porte :

> Ma chandelle est morte,
> Je n'ai plus de feu...

Et le bon guichetier accourait de toute la longueur de ses jambes pour renouveler sa provision.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi, et la quantité de jouets fabriqués par Pierrot était si grande, que le geôlier en fit commerce et loua dans la ville une boutique, devant laquelle les petits enfants restaient ébahis du matin au soir, ne pouvant jamais ouvrir des yeux assez grands pour admirer d'aussi belles choses.

Cependant le prince Azor voulut un jour savoir ce qu'était devenu son prisonnier; il prit une torche, descendit au cachot, et faillit tomber à la renverse en le retrouvant plein de vie.

— Comment! drôle, tu n'es pas mort?

— Dieu merci, je me porte bien, répondit Pierrot.

— Ah! tu te portes bien, repartit le prince d'une voix menaçante.

Eh bien! tant mieux, nous allons rire.

Et il sortit de la prison.

Or, je dois vous dire, mes enfants, que le prince Azor, qui avait lu, la veille, les aventures de l'*Adroite Princesse*, un conte de fée des plus jolis, s'était mis à rire de tout son cœur à la description d'un horrible supplice dont cette histoire fait mention; il avait même tant ri, qu'un instant il avait senti son arête qui lui remontait au gosier. Depuis cette lecture, il n'avait pu ni manger ni dormir, tant il était impatient

de faire l'épreuve de ce genre de mort sur l'un de ses sujets.

Pierrot n'étant pas mort, l'occasion était des plus belles.

A l'instant même, et par ses ordres, un tonneau est amené au château, hérissé à l'intérieur de pointes d'acier fines comme des aiguilles, et transporté au sommet d'une haute montagne située aux portes de la ville.

Dans le même temps, Pierrot était extrait de sa prison, conduit au haut de la montagne, et là, le bourreau, le prenant par la main, le priait le plus poliment du monde d'entrer dans l'intérieur du tonneau.

— Il entrera, il n'entrera pas ! criait le populaire, qui était accouru en foule pour assister à cette représentation extraordinaire.

Pierrot entra.

Quand tout fut prêt, le prince Azor, du haut de

l'estrade où il était assis, donna le signal, et le bourreau poussa du pied le tonneau sur la pente de la montagne.

A la vue de cette avalanche humaine qui roulait sur elle-même avec une rapidité effrayante, bondissait de rocher en rocher, emportant avec elle tout ce qu'elle rencontrait sur son passage, il se fit dans la foule un morne silence, interrompu bientôt par les pleurs et les gémisssements des petits enfants, qui ne pouvaient se consoler de voir aussi méchamment mettre à mort l'homme blanc qui faisait des jouets si jolis. Mais quelle ne fut pas la surprise générale, quand, arrivé à la base de la montagne, le tonneau se fendit tout à coup en deux et que Pierrot en jaillit, armé de pied en cap, comme autrefois Minerve du cerveau de Jupiter. Oui, mes enfants, armé de pied en cap, avec une cotte de mailles du plus fin acier, et dans l'attirail d'un preux chevalier qui entre en lice. C'était un vêtement de dessous qu'il avait

pris par précaution avant son départ pour la cour du prince Azor. Quant à son pourpoint, dont il ne restait ombre sur sa personne, il pendait en lambeaux aux mille pointes de fer du tonneau.

— Hourra! hourra! cria le peuple, lorsqu'il fut revenu de sa stupeur.

— A bas le prince Azor! criaient les petits enfants, qui trépignaient des pieds et battaient des mains, tant ils étaient heureux de voir leur cher Pierrot encore en vie.

Pendant ce temps, le prince Azor se démenait furieux sur l'estrade et envoyait ses gens d'armes pour se saisir de la personne de Pierrot. Il aurait bien voulu renouveler l'épreuve, mais le tonneau était en pièces et le peuple murmurait si fort que, pour éviter une émeute, il crut prudent de rentrer de suite au château.

Pierrot fut réintégré dans sa prison; il n'y était pas depuis une heure, que le geôlier lui remit de la

part des petits enfants de la ville, qui s'étaient cotisés pour l'acheter, un habillement complet en tout point semblable à celui qu'il avait perdu. Pierrot fut si touché de cette marque d'intérêt, que les larmes lui en vinrent au yeux. Il bénit les petits enfants dans son cœur et jura de les aimer toute sa vie.

Il avait à peine attaché sur sa poitrine le dernier bouton de son pourpoint, qu'un homme entra dans son cachot et lui fit signe de le suivre. C'était encore le bourreau.

Pierrot répondit par un autre signe qu'il était prêt à obéir. Tous deux se mirent en marche à travers les sombres souterrains du château, montèrent, descendirent de nombreux escaliers et débouchèrent enfin sur une cour, au milieu de laquelle était une fosse, et au fond de cette fosse un ours blanc dont la férocité était proverbiale à plus de vingt lieues à la ronde.

Arrivés à la balustrade en fer qui entourait la fosse

de l'ours, le bourreau s'arrêta, tira de sa poche une échelle de corde, l'attacha fortement à l'un des barreaux de la balustrade, et fit signe à Pierrot de descendre.

Pierrot descendit.

L'ours, qui dormait profondément, ne l'entendit pas; seulement, à cette senteur de chair fraîche qui lui arrivait dans son sommeil, il releva paresseusement la tête et tint ses narines en arrêt.

Tout à coup ses yeux se dilatèrent et lancèrent deux sombres éclairs.

Pierrot venait de toucher le sol, et l'échelle de corde était retirée.

Au lieu de s'élancer d'un bond sur sa proie, comme une bête mal apprise, l'ours fit semblant de n'avoir rien vu; il se leva lentement de terre, détira l'un après l'autre ses membres engourdis, puis, se dressant sur ses pattes de derrière, il s'avança à petit bruit, balançant sa tête et affectant les dehors les

plus honnêtes du monde. Il avait un extérieur si candide, un air si bonhomme, qu'en le voyant, mes chers enfants, vous n'auriez pas manqué, j'en suis sûr, de lui faire une belle révérence.

Mais Pierrot, qui savait les ours par cœur, ne se laissa pas prendre à ces mimes hypocrites; il se coucha par terre tout de son long, retint son haleine et fit le mort.

L'ours s'approcha, examina quelque temps d'un œil soupçonneux ce corps qui gisait inanimé sur le sol, le flaira, le tourna et le retourna en tous sens, puis, jugeant que c'était un cadavre, il fit un geste de dégoût, et revint se coucher dans sa tanière du même pas qu'il était venu.

Lorsqu'il fut endormi, Pierrot se leva tout doucement, s'avança sur la pointe des pieds vers notre animal, et tirant son petit couteau de sa poche, lui coupa proprement la tête, avant que la pauvre bête eût eu le temps de se réveiller. Il alluma ensuite un

grand feu de paille, découpa et fit rôtir de délicieux beefsteaks d'ours dont il mangea toute la nuit et les jours suivants sans interruption.

Une semaine après, le prince Azor courut à la fosse : C'est bien, mon bel animal ! dit-il à l'ours qui se dandinait devant lui, j'étais bien sûr que tu n'en ferais qu'une bouchée.

— Salut au prince Azor ! répondit l'ours qui ôta sa tête et montra aux regards de son interlocuteur la figure enfarinée de Pierrot.

— Malédiction ! s'écria le prince, — ce n'est pas l'ours qui l'a mangé, c'est lui qui a mangé l'ours !

CHAPITRE IX

TRAHISON DE RENARDINO

La situation du prince Azor vis-à-vis de Pierrot devenait de plus en plus fausse et ridicule.

— Il faut, dit-il en s'éveillant le lendemain, que je l'extermine aujourd'hui de ma propre main, ou j'y perdrai mon nom d'Azor.

Soudain, il arme son bras d'un magnifique cimeterre turc, dont lui avait fait présent le grand sultan Mustapha, force Pierrot à se mettre à genoux devant lui, et, brandissant son glaive, lui décharge sur la nuque un coup terrible.

La tête disparut.

A la vue d'un si haut fait d'armes, le prince Azor ne put réprimer un mouvement d'orgueil, et, se campant fièrement sur la hanche, le cimeterre au poing, il posa quelque temps immobile devant ses gens d'armes.

— A-t-il bientôt fini ? murmurait tout bas le bourreau, que cet exercice académique commençait à impatienter. — Sire, dit-il un instant après, excusez-moi si je vous dérange, mais je dois vous dire que la tête de votre prisonnier a disparu.

— Eh! ventrebleu! je le sais bien, repartit le prince qui se cambra de plus belle.

— Mais ce que vous ne savez pas peut-être, reprit le bourreau, c'est qu'il est impossible de la retrouver.

— Allons donc, vous plaisantez.... Et, quittant sa pose héroïque, le prince Azor se mit lui-même en quête, mais ne trouva rien.

Tout à coup ses cheveux roux se dressèrent sur sa tête, et ses yeux devinrent fixes de terreur; il venait d'apercevoir quelque chose comme des yeux, un nez et une bouche qui sortaient petit à petit du milieu des épaules de sa victime, et reprenaient tranquillement leur place accoutumée. C'était la tête qu'il cherchait, cette même tête qu'il croyait avoir coupée, mais que Pierrot, par un procédé connu de lui seul, avait subtilement rentrée saine et sauve dans les profondeurs de son pourpoint.

A cette vue, le prince Azor comprit qu'il avait été

stupide, et son humiliation fut telle, qu'il laissa tomber son cimeterre, dont la lame se brisa comme verre sur le pavé, tant elle était de pur acier.

— Sire, dit alors le bourreau, voulez-vous que cet homme périsse? Oui, n'est-ce pas? Eh bien! laissez-moi faire, je veux être pendu s'il en échappe cette fois.

— Topez là, mon brave, dit Pierrot en lui frappant dans la main; c'est convenu.

A l'instant même, la potence fut dressée dans la cour du château et Pierrot hissé sur la plate-forme, dont le plancher devait, à un signal donné, manquer sous ses pieds.

Quand il eut terminé ces préparatifs, l'exécuteur monta à l'échelle une corde à la main. Arrivé au-dessus de la plate-forme, il fit au chanvre un nœud coulant, et se pencha pour l'attacher au cou du patient; mais, au moment où il y pensait le moins, notre héros le prit brusquement par la taille et lui chatouilla si fort les côtes de ses deux mains, que le pauvre dia-

ble, saisi d'un accès de fou rire, lâcha la corde qu'il tenait pour ne pas tomber.

Prompt comme l'éclair, Pierrot s'en saisit, la lui passe prestement au cou, puis, d'un pied renverse l'échelle, de l'autre fait chavirer le plancher de la plate-forme, et le bourreau, qui riait toujours, se trouva pendu.

— Allons, mon brave homme, lui dit-il, vous avez perdu.

A cet étrange dénoûment, le prince Azor, écumant de rage, allait se précipiter sur Pierrot pour lui percer le flanc de son poignard, quand un homme, couvert de poussière et ruisselant de sueur, entra dans la cour du château, arrêta le prince au passage et lui remit un message.

— De la part du seigneur Renardino, dit-il, prenez et lisez.

Le prince Azor rompit le cachet et lut.

— Vivat! s'écria-t-il en jetant son turban en l'air; vivat! la Bohême est à nous!

Le messager s'avança alors pour lui faire remarquer qu'il y avait à la lettre un *post-scriptum*.

— Diable ! dit le prince en se grattant l'oreille, le juif me demande trois cent mille sequins... Mais, après tout, ce n'est pas trop cher pour un royaume. Allons, soldats, aux armes, aux armes !

A ce signal, tout le château fut en grand tumulte ; on ne songea plus à Pierrot, qui s'esquiva, ni au bourreau, qui resta pendu ; ce qui fut d'ailleurs un grand contentement pour les sujets du prince Azor, qui l'avaient en exécration.

Pendant que ceci se passait, le roi de Bohême se mettait à table dans son palais, en compagnie de Fleur-d'Amandier, du grand ministre Renardino et de Cœur-d'Or, qui avait été nommé généralissime des troupes du royaume.

Le repas fut morne et silencieux ; le vieux monarque, qu'on n'avait pas vu rire une seule fois depuis l'emprisonnement de la reine et le départ de Pierrot,

était ce soir-là plus triste encore qu'à l'ordinaire.

Il avait rêvé toute la nuit qu'il était mort de mort violente et qu'on l'enterrait.

Ses convives n'avaient pas envie de rire plus que lui. Fleur-d'Amandier, toute rêveuse, songeait à sa mère, et Cœur-d'Or à Fleur-d'Amandier.

Le seigneur Renardino lui-même paraissait fort inquiet, et, l'oreille penchée vers la porte, tressaillait au moindre bruit qui venait du dehors.

Soudain l'huis s'ouvrit à deux battants, et la vieille mendiante du chemin apparut sur le seuil.

— Fleur-d'Amandier, Cœur-d'Or, dit-elle, venez avec moi; Sa Majesté la reine vous mande auprès d'elle.

Au nom de sa mère, Fleur-d'Amandier se leva de table, courut embrasser son père et sortit. Cœur-d'Or marcha derrière elle; la porte se referma.

Le seigneur Renardino resta seul avec le roi.

— Ma foi, dit en lui-même le grand ministre,

cette vieille sorcière ne pouvait arriver plus à propos pour me débarrasser de ces importuns, et tout va le mieux du monde.

Allons, sire, ajouta-t-il tout haut, chassez de votre esprit les sombres pensées qui l'assiégent, et versez-vous de ce généreux vin de Hongrie, qui n'a pas son pareil entre tous les vins de la terre. A la bonne heure! Maintenant, trinquons à l'extermination prochaine du prince Azor et à la prospérité de votre maison.

Le roi porta automatiquement le verre à ses lèvres et le vida d'un seul trait. — Ah! mon Dieu! fit-il, et il tomba à la renverse dans son fauteuil, comme s'il eût été frappé de la foudre.

— Très-bien! dit le seigneur Renardino en se frottant les mains, la poudre a produit son effet. A présent, accomplissons notre promesse.

Et, tirant des cordes de sa poche, il garrotta le roi de la tête aux pieds.

Si le crime abominable qu'il commettait ne l'avait absorbé tout entier, le méchant homme eût pu voir, encadrés dans l'œil-de-bœuf qui était en face de lui, une figure toute blanche et des yeux démesurément ouverts qui suivaient tous ses mouvements avec une expression d'étonnement mêlé d'horreur.

C'était Pierrot qui était revenu à toutes jambes de la cour du prince Azor, et dont le premier soin, en entrant au palais, avait été de voir ce qui se passait dans la salle des festins.

Tout à coup des cris se firent entendre : un bruit de pas, accompagné d'un cliquetis d'épées, retentit dans les galeries du palais, et le prince Azor, ouvrant brusquement la porte, se précipita vers le seigneur Renardino.

— Où est le roi? demanda-t-il à voix basse.

— Il est là, dans ce fauteuil, pieds et poings liés, répondit Renardino.

— Par ma bosse! vous êtes un homme de parole.

— Et les trois cent mille sequins?

— Les voici.

A cette partie du dialogue, une ombre blanche glissa rapidement devant les deux interlocuteurs, saisit la bourse que le prince Azor tendait à Renardino, et, soufflant les bougies, plongea la salle dans l'obscurité. Au même moment, le seigneur Alberti, qui avançait la main pour prendre les sequins, reçut sur la joue droite un violent soufflet, auquel il riposta par un grand coup de poing qui tomba d'aplomb sur le visage du prince Azor.

Ce fut alors dans les ténèbres une lutte affreuse, mêlée de cris, de morsures et d'imprécations; le prince Azor et Renardino se tordaient et se roulaient l'un sur l'autre, enlacés comme deux serpents.

Effrayés de l'horrible vacarme qu'ils entendaient, les soldats accoururent avec des flambeaux, et relevèrent les combattants.

— Comment, c'était vous! s'écrièrent-ils tous les

deux en se reconnaissant ; et ils demeurèrent anéantis.

Mais bien plus grande encore fut leur surprise, quand, jetant les yeux autour d'eux, ils s'aperçurent que le roi et les trois cent mille sequins avaient disparu.

CHAPITRE X

MORT DU PRINCE AZOR

Le soir même, le prince Azor et Renardino se livrèrent, dans le palais, aux perquisitions les plus minutieuses : l'un, pour retrouver la personne du roi; l'autre, les trois cent mille sequins qui lui avaient été enlevés; mais leurs recherches furent inutiles.

Le roi n'était plus au palais. Emporté par Pierrot, il dormait en ce moment d'un sommeil de plomb

dans la maisonnette du bûcheron; ses liens avaient été coupés, et, de temps en temps, la bonne Marguerite lui faisait respirer des sels d'une odeur si pénétrante et si aiguë, que le pauvre monarque faisait d'affreuses grimaces et s'appliquait en dormant de grands coups de poing sur le nez.

De son côté, le bûcheron, accoudé sur la table, couvait avidement des yeux une éblouissante traînée de sequins qui réflétait en rayons d'or les pâles clartés de la lampe.

Cependant, le prince Azor, qui commençait à devenir fort inquiet, fit placer des sentinelles aux grilles du palais, et passa toute la nuit en conférence avec le seigneur Renardino. Une chose le préoccupait surtout; c'était l'absence des troupes du roi, que Cœur-d'Or, sur l'avis de la vieille mendiante, avait emmenées avec lui le soir pour escorter Fleur-d'Amandier.

Renardino, qui ignorait cette circonstance, se

perdait en mille conjectures sur cette singulière disparition, et, bien qu'il n'en dît rien, entrevoyait vaguement quelque malheur.

Le jour venait de poindre, quand le capitaine des troupes du prince Azor entra dans la chambre.

— Qu'y a-t-il de nouveau? demanda le prince.

— Sire, la nuit a été tranquille, répondit le capitaine; seulement les soldats de garde ont aperçu un fantôme qui a erré toute la nuit autour des grilles du palais. L'un d'eux a cru reconnaître dans ce fantôme l'homme blanc qui se disait l'ambassadeur du roi de Bohême et que vous avez voulu mettre à mort; mais, que ce soit lui ou tout autre, je ne dissimulerai pas à Votre Altesse que cette apparition affecte au plus haut degré le moral de votre armée.

— Comment! les lâches ont peur d'un fantôme! fit le prince d'une voix stridente. Eh bien, capitaine, il faut brusquer les choses. Sortez du palais avec toutes mes troupes, et mettez la ville à feu, à sac et à sang!

Le capitaine s'inclina et sortit.

Une minute après, il rentra tout effaré.

— Prince, dit-il, nous sommes bloqués; le roi de Bohême, à la tête de son armée, cerne toutes les issues du palais et somme Votre Altesse de se rendre !...

— Sang et mort ! qui parle ici de se rendre? reprit le prince Azor d'une voix terrible. Capitaine, apportez-moi ma cuirasse et ma lance, faites ouvrir les grilles du palais, que je disperse en un tour de main toute cette canaille.

— Prince, vous ne m'avez pas compris, dit le capitaine; je vous répète que nous sommes bloqués. Les clefs de toutes les grilles du palais ont été soustraites cette nuit et nous ne pouvons sortir.

— Les clefs soustraites? et qui a eu l'audace?...

— Cet homme blanc qui a rôdé toute la nuit et dont je vous parlais tout à l'heure; il vient de les remettre à l'instant même au roi, votre ennemi.

— Bas les armes ! s'écria tout à coup une voix menaçante, bas les armes, ou vous êtes morts !

C'était Cœur-d'Or qui se précipitait dans la chambre, suivi du roi de Bohême et de son armée.

Furieux de se trouver pris au trébuchet, le prince Azor s'adossa à la muraille et se disposait à vendre chèrement sa vie, lorsque le seigneur Renardino le saisit par le bras et lui dit à voix basse :

— Tout beau, prince, tout beau ! Remettez votre épée dans sa gaîne et laissez-moi faire ; la partie n'est pas encore perdue.

S'avançant alors vers le roi :

— Sire, lui dit-il, je ne puis revenir de l'étonnement où je suis. Que se passe-t-il donc et que signifie tout cet appareil de guerre ? Est-ce ainsi que vous exercez l'hospitalité envers les princes qui briguent l'honneur de s'allier à votre royale maison ?

— Hein ? Que voulez-vous dire, seigneur Renardino ? s'écria le roi.

— Je dis, reprit Renardino d'une voix grave et solennelle, que le prince Azor, ici présent, pour cimenter la paix entre vos deux royaumes, a l'honneur de solliciter de Votre Majesté la main de Son Altesse Royale, haute et puissante princesse Fleur-d'Amandier.

A cette péripétie inattendue, les assistants poussèrent une exclamation de surprise. Pierrot paraissait confondu et sifflait un air entre ses dents pour se donner une contenance, tandis que le roi lui disait tout bas :

— Qu'est-ce que vous me chantiez donc cette nuit, avec votre histoire de poudre, seigneur Pierrot?

— Le prince Azor attend votre réponse, sire, reprit Renardino.

A ces mots, la vieille mendiante, qui se trouvait à côté du roi, lui dit à l'oreille :

— Répondez vite que vous agréez sa demande, mais offrez-lui, pour l'éprouver, le combat d'usage.

— C'est juste, je n'y avais pas songé, dit le roi; merci, ma bonne vieille; et se tournant vers Renardino :

— J'accepte de grand cœur l'offre d'alliance que veut bien nous faire notre beau cousin le prince Azor, mais à une condition, c'est que, suivant l'antique usage de notre Bohême, il soutiendra aujourd'hui même, dans un tournoi, la lutte à toutes armes, à pied et à cheval, contre tout venant.

— Accepté, dit le prince Azor.

— Eh bien ! prince Azor, je te défie ! s'écrièrent à la fois Cœur-d'Or et Pierrot, qui jetèrent, l'un son gantelet, et l'autre, son chapeau de feutre à ses pieds.

— Insensés ! cria le prince Azor d'une voix tonnante ; malheur à vous !

Et il releva les gages du combat.

Une heure après, tout avait été préparé pour le tournoi. Les deux armées étaient rangées autour du

camp, en ordre de bataille, et le roi, ayant à sa droite Fleur-d'Amandier, à sa gauche le seigneur Renardino, était assis sur une estrade qui s'élevait au milieu de la lice.

Le prince Azor, fièrement campé sur son coursier noir, attendait immobile, et la lance en arrêt, le signal du combat.

Tout à coup le clairon sonna, et l'on vit apparaître à l'extrémité de l'arène, monté sur un âne, et n'ayant d'autre arme offensive qu'une longue fourche qu'il avait prise dans les écuries du palais, sir Pierrot, casque en tête et cuirasse au dos. Après avoir salué gracieusement le roi, il piqua des deux et courut sus au prince Azor, qui, de son côté, arrivait sur lui comme la foudre.

Dès cette première passe, notre héros aurait été infailliblement écrasé, si l'âne qu'il montait, et qui n'avait jamais assisté à pareil exercice, ne se fût mis à braire d'une façon si bruyante et si désespérée, que

le coursier du prince Azòr se cabra d'épouvante, et sauta par-dessus le baudet et son cavalier.

Rudement secoué sur sa selle, le prince fut obligé de se tenir à la crinière de son cheval pour ne pas perdre les arçons, tandis que Pierrot poursuivait triomphalement sa carrière, trottant menu sur son âne, sa fourche à la main.

Arrivés aux deux extrémités de la lice, les deux champions firent volte-face et jouèrent de nouveau des éperons. Mais, cette fois, le choc fut terrible, et Pierrot, atteint en pleine cuirasse par la lance de son adversaire, alla rouler avec son âne à plus de cent pas de là. Monture et cavalier ne donnaient aucun signe de vie.

Les soldats du prince Azor poussèrent un hourra.

— Silence dans les rangs! cria le roi, et qu'on appelle un nouveau champion.

Cœur-d'Or, revêtu d'une magnifique armure et monté sur un cheval blanc, fit son entrée dans l'a-

rène. Il salua courtoisement le roi et Fleur-d'Amandier en baissant le fer de sa lance, et prit place à l'extrémité de la lice, en face du prince Azor.

La trompette donna le signal, et les deux champions s'élancèrent l'un sur l'autre; leur rencontre au milieu de l'arène retentit comme un coup de tonnerre; les chevaux plièrent sur leurs jarrets de derrière et les lances volèrent en éclats, mais aucun des deux chevaliers n'avait bronché.

— Allons, mes braves, c'est à refaire, dit le roi; et deux lances neuves furent données à nos champions pour recommencer la lutte.

Dans ce nouvel assaut, Cœur-d'Or fut blessé à l'épaule, et le prince Azor, désarçonné, roula dans la poussière, mais il se releva aussitôt, saisit sa hache d'armes, et se mit en état de défense.

Cœur-d'Or, jetant sa lance, prit également sa hache d'armes, et sauta en bas de son coursier.

La lutte fut terrible; c'étaient de part et d'autre

des coups à fendre des montagnes; mais les vaillants champions n'en paraissaient pas même ébranlés.

Le combat durait depuis une heure sans avantage marqué d'aucune part, quand Cœur-d'Or, affaibli par sa blessure, fit un mouvement de retraite. Tout à coup son pied rencontre un obstacle, il chancelle et tombe... D'un bond, le prince Azor est sur lui, l'étreint à la gorge et tire son poignard.

A ce moment suprême, un cri se fait entendre, cri terrible, déchirant, comme celui d'une mère qui voit périr son enfant : c'est Fleur-d'Amandier qui l'a poussé.

A ce cri, Cœur-d'Or se ranime, rassemble ses forces et parvient à se débarrasser de l'étreinte de son adversaire; alors il se relève, prend sa hache à deux mains, la fait tournoyer dans l'air, et en assène un coup si violent sur la tête du prince Azor, qu'il brise son casque en mille pièces et pourfend le prince Azor de la tête aux pieds.

— Ouf! il était temps! s'écria le roi, qui souffla avec force comme un plongeur qui revient sur l'eau; Cœur-d'Or l'a échappé belle!

— Victoire! victoire! vive Cœur-d'Or! crièrent les troupes du roi, tandis que les soldats du prince Azor, muets et immobiles, mordaient leurs lances de colère.

Le vainqueur fut porté en triomphe, au son des fanfares, jusqu'au pied de l'estrade royale, mais il perdait tant de sang par sa blessure, qu'en recevant l'accolade du roi il tomba évanoui dans ses bras.

Le bon monarque, tout en émoi, le déposa aussitôt sur son trône, et s'apprêtait à lui frapper dans les mains, quand Fleur-d'Amandier, qui était pâle comme un lis, détacha son écharpe, et, se mettant à genoux, banda de sa belle main la blessure du pauvre chevalier. Soit que ce remède fût efficace, soit qu'il y ait je ne sais quoi d'électrique dans le contact de la personne aimée, soit ceci, soit cela,

toujours est-il, mes enfants, que Cœur-d'Or fit un mouvement et ouvrit les yeux. Un éclair de bonheur illumina ses traits en voyant, agenouillée devant lui, la jeune princesse, dont toute la figure se couvrit d'une charmante rougeur.

— Oh! de grâce, lui dit-il, restez ainsi; si c'est un rêve, ne m'éveillez pas!

Je ne sais combien de temps cela aurait duré, si la vieille mendiante, qui se glissait partout, n'eût touché de la main l'épaule de Cœur-d'Or, qui se leva soudain, guéri de sa blessure.

A ce prodige, Fleur-d'Amandier ne put retenir un cri de joie. C'était la seconde fois de la journée que son secret lui échappait. Il n'y avait plus moyen de s'en dédire : elle aimait Cœur-d'Or.

Arrivons maintenant à Pierrot.

Nous l'avons laissé, mes enfants, couché tout de son long sur l'arène, à côté de son âne, qui avait les quatre fers en l'air. Ni l'un ni l'autre n'avaient remué

pied ou patte pendant le tournoi; mais, aux cris de victoire poussés par les soldats du roi de Bohême, Pierrot s'était relevé brusquement, avait couru sur le lieu du combat, et pris sous la cuirasse du prince Azor un petit billet plié en quatre.

— C'est bien cela, avait-il dit, et il s'était dirigé vers le roi pour le lui remettre.

Or, Sa Majesté, complétement rassurée sur le sort de Cœur-d'Or, dissertait en ce moment avec son grand ministre sur les événements du jour. Tout à coup, le seigneur Renardino pâlit; il venait d'apercevoir le billet aux mains de Pierrot.

— Donnez-moi cette lettre, dit-il vivement, donnez-moi cette lettre. Et il se jeta sur lui pour s'en saisir.

— Après Sa Majesté, s'il vous plaît, seigneur grand ministre, avait répondu notre héros.

— Pierrot a raison, repartit le roi. Il s'est passé aujourd'hui des choses si étranges, que je veux tout voir maintenant par mes propres yeux.

Il prit incontinent le billet.

Prompt comme l'éclair, le seigneur Renardino tira de sa poitrine un poignard, et il allait en frapper traîtreusement le roi, quand Pierrot, qui avait toujours à la main son instrument de combat, enfourcha par le cou le grand ministre, et le cloua net sur l'estrade.

— Maintenant, sire, dit-il, vous pouvez lire tout à l'aise.

Et le roi lut à voix basse ce qui suit :

« Au prince Azor, Albertini Renardino.

» Prince, toutes mes mesures sont prises. Je vous livrerai cette nuit le roi de Bohême pieds et poings liés. — Le pauvre sire n'y voit pas plus loin que son nez. — Je vous raconterai à votre arrivée toutes les sottises que je lui ai mises dans l'esprit au sujet de la reine et de Pierrot. — Vous en rirez de bon cœur.

» Vite, vite à cheval, bel Azor, et la Bohême est à vous!

» Votre amé féal,

» RENARDINO.

» *P.-S.* — N'oubliez pas, surtout, d'apporter avec vous les trois cent mille sequins convenus. »

— Ah! traître! ah! pendard! s'écria le roi, qui se tourna vers Renardino, pourpre de colère, et lui mit le poing sous le nez. — Ah! je suis un pauvre sire! Ah! je n'y vois pas plus loin que mon nez! Par ma barbe, tu me le payeras cher!

Et il le fit charger de chaînes et emmener par ses gardes.

Cœur-d'Or et Fleur-d'Amandier, qui causaient ensemble, n'avaient rien vu, rien entendu de ce qui se passait auprès d'eux; la foudre serait tombée à leurs pieds qu'ils ne s'en seraient pas aperçus.

Maintenant, en route! en route! cria le roi. Il faut

qu'aujourd'hui même justice soit faite à tous. Courons à la tour délivrer la reine.

Au nom de la reine, Fleur-d'Amandier tressaillit. O ma bonne mère, dit-elle en joignant les mains, pardonnez-moi, je vous avais oubliée! et, s'appuyant au bras de Cœur-d'Or, elle se réunit au cortége, qui déjà était en marche vers la tour.

Le roi tenait la tête et, tout en cheminant, réfléchissait; il faisait sans doute un calcul, car on le voyait de temps en temps compter sur ses doigts.

Tout à coup il s'arrêta, mais si brusquement et si court, qu'il renversa l'officier des gardes qui marchait derrière lui, son grand sabre à la main. — L'officier des gardes, en tombant, fit choir un soldat; naturellement le soldat en fit choir un autre, celui-ci un troisième, et ainsi de suite, et, de proche en proche, ce ne fut plus sur toute la ligne qu'une jonchée.

— C'est bien, c'est bien, mes enfants, dit le roi, qui crut que ses soldats se prosternaient à terre pour lui rendre hommage. Relevez-vous.

Puis, se tournant vers Fleur-d'Amandier :

— Mon historiographe est-il ici?

— Oui, mon père. Vous savez bien qu'il vous accompagne partout où vous allez.

— Or çà, qu'il vienne et qu'il apporte ses tablettes. J'ai résolu de faire aujourd'hui une bonne œuvre, et je veux qu'il l'enregistre en lettres d'or, pour que la postérité en garde mémoire.

— C'est là une bonne pensée, mon père, et digne de votre bon cœur.

— Flatteuse! répliqua le roi, en lui donnant du bout des doigts une petite tape sur la joue. Mais, j'y songe, c'est toi que je vais charger de faire cette bonne action.

— Et vous, mon père?

— Moi! je n'y entends rien, tu le sais bien. Je fais

les choses carrément, voilà tout; mais toi, tu as une voix si douce, une parole si émue lorsque tu donnes aux pauvres gens, qu'ils se sentent heureux rien que de t'entendre. Et puis, tu as dans ta manière, ma chère enfant, je ne sais quelle délicatesse qui double le prix du bien fait...

— Mon père!... dit Fleur-d'Amandier en baissant les yeux.

— Voyons, mon enfant, il ne faut pas rougir pour cela. — Ecoute-moi bien : dès l'instant que nous serons de retour au palais, tu porteras de ma part mille sequins d'or à cette bonne vieille qui m'a donné aujourd'hui un si bon conseil, et tu lui diras que c'est le premier quartier de la pension que j'entends lui faire chaque année jusqu'à ma mort...

— Roi de Bohême, je vous remercie, dit une voix qui paraissait sortir d'un buisson voisin.

A cette voix bien connue, le roi tressaillit et se serra auprès de Cœur-d'Or.

— Qui a parlé? dit-il; n'est-ce pas le petit poisson rouge?

— Non, sire, c'est la vieille mendiante, répondit Cœur-d'Or.

— Non, Cœur-d'Or, dit à son tour Fleur-d'Amandier en souriant, c'est la fée du lac.

— Fleur-d'Amandier dit vrai, reprit la voix du du buisson : je suis la fée du lac; mais rassurez-vous, roi de Bohême, la fée du lac a oublié vos torts envers le petit poisson rouge, et ne se souvient plus que de vos bontés pour la vieille mendiante. Vous en serez récompensé. Je sais que vous désirez ardemment un fils...

— Oh! oui, s'écria le roi, qui ne put s'empêcher d'exprimer lui-même son désir.

— Votre vœu sera comblé. Avant un an, la reine mettra au monde un prince, qui sera beau comme le jour, et qui, parvenu à l'âge d'homme, accomplira, par la vertu de ce talisman, des choses merveilleuses.

A ces mots, une magnifique bague d'or, ornée de saphirs, tomba sur le chemin.

Le roi ne fit qu'un bond pour ramasser le talisman et, le passant à son doigt, il s'écria :

— Oh! bonne petite fée, merci! J'aurai un fils! j'aurai un fils!

Et sur ce, il prit ses jambes à son cou, pour annoncer au plus vite cette incroyable nouvelle à la reine.

Pendant ce temps, les soldats du prince Azor étaient restés sur le champ de bataille; jamais on n'avait vu mines plus penaudes : les pauvres diables étaient là, bouches béantes, se tenant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, ne sachant que faire de leurs corps.

— Êtes-vous des soldats de carton? s'écria tout à coup leur capitaine d'une voix vibrante, et faut-il vous mettre dans une boîte pour servir de joujoux aux petits enfants? Comment! on tue votre prince à

votre nez et à votre barbe, et vous vous amusez à ronger vos ongles! Sabre de bois! N'êtes-vous plus la grande armée du grand Azor! Ne l'entendez-vous pas qui vous appelle et vous crie vengeance?... A la bonne heure! voilà vos cœurs qui s'enflamment, eh! allons donc! en avant, marche!

A cette harangue, les soldats électrisés partirent du pied gauche, et se mirent, tambour battant, à la poursuite du roi de Bohême.

— Soldats du prince Azor, arrêtez ou vous êtes morts! s'écria la vieille mendiante, qui apparut soudain sur les murailles de la ville, son bâton blanc à la main.

Mais les soldats, une fois lancés, marchaient toujours.

La vieille agita alors son bâton, prononça quelques paroles, et tout à coup les bêtes féroces peintes sur les remparts lancèrent par les yeux, par le nez, par la gueule, par tout, des cascades de flammes.

Des cris : Au feu! au feu! se firent entendre.

Les bons bourgeois de la ville accoururent sur les murailles, des sceaux pleins d'eau à la main; ils regardèrent en bas, mais ils ne virent rien que des cuirasses, des casques et des fers de lance.

Voilà tout ce qui restait de l'armée du prince Azor.

CHAPITRE XI

LE VŒU DE PIERROT

Pendant que le roi courait annoncer à la reine la prophétie de la fée du lac, Pierrot, qui était resté sur le champ de bataille, cherchait de tous côtés son âne pour le remettre sur pied, s'il soufflait encore, et le ramener à la maisonnette de son père adoptif le bûcheron.

Mais il eut beau regarder devant, derrière, à droite,

à gauche, en tous sens, il n'aperçut pas le moindre petit bout d'oreille de son cher grison.

— O mon pauvre Martin! s'écria-t-il tout inquiet, où es-tu? Et dans son désespoir, il se prit à crier à tue-tête : Martin! Martin! — Il retint ensuite son haleine pour mieux écouter, mais il n'entendit que la voix moqueuse de l'écho, qui répétait en ricanant : Martin! Martin! comme ferait un enfant espiègle caché derrière le rocher.

Il s'apprêtait à tenter une seconde épreuve, quand ses yeux tombèrent par hasard sur les groupes d'animaux que le roi avait fait peindre sur les murailles de la ville pour épouvanter ses ennemis. — Ces bêtes intelligentes avaient pensé, sans doute, que le prince Azor étant mort, leur férocité n'était plus de mise, et toutes s'étaient composé des maintiens si décents, des physionomies tellement débonnaires, qu'on eût dit une caravane de petits agneaux allant rendre visite à M. de Florian.

Mais Pierrot, dont l'esprit était troublé, ne remarqua pas la métamorphose. — Oh! les monstres! s'écria-t-il, ce sont eux qui ont dévoré mon pauvre Martin! Et, s'approchant du pied des murailles pour faire honte à un grand tigre royal qui avait une mine encore plus béate que les autres :

— Fi! que c'est laid, dit-il, fi! que c'est vilain, monsieur, ce que vous avez fait là!

Et, dans son indignation, il allait faire une impertinence à ce magnifique animal, lorsqu'il aperçut, au haut d'une colline, son âne qui broutait, avec le flegme impassible particulier à sa race, un bouquet d'ajoncs épineux.

Pierrot tressaillit d'aise à cette vue, et laissant là le tigre royal; il fut d'un bond sur la colline; mais l'âne, qui n'était pas aussi bête qu'il en avait l'air, ne l'y avait pas attendu; soit qu'il craignît que son maître ne le ramenât au combat, soit que, rendu depuis quelques heures à la liberté, il commençât à

apprécier les douceurs de la vie sauvage, soit enfin qu'il obéît à une force mystérieuse et surnaturelle, il avait pris sa course à travers la plaine, en faisant retentir les airs de ses hi! han! les plus sonores, et en lançant au vent ses ruades les plus triomphantes.

Notre ami Pierrot se précipita à sa poursuite; mais quelle que fût la longueur de ses enjambées, il ne put l'atteindre.

— C'est bon, c'est bon, dit-il au grison qui galopait à cent pas devant lui; je ne te savais pas si agile : une autre fois je m'en souviendrai.

Après deux heures d'une course inutile, il s'arrêta au pied d'une montagne. Tout autre âne que notre vieux Martin aurait profité de ce temps d'arrêt pour s'esquiver au plus vite ; mais c'était un animal très-bien élevé et qui connaissait à fond les usages : au lieu de s'enfuir, il s'arrêta, et attendit que son maître se fût reposé; seulement, pour utiliser ses loisirs, il

cueillit délicatement du bout des lèvres un chardon imprudent, qui passait sottement sa tête à travers les fentes d'un rocher, et se mit à le croquer à belles dents.

Après une halte d'une demi-heure, Pierrot se leva : la trêve était expirée, et la poursuite recommença de plus fort.

Elle dura jusqu'à la nuit, et Pierrot, exténué de fatigue, allait abandonner la partie, quand il vit notre quadrupède entrer dans une caverne taillée au cœur de la montagne.

— Oh ! pour cette fois, tu es à moi ! s'écria-t-il, et le voilà qui s'enfonce tête baissée dans les profondeurs du rocher.

Il n'avait pas fait cent pas, qu'il sentit une main qui s'appuyait sur son bras, et qu'il entendit une voix qui lui disait à l'oreille :

— Entre, Pierrot, tu es le bienvenu, j'ai à te parler.

— Qui m'appelle? demanda Pierrot qui tremblait de tous ses membres.

— N'aie pas peur, mon ami, reprit la voix, tu es chez la vieille mendiante.

— La vieille mendiante! dit Pierrot un peu rassuré.

— Oui, mon ami, et je désire bien vivement causer un instant avec toi.

— C'est bien de l'honneur que vous me faites, ma bonne femme, répliqua Pierrot qui ne manquait jamais de parler poliment aux pauvres gens ; mais auparavant, dites-moi si vous avez vu passer mon âne il n'y a qu'un instant.

— Oui, mon garçon, dit en souriant la vieille mendiante, et je viens même de le faire entrer dans une écurie assez bien approvisionnée pour qu'il puisse attendre, sans trop s'ennuyer, la fin de notre entretien.

— Oh ! quel bonheur! s'écria Pierrot, qui sauta de

joie en apprenant que son âne n'était pas perdu; puis, se tournant vers la vieille :

— Parlez, maintenant, ma bonne femme; je suis tout oreilles, quoique à vrai dire, nous ferions peut-être mieux de remettre l'entretien à un autre jour. Le lieu et l'heure...

— Te semblent mal choisis, n'est-ce pas? mais sois tranquille, mon ami, je t'attendais ce soir, et j'ai tout préparé pour te recevoir.

A ces mots, la vieille mendiante frappa de son bâton le rocher sur lequel elle était appuyée, et, soudain, la caverne se fendit en deux et Pierrot vit apparaître, à la place de cette grotte sombre dans laquelle il marchait tout à l'heure à tâtons, un palais fantastique, un palais tout blanc, comme on n'en voit qu'en songe, ou dans le pays merveilleux des fées.

C'était un immense édifice creusé tout entier dans un bloc de marbre blanc. Sa vaste coupole, étoilée

de diamants, reposait sur un double rang de colonnes d'albâtre que reliaient entre elles des guirlandes de perles et d'opales, de lis, de magnolias et de fleurs d'oranger entrelacées. Mille arabesques capricieuses, fantaisies sculptées par la main des génies, se tordaient en spirales autour des piliers, s'enroulaient autour des chapiteaux, grimpaient aux saillies des corniches et se suspendaient au plafond comme des stalactites de neige.

De distance en distance et jusqu'aux dernières limites de la perspective, on voyait des fontaines, des eaux jaillisantes qui s'élançaient à perte de vue dans l'air et retombaient en gerbes, en pluie de diamants, dans des bassins en cristal de roche où se jouaient, autour de beaux cignes endormis, de petits poissons aux écailles d'argent. Le plancher, formé d'un seul morceau de nacre, était recouvert d'un tapis d'hermine jonché de clématites, de jasmins, de myrtes, de narcisses, de pâquerettes et de camélias blancs,

et sur chaque fleur tremblait une goutte de rosée.

Mais une chose incroyable, et que vous croirez cependant, mes chers enfants, puisque je vous le dis, c'est que tous ces objets avaient une transparence lumineuse : le palais tout entier rayonnait, mais de rayonnements si doux, mais de lueurs si pâles, si calmes, si sereines, qu'on eût cru voir les blanches clartés de la lune endormies, la nuit, sur les gazons verts.

Au centre de l'édifice et sur un trône d'argent massif, richement ciselé, siégeait la reine de céans, une une belle fée toute blanche et qui avait un sourire si doux, qu'à la première vue on ne pouvait s'empêcher de l'aimer.

C'était la fée du lac : cette bonne fée que vous n'avez encore vue, mes chers enfants, que sous la forme d'un petit poisson rouge, et sous le déguisement d'une mendiante.

Elle était enveloppée de la tête aux pieds d'un

nuage de gaze légère, et son front pensif et rêveur était appuyé sur sa main.

Tout à coup elle se redressa.

— Approche, mon ami, dit-elle d'une voix douce à Pierrot, qui se tenait debout à quelques pas de son trône.

Mais Pierrot, ébloui par l'éclat de cette magique apparition, demeura immobile, les yeux tout grands ouverts, comme la statue de l'Extase aux portes du ciel.

— Allons, mon ami, reprit la fée, viens auprès de moi ; et elle lui désigna du doigt la première marche de son trône.

Et, comme Pierrot ne faisait pas un mouvement :

— As-tu peur de moi, lui dit-elle, et me trouves-tu moins bien sous mon riche costume de fée que sous les haillons de la pauvre mendiante?

— Oh! non, ne changez pas! s'écria Pierrot en joi-

gnant les mains; vous êtes si belle ainsi! et, faisant quelques pas en avant, il se prosterna à ses pieds.

— Relève-toi, mon ami, dit la fée en souriant, et causons. — J'ai à te demander un grand sacrifice; te sens-tu le courage de l'accomplir?

— Je suis votre esclave, répondit Pierrot, et tout ce que vous me direz de faire, je le ferai pour l'amour de vous.

— Très-bien, mon cher Pierrot, je n'attendais pas moins de ton bon cœur; mais écoute, avant de t'engager davantage, — et souriant de ce doux sourire qui allait si bien à son pâle visage; — tu vois en moi, dit-elle, l'amie des petits enfants. — Veux-tu les aimer aussi?

— Bien volontiers et de toute mon âme, repartit Pierrot, qui se rappela en ce moment l'épisode du pourpoint qui lui avait été donné dans sa prison par les enfants de la ville du prince Azor.

— Veux-tu dévouer ta vie à leur amusement et à leur bonheur?

— Oui, je le veux, répondit résolûment Pierrot.

— Mais, prends-y garde! ils ne sont pas toujours sages, ces chers petits; ils ont comme nous, qui sommes grands, leurs bons et leurs mauvais jours : parfois, ils sont capricieux, fantasques et mutins; ils te feront souffrir.

— Je souffrirai, dit héroïquement Pierrot.

— Mais songe bien, mon ami, qu'il te faudra dès demain commencer ton œuvre de résignation et de sacrifice, te séparer de tout ce que tu as aimé jusqu'à ce jour, quitter la Bohême, les vieilles gens qui t'ont élevé, le roi et la reine, Fleur-d'Amandier...

— Fleur-d'Amandier! murmura Pierrot à voix basse, elle aussi!

— Tu hésites maintenant, mon pauvre garçon, dit la fée d'une voix émue, en pressant tendrement dans les mains la main blanche de Pierrot.

Pierrot ne répondit pas.

— Mais rassure-toi, mon ami, reprit la fée, je serai là pour te protéger, pour te consoler, et tu seras bien récompensé aussi de toutes tes souffrances par l'amour des petits enfants.

Pierrot resta silencieux.

— Tu souffres déjà, je le vois ; eh bien ! mon ami, lui dit-elle en lui touchant l'épaule, regarde devant toi.

Pierrot leva les yeux, et son visage rêveur se transfigura tout à coup.

Il voyait devant lui, pratiqué dans un enfoncement de la muraille, un joli théâtre, ruisselant d'or et de lumière, et tout rempli, depuis le plancher jusqu'au comble, de petits enfants. Et c'était en vérité un spectacle ravissant à voir que toutes ces têtes blondes, ces figures blanches et roses, aux yeux bleux et noirs, qui riaient et s'épanouissaient au milieu de cette atmosphère dorée, comme une cor-

beille de fleurs éclatantes sous les chauds rayons du soleil.

Entraîné par une force irrésistible, Pierrot s'avança sur la scène.

A sa vue, tous les petits enfants poussèrent des cris de joie et battirent des mains; puis ce furent des éclats de rire qui retentirent dans toute la salle, frais et argentins comme des gazouillements d'oiseaux au lever du jour. — Puis des bouquets, des couronnes tombèrent en pluie de fleurs autour de Pierrot.

Pierrot voulut parler, mais l'émotion étouffa sa voix; il ne put que poser sa main sur ses lèvres et envoyer mille baisers aux petits enfants.

Aussitôt le théâtre disparut.

— Eh bien! mon ami, dit la fée, hésites-tu encore?

— Oh non! répondit vivement Pierrot en essuyant une larme qui tremblait au bord de sa paupière. — Je partirai demain.

Il avait à peine dit ces mots que le palais de marbre s'écroula, et qu'il se trouva assis sur le dos de son âne, à l'entrée de la caverne.

Le sacrifice était consommé, Pierrot avait fait vœu d'amuser les petits enfants.

CHAPITRE XII

(Conclusion)

PRÊTE-MOI TA PLUME POUR ÉCRIRE UN MOT

Le soir du même jour, la reine fut ramenée en triomphe au palais, portée par les trente-deux esclaves noirs, qui s'étaient fait tirer l'oreille pour reprendre, après plusieurs mois de repos, l'exercice pénible du palanquin.

Sa Majesté tenait à la main une jolie cage en fils d'argent, où chantait tristement, en regardant du

coin de l'œil l'azur du ciel, le petit oiseau qu'elle avait enfin retrouvé.

Monté sur un grand cheval blanc que ses écuyers lui avaient amené à la tour, le roi marchait à l'amble, serrant au plus près le palanquin; il se sentait si heureux de revoir la reine après une si longue séparation, qu'il ne la quitta pas des yeux un seul instant pendant toute la route.

Le lendemain, Cœur-d'Or épousa Fleur-d'Amandier, et reçut en apanage les États du prince Azor.

Les noces furent célébrées avec la magnificence qui est d'usage dans les contes de fées, lorsqu'un roi épouse une bergère, ou qu'une princesse épouse un berger. La fée du lac, qui s'était rendue dès le matin au palais sur un char de diamant traîné par deux beaux cygnes blancs comme l'albâtre, présida à la cérémonie nuptiale et bénit les deux amants de sa baguette d'or, en leur promettant solennellement

devant toute la cour d'être marraine de leur premier-né.

Le seigneur Renardino fut puni comme il le méritait de sa méchanceté et de sa trahison : tous ses biens furent confisqués, rendus aux malheureux qu'il avait injustement dépouillés; lui-même, destitué de tous ses titres, fut revêtu d'habits grossiers, et voué aux plus viles fonctions de la domesticité.

Le roi de Bohême, en reconnaissance des bienfaits de la fée, donna l'ordre à son trésorier de distribuer de riches aumônes à tous les mendiants du pays, et fit construire dans les jardins du palais un magnifique bassin de porphyre, où de charmants petits poissons rouges furent logés et entretenus aux frais du gouvernement.

Quant à Pierrot, mes chers enfants, il n'avait eu garde de se montrer pendant la cérémonie du mariage de Cœur-d'Or et de Fleur-d'Amandier, tant il avait peur que la résolution qu'il avait prise la veille

n'en fût ébranlée; mais à l'heure du festin il reparut, prit sa place au banquet, et sa blanche figure, voilée jusqu'alors d'un léger nuage de tristesse, rayonna comme aux plus beaux jours. Quand le repas fut terminé, il se leva de table avec un grand effort, descendit à la maisonnette du bûcheron, et le pria de lui prêter sa plume pour écrire un mot.

Par ce mot, il donnait aux bonnes gens, pour améliorer leur vieillesse, trois cent mille sequins d'or, ceux-là même qu'il avait si subtilement escamotés au prince Azor, et que le roi l'avait prié de conserver pour prix de ses services.

L'acte dressé, il se jeta au cou du vieux et de la vieille qui pleuraient, les embrassa tendrement; puis, s'essuyant les yeux avec la manche de son pourpoint, il mit à son bras son panier de voyage et sortit de la maisonnette.

Alors on entendit une voix qui chantait dans l'avenue du palais l'air dont je vous ai déjà tant parlé.

Le roi, la reine, et tous les gens de la cour écoutèrent, mais la voix allait s'affaiblissant, et s'éteignit bientôt dans l'éloignement.

C'était Pierrot qui venait de partir à la recherche d'une autre patrie, et de nouvelles aventures que je vous conterai une autre fois, mes chers enfants.

PIERRE ET SON OIE

Il y avait une fois un jeune paysan qui s'appelait Pierre. Son père et sa mère, en mourant, l'avaient laissé orphelin.

Il résulta de cet événement que, n'ayant plus de parents, il demeura complétement son maître; et quoiqu'il fût très-affligé de la perte de l'auteur de ses jours, il se sentait néanmoins très-fier de son indépendance, et surtout il était charmé que personne n'eût le droit de lui assigner des tâches, et de passer son temps à flâner dans les champs, en s'abandonnant à la paresse, péché auquel il était particulière-

ment enclin. Au reste, s'il était permis de se livrer à ce défaut, un des plus grands, mes chers enfants, que l'on puisse reprocher à l'homme, Pierre eût eu le droit d'user de la permission ; son père et sa mère avaient été fort économes, et lui avaient laissé une jolie petite ferme, bien montée en toutes sortes de bestiaux, sans compter les poulets, les canards et les oies.

Il avait aussi des granges pleines de blé, et tout autour de la ferme des meules de foin hautes comme des montagnes.

Mais maître Pierre, — car c'était ainsi qu'on l'appelait depuis la mort de ses parents, — mais maître Pierre avait sans doute oublié que toutes ces choses doivent nécessairement dépérir si elles ne sont point entretenues par les soins d'un maître laborieux; en conséquence, il vivait à l'aise, sans jamais s'inquiéter du lendemain; son plus grand plaisir, et de ce plaisir il faisait à peu près sa seule occupation, c'était de

dormir dans son lit de huit heures du soir à huit heures du matin; et sur le gazon, de huit heures du matin à huit heures du soir.

Il va sans dire qu'il se réveillait régulièrement quatre fois par jour : à dix heures, à midi, à trois heures et à cinq heures, c'est-à-dire aux heures des repas.

D'après cela vous voyez, mes chers enfants, qu'il n'y a pas grand'chose à dire de Pierre. Mais vous allez voir ce qu'il advint de tout cela, et comment il fut puni.

Un jour, que selon son habitude il était étendu au soleil, s'efforçant autant que possible de ne penser à rien, une vieille oie couveuse s'approcha de lui, lui fit un salut avec son long col, et lui dit d'une voix calme, claire et distincte :

— Maître Pierre, comment vous portez-vous?

Pierre se retourna et ouvrit de grand yeux, car, pour être sincère, nous devons avouer qu'il fut on

ne peut plus surpris d'entendre parler une oie.

Cependant cette surprise n'alla point jusqu'à la crainte, et comme s'il n'y avait pas quelque chose de surnaturel dans ce qui lui arrivait, il répondit :

— Grand merci, madame l'oie, je me porte assez bien.

Et il referma les yeux, sans lui demander : et vous? ce qu'exigeait la plus simple politesse.

Mais l'oie, après un instant de silence, et s'apercevant qu'il commençait de ronfler :

— Ne vous endormez pas, lui dit-elle, maître Pierre, car j'ai longuement à causer avec vous, et cela, croyez-moi, tout à fait dans vos intérêts.

— Ah! ah! fit Pierre; voyons, mais ne soyez pas trop bavarde, car j'ai bien envie de dormir.

— Eh bien, maître Pierre, vous saurez donc que je suis une oie.

— Parbleu! dit maître Pierre, je le vois bien que

vous êtes une oie, et il faut être ce que vous êtes pour me réveiller dans mon premier sommeil quand vous n'avez rien de plus intéressant à me dire.

— Attendez donc, maître Pierre, non-seulement je suis une oie, mais encore une fée.

— Oh! oh! fit maître Pierre, qui avait entendu parler de fée quand sa pauvre mère l'endormait avec des contes en le berçant sur ses genoux.

— Je suis une fée, continua l'oie, et chaque œuf que je ponds donne à celui qui le possède le pouvoir de souhaiter ce qu'il désire en le cassant. Toutefois, je ne puis pondre que quinze œufs pour une même personne. J'en ai précisément ce nombre en ce moment dans mon nid; ainsi donc, heureux mortel que vous êtes, puisque je vous offre mes quinze œufs, vous pouvez commencer vos souhaits sur-le-champ.

A peine l'oie avait-elle cessé de parler que maître

Pierre oubliait son envie de dormir, et, chassant sa paresse, était sur pied, cherchant le nid, le trouvait, comptait les œufs qui s'y trouvaient, et, quant au nombre, reconnaissait que l'oie avait dit la vérité.

— Eh bien, demanda l'oie qui l'avait suivi en tortillon, ai-je menti?

— Jusqu'à présent, non, répondit Pierre; mais il n'y a rien de bien étonnant à ce que vous ayez pondu quinze œufs. Le miracle serait qu'ils eussent le pouvoir que vous dites.

— Essayez! répliqua l'oie.

Pierre prit vivement un œuf dans le nid, et s'apprêta à le lancer à terre.

— Attendez, attendez, maître Pierre, dit l'oie; il faut d'abord faire un souhait, sans quoi vous auriez cassé un œuf en pure perte.

— Bon! que vais-je souhaiter? demanda Pierre tout pensif.

— Suivez mon conseil, dit l'oie, souhaitez de devenir oiseau; c'est une chose fort agréable, je vous assure.

— Ah! ma foi oui, dit Pierre, et vous me rappelez que bien des fois, en voyant passer, aussi haut que les nuages, les grues, les oies et même les hirondelles, j'ai souhaité de devenir oiseau; donc, je désire être oiseau!

En disant ces paroles, il lança l'œuf contre un pavé et le brisa.

Aussitôt ses sabots furent lancés au loin, son chapeau se balança un instant dans les airs et disparut; de la commotion qui se fit en lui, il tomba sur le dos.

Mais aussitôt il se releva, se regarda dans le ruisseau et reconnut qu'il avait pris la forme d'une grue gigantesque.

Or, Pierre se sentait très-mal à son aise sous cette nouvelle enveloppe; il n'osait marcher sur ses lon-

gues jambes, son grand bec claquait, et tout en claquant laissait échapper des cris de terreur.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il, car il avait conservé la faculté de parler, je ne pourrai jamais y tenir; je ne veux pas être un oiseau : je désire redevenir Pierre comme auparavant.

Au bout d'une minute, il était redevenu Pierre comme il l'avait désiré. Il regarda autour de lui, vit ses souliers à dix pas, son chapeau à vingt; mit les uns à ses pieds, l'autre sur sa tête. Puis il toussa, cracha, fit aller ses bras en moulin à vent pour s'assurer qu'il était redevenu lui-même, et toutes les fonctions qui appartiennent plus particulièrement à l'homme qu'aux autres animaux étant accomplies, il commença de se rassurer.

— Ouf! dit-il, c'était un piége.

— Vous vous trompez, lui dit l'oie, ce n'était pas un piége le moins du monde; seulement, vous vous êtes tant pressé dans votre désir, que vous n'avez pas

pris le temps de préciser votre souhait. Le génie chargé de l'accomplir venait de vous entendre parler de grue, il a cru que devenir une grue était l'unique objet de votre ambition, et il vous a servi selon ce qu'il a cru être à votre goût.

— Non-seulement je ne veux pas être une grue, s'écria Pierre, mais même je ne veux plus être oiseau. Oh! la la! je me sens encore tout endolori; j'entendais craquer mes os que c'était pitié. Non, non! je veux être un personnage important, un soldat. Ah! oui, un soldat, un officier, comme ceux qui, dernièrement, ont traversé le village il y a huit jours.

Et prenant un autre œuf, il le lança de toute volée contre une pierre.

L'œuf éclata, et l'on eût dit qu'en éclatant il mettait le feu à toute une batterie de canons.

Ce bruit, si terrible qu'il fût, alla encore en s'augmentant.

C'était en effet celui du canon.

Pierre, en habit d'officier, était au milieu d'une grande bataille, ou plutôt faisait partie d'une armée assiégeante qui battait une ville en brèche; les balles sifflaient à ses oreilles, les boulets ricochaient autour de lui, les obus soulevaient la terre sous ses pieds, et lui sautait à droite, à gauche, ou gambadait sur place, selon que les projectiles lancés de la ville le menaçaient sur ses flancs ou à sa base.

Pierre avait l'habit d'un soldat, mais il n'en avait point le courage.

— Oh! s'écria-t-il, quel horrible état que celui de militaire, et que je voudrais donc être hors de tout ceci.

Au moment où il proférait ce souhait, un boulet mettait le haut de son casque en pièces et le renversait sur le dos.

Pierre se crut mort, et resta un instant dans la position où il était; mais n'entendant plus aucun bruit,

il se hasarda à relever la tête et à regarder autour de lui. Il était couché sur la paille au milieu de la cour de sa ferme, et sa vieille oie, aboyant à ses côtés, semblait le regarder avec surprise.

Pierre fit un effort et se trouva assis. Il essuya la sueur qui coulait de son front, il humecta ses lèvres, car sa bouche était desséchée par la póudre, par la fumée et surtout par la frayeur.

En ce moment il aperçut dans le jardin de son voisin un arbre couvert de pommes.

— Oh! dit-il, que je serais heureux si je me trouvais tout à coup au haut de ce pommier avec des pommes plein mon chapeau.

Et, sans consulter son oie cette fois, il prit un œuf et le cassa.

Au même instant, il se trouva sur la plus haute branche de l'arbre, avec des pommes plein son chapeau.

Mais le pauvre Pierre n'eut pas le temps de jouir

du butin qu'il venait de faire. A vingt pas de lui apparut, furieux, le propriétaire du verger, armé d'une énorme gaule dont il appliqua une effroyable volée sur les épaules de l'infortuné maraudeur, lequel, sans perdre de temps, se souhaita chez lui, où il revint immédiatement.

— Pourquoi donc tournes-tu ainsi le dos, et secoues-tu ainsi les épaules? lui demanda l'oie.

Mais lui, au lieu de répondre à cette question :

— Viens, dit-il, j'ai à te parler.

Et tous deux rentrèrent dans la salle principale de la ferme, où ils veillèrent ensemble, réfléchissant sérieusement, et discutant sur ce qu'il y avait de mieux à faire.

— Une bonne idée! dit tout à coup Pierre.

— Laquelle? demanda l'oie.

— Je vais, dit Pierre en prenant un œuf, souhaiter des masses d'argent; et pour le coup, par ma foi, nous serons heureux, il me semble.

Il n'avait point achevé que l'œuf était cassé, et que le couvercle de la huche où d'ordinaire on mettait le pain se soulevait, repoussé par les écus.

Pierre courut à la huche, dressa le couvercle contre le mur, et, avec de grandes exclamations, se mit à contempler le trésor qu'elle contenait.

L'oie, de son côté, monta sur une chaise, et, allongeant le cou, se mit à en faire autant de son côté.

Tous deux restèrent absorbés, jusqu'à la fin du jour, dans cette contemplation.

Puis, le soir venu, Pierre chercha le plus grand cadenas qu'il put trouver, afin de le mettre à sa porte, car la crainte des voleurs commençait à le prendre, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant.

Vers minuit, il se jeta sur son lit pour essayer de dormir, tandis que l'oie se promenait de long en large devant la huche pleine d'argent, comme une sentinelle devant la Banque. Enfin, vers deux heures du matin, voyant que le sommeil ne venait pas, il

s'en alla à la fenêtre, où il resta à compter les étoiles jusqu'à ce que parût le jour.

Quoique Pierre, comme il vous a été facile de vous en apercevoir, ne fût pas un garçon de beaucoup d'esprit, il commença de reconnaître, cependant, que c'était une façon très-sotte d'utiliser la bonne fortune qui lui était arrivée que de désirer être oiseau, être soldat et manger des pommes. Son dernier souhait lui paraissait moins déraisonnable que les autres. Mais depuis que la réalisation s'en était opérée, il avait déjà éprouvé de grands soucis à l'endroit de sa fortune.

Aussi, lorsque l'oie, placée en faction devant la porte, s'approcha de la fenêtre :

— Je vous avouerai, madame l'oie, dit-il, que je pense que tout ce que nous avons fait ou plutôt tout ce que j'ai fait jusqu'ici est absurbe. Ne connaissez-vous pas un autre moyen d'être riche, d'avoir quelqu'un pour garder nos trésors, et de les regarder

seulement lorsque nous aurions besoin d'y prendre une poignée d'or ou d'argent.

L'oie regarda Pierre d'un air narquois.

— Eh! pourquoi ne seriez-vous pas roi? lui dit-elle. Les rois, d'ordinaire, n'ont d'autres embarras que de dépenser leur argent, attendu qu'ils ont un ministre des finances qui en répond et des soldats qui le gardent.

— Ah! peste, dit Pierre, je n'avais pas encore pensé à cela. Je serai roi, je vous en réponds, et pas plus tard qu'à l'instant même.

Et prenant aussitôt un des œufs, qui, par miracle, se trouvaient toujours à la portée de sa main, il le jeta sur le seuil de la porte.

En un clin d'œil la métamorphose s'opéra, et Pierre se trouva au milieu d'une grande salle, avec avec une fraise très-roide au cou, une couronne très-lourde sur la tête et une longue queue à son manteau.

Autour de lui, tout le monde saluait profondément.

Pierre, ne sachant que répondre à tous ces saluts, se leva et demanda à quelle heure le déjeuner serait prêt.

Il lui fut répondu que Sa Majesté serait servie à neuf heures du matin.

Pierre avait grand'faim; d'habitude, comme nous avons dit, il se réveillait à huit heures, et, en général, il ouvrait la bouche en même temps que les yeux.

Il demanda si, en attendant, il ne pourrait pas prendre une tasse de café ou manger un morceau de fromage.

Mais aussitôt, il lui fut répondu que, quant à son café, il l'avait déjà pris, et que, quant à un morceau de fromage, c'était une nourriture un peu bien vulgaire pour un prince de son rang.

En ce moment Pierre vit son oie qui lui faisait la

révérence, et qui lui demandait avec ce petit ton goguenard qu'il avait déjà remarqué en elle :

— Comment vous trouvez-vous, sire?

— Peuh! fit Pierre, si le métier de roi signifie faire les volontés des autres et ne pas faire les siennes; ne pas manger quand on a faim, ou dîner avec cette fraise au cou, laquelle m'empêchera d'approcher ma cuiller ou ma fourchette de ma bouche, je vous déclare, madame l'oie, que je suis prêt à abdiquer. Mais comme il fait, au reste, un beau soleil, je vais descendre dans mon jardin et m'étendre sur le gazon.

Mais à peine le roi Pierre avait-il prononcé ces paroles, qu'un homme s'approcha de lui tout effaré, en disant :

— Ne faites pas cela, sire, si vous ne voulez pas risquer votre précieuse vie.

— Eh! pourquoi, demanda Pierre, risquerais-je ma précieuse vie à m'étendre sur le gazon?

— Mais, parce que je viens de découvrir un complot terrible contre Votre Majesté.

— Vous?

— Oui, moi.

— Vous êtes donc mon ministre de la police?

— Votre Majesté veut rire; elle doit bien me connaître, puisque c'est elle-même qui m'a nommé.

— Ah diable! fit Pierre; ainsi, l'on veut m'assassiner?

— Trente conjurés se sont réunis cette nuit et ont juré avec les imprécations les plus horribles que si vous échappiez à la balle, vous n'échapperiez pas au poignard, et que si vous échappiez au poignard, vous n'échapperiez pas au poison.

— Eh! madame l'oie, fit Pierre en se retournant du côté de son conseiller emplumé, que dites-vous de tout ceci?

— Je dis, répliqua l'oie que je trouve la position

fort grave, à moins que cette conspiration ne soit une invention de votre préfet de police.

— Et dans quel but inventerait-il une pareille fable?

— Dans le but de faire croire qu'il est nécessaire. J'ai connu des ministres de la police qui ne se maintenaient à leur place qu'à l'aide d'un complot qu'ils inventaient chaque semaine; quelques-uns sont restés huit ou dix ans en place par ce moyen, tout naïf qu'il semble au premier abord.

— Oh! oh! oh! fit Pierre; rangez-vous, ma mie.

— Pourquoi faire?

— Pour me laisser passer, donc!

— Et où allez-vous?

— J'ai envie de déjeuner à l'instant même avec un morceau de jambon, couché au soleil, sur le gazon. Or, comme j'ai un morceau de jambon pendu à la poutre de ma cuisine, comme j'ai un magnifique

gazon à la porte de ma ferme, je m'en retourne simplement chez moi.

— Attendez, sire, dit l'oie; en venant ce matin avec vous, j'ai eu soin de prendre mes œufs avec moi; ainsi, dans le cas où vous auriez envie, avant de retourner chez vous, d'essayer de l'accomplissement de quelque autre souhait, passez-vous-en la fantaisie plutôt que de retourner tout simplement chez vous, pour ronger un os de jambon, ce qui me paraît, au bout du compte, un assez triste déjeuner.

— Sur mon âme, dit Pierre, je ne sais trop que désirer, et je me sens fort combattu. — Où y a-t-il un œuf?

— Sous le fauteuil de Votre Majesté.

Pierre se baissa avec beaucoup de difficultés, parce que ses habits étaient empesés, et prit un œuf.

— Au bout du compte, dit-il, je crois que l'amiral

commandant une flotte est l'homme le plus indépendant qui soit au monde, attendu qu'il passe sa vie à naviguer sur des mers lointaines où aucun contrôle ne le peut poursuivre; d'ailleurs, autant que je puis m'en souvenir, l'uniforme d'un amiral est très-majestueux.

Et, comme Pierre n'était pas long, une fois qu'une détermination était prise, à la mettre à exécution, l'œuf qu'il tenait à la main fut brisé incontinent; et, aussitôt, Pierre se transforma en un amiral de soixante-dix ans, avec un emplâtre sur l'œil, une canne à bec de corbin, et une jambe de bois; tous ces inconvénients étaient rachetés par une magnifique béquille en bois d'acajou.

— Ah! jarnibleu! s'écria Pierre, je voulais devenir un amiral, mais non pas un amiral en retraite, avec un œil et une jambe de moins, sans compter que j'ai soixante-dix ans, et que, par conséquent, je puis mourir d'un moment à l'autre.

— Mais, dit l'oie, permettez-moi de faire observer à Votre Seigneurie que l'habitude n'est pas de nommer des amiraux de vingt ans, et l'on n'atteint guère à ce grade que lorsque l'on n'est plus bon qu'à rester chez soi.

— Allez au diable! dit Pierre tout en gémissant; vous êtes une sotte, ma mie, et de peur qu'il ne m'arrive malheur sous cette misérable enveloppe, je vais souhaiter de redevenir moi-même.

Et, l'ayant souhaité, il se retrouva dans la cuisine de sa ferme, avec son oie perchée sur sa table devant lui.

Mais une chose à laquelle l'oie ne s'attendait pas, c'était à la colère de Pierre; Pierre était furieux: sur la table était un couteau, il le prit et se mit à courir après la méchante bête qui l'avait entraîné dans une succession d'aventures si désagréables; mais l'oie n'était pas d'humeur à se laisser tuer si facilement: tout en courant, elle se mit à crier plus haut que

lui, lui reprochant son ingratitude, lui rappelant les immenses faveurs qu'elle lui avait accordées, et dont vingt autres, qui eussent eu le bon sens qui lui manquait, à lui, n'eussent pas manqué de profiter.

Elle lui démontra enfin si clairement que c'était lui qui était une oie, et elle une créature d'esprit, qu'il finit par se donner des coups de poing dans le visage, et avouer que c'était lui qui avait tort.

— Écoutez, lui dit l'oie; il faut vous instruire en voyageant, mon ami. Je vous ai souvent vu lire des livres de voyage.

— En effet, dit Pierre, ce sont les seuls qui m'amusent; il y en a deux surtout dont je ne puis me lasser : Robinson et Gulliver.

— Eh bien donc! fit l'oie, pourquoi ne deviendriez-vous pas le héros d'un livre semblable?

— Eh! eh! ceci n'est point une mauvaise idée, fit Pierre; supposons que je devienne un nouveau

Robinson Crusoé et que j'aie une île tout entière à moi.

Je le veux, je le veux, je le veux! s'écria-t-il avec nthousiasme.

Et il prit un œuf et l'écrasa sous son pied.

Par malheur, Pierre avait oublié de désigner la dimension dont il voulait son île : il se trouva donc assis sur un simple rocher; — le vent et la mer faisaient rage, et les oiseaux des tempêtes voltigeaient autour de lui en poussant des cris lamentables et discordants.

Comme Robinson, Pierre était abandonné dans une île déserte.

Mais quelle île, bon Dieu! une roche de six pieds carrés, juste assez d'espace pour dire qu'il était à sec.

Mais le serait-il longtemps? Les vagues semblaient furieuses de l'avoir laissé échapper, et elles heurtaient en se brisant contre l'écueil, comme si elles eussent

juré de le ressaisir et de l'entraîner dans les profondeurs de la mer.

— Oh! malheureux que je suis! s'écria Pierre tout grelottant de froid et de frayeur; comment vais-je retourner à la maison maintenant? Je ne pourrai vraiment le faire que s'il me pousse une queue et des nageoires, et encore, je crains tellement l'eau que, tout poisson que je serais, je n'oserais me hasarder dans la mer.

A peine eut-il achevé cette phrase qu'il entendit un certain cancannement qui ne lui était pas inconnu. Il se retourna du côté d'où venait le bruit, et vit son oie qui se balançait sur les vagues.

— Eh! lui dit-elle, mon cher Pierre, il y a poisson et poisson.

— Mais c'est vrai, dit Pierre, il y a les poissons volants.

— Allons donc, dit l'oie d'un air gouailleur, à quoi vous servirait d'avoir lu tant de voyages pour savoir

cela, ou, les ayant lus, de ne pas vous en souvenir dans l'occasion.

— Où sont les œufs? demanda Pierre.

— A votre droite, dans le creux du rocher.

— Ah diable! fit-il, savez-vous qu'il n'y en a plus guère, ma mie.

— Libre à vous de les ménager et de rester sur votre île.

— Non, par ma foi! et pas un ne peut être mieux employé qu'à me tirer d'ici. Donc, encore celui-là.

Et il cassa l'œuf, en souhaitant de devenir un poisson volant.

Aussitôt il sentit ses oreilles s'allonger en interminables nageoires transparentes, tandis que ses jambes se collaient l'une à l'autre en s'amincissant, et que ses pieds, se mettant à ce que l'on appelle, en terme de danse, la première position, devenaient une magnifique queue.

En même temps une irrésistible puissance le poussa à l'eau.

Pendant quelques instants, quelque peur qu'eût eue Pierre un instant auparavant de l'élément liquide, il y flotta fort agréablement, et il commençait à trouver que l'existence d'un poisson volant était une existence pleine de sensualité, lorsqu'il vit monter des profondeurs de la mer un monstre cinquante fois plus gros que lui, qui, la gueule ouverte, menaçait de l'engloutir.

Alors, aussi vivement qu'il s'était jeté à la mer et s'était servi de ses nageoires, le pauvre Pierre sauta en l'air et se servit de ses ailes, et cela avec tant de succès, qu'au bout d'un instant il se trouva élevé de plusieurs mètres au-dessus des flots.

Mais, à peine était-il là, se félicitant de cette nature amphibie de laquelle il avait fait choix, effleurant de temps en temps les sommets d'une vague pour y rafraîchir ses ailes, qu'un cri perçant, parti

de la région des nuages, vint le faire tressaillir; il se tourna de côté pour regarder en l'air, et vit un point blanc qui allait grossissant avec une effrayante rapidité à mesure qu'il se rapprochait de lui. C'était un albatros, genre d'oiseau très-friand de poissons volants. Il avait le bec tout ouvert, les serres toutes étendues; le pauvre hère se sentait déjà à moitié dévoré.

Par bonheur, la crainte le paralysa, et, au lieu de se servir de ses ailes pour essayer de fuir, il les plia, ou plutôt elles se replièrent sur elles-mêmes, et il tomba si rapidement lui-même à la mer, que, quelle que fût la rapidité de son ennemi, il était déjà à cinq ou six pieds sous l'eau, lorsque le bec de celui-ci en effleura la surface

Mais à peine avait-il retrouvé dans l'élément liquide l'usage de ses nageoires, qu'il vit remonter du fond de la mer ce même monstre marin auquel il avait déjà échappé une fois, et qui, cette fois, ne le

manqua que parce qu'ayant mal pris ses mesures, sa gueule se referma à deux ou trois centimètres de sa queue.

— Malédiction sur moi, s'écria Pierre, si je reste cinq minutes de plus dans l'eau ou à l'air ! Vite, vite la terre ferme. Je veux être à cent pas de ma maison.

Ce souhait était à peine formulé que Pierre se retrouvait sur la grande route qui passait devant sa ferme, au seuil de laquelle il venait tomber, épuisé de fatigue.

Il se releva, et enfonça la porte d'un coup de pied.

La porte s'ouvrit avec violence, et Pierre aperçut dans la cuisine sa vieille oie, qui pensa tomber à la renverse de saisissement ; et en effet la pauvre bête avait bien quelque raison d'être épouvantée, car Pierre avait couru d'un tel train pour rentrer chez lui, que la métamorphose n'avait pas eu le temps de s'opérer complétement, et que Pierre, redevenu homme par tout le reste du corps, avait encore sa

tête de poisson, ce qui lui donnait l'aspect le plus étrange du monde.

Cette dernière aventure avait presque guéri Pierre de la manie de casser des œufs d'oie. Il passa donc sept ou huit jours assez tranquille, se remettant au coin d'un bon feu, ou étendu sur le gazon, des fatigues de ses métamorphoses et surtout de ses voyages.

Cependant, de temps en temps sa pensée vagabonde se rattachait à l'idée de faire quelque nouvel essai, ne fût-ce que pour voir s'il lui réussirait mieux que les anciens. Et tout bas, sans toucher aux œufs, il formulait, au sujet de choses inconnues, des souhaits plus bizarres les uns que les autres. Comme tous les gens oisifs, il rêvait à toutes sortes de projets imaginaires; mais hâtons-nous de dire que, fidèle à sa paresse, aucune intention de travail ne se mêlait jamais à ses projets.

Seulement, comme il ne pouvait plus dormir ainsi qu'autrefois, il flânait toute la journée dans sa ferme,

suivi de sa vieille oie, qui se tortillait derrière lui, et lui débitait une foule de bêtises, ainsi que les vieilles oies ont l'habitude de le faire; mais, à la fin, cette flânerie et les cancans de son oie le fatiguèrent de telle façon qu'il résolut de casser encore un œuf.

Mais que désirer? Il ignorait ce qu'il voulait être, mais pour rien au monde il n'eût voulu redevenir ce qu'il avait été.

Plus d'oiseau à longues pattes, plus de soldat risquant d'être tué à chaque instant, plus d'argent à garder pour vivre dans l'inquiétude, plus de roi, ne mangeant pas à son heure et plus gêné dans ses habits de soie que les vieux paladins dans leur armure de fer, plus d'amiral estropié, borgne, boiteux et marchant avec une béquille, plus de rocher battu par les vagues et usurpant insolemment le nom d'île, plus de poisson volant poursuivi par les requins dans l'eau et par les albatros dans l'air. Non, non, il lui fallait un poste tranquille, une position

solide où il y eût bien à boire, bien à manger et rien à faire.

C'était difficile à trouver.

Au moment où il cherchait, plongé dans ses réflexions les plus profondes, il entendit près de lui un grognement qui lui sembla plein de jubilation. Il partait d'un toit à porc, placé derrière lui.

Pierre s'approcha, se dressa sur la pointe du pied, regarda par une solution de continuité qui s'étendait entre la couverture et la muraille, et put contempler le tableau d'une séduisante paresse et d'un bonheur aussi parfait qu'il est possible de le goûter dans ce monde.

L'image de ce bonheur était personnifiée dans un cochon gras à lard, couché sur la paille fraîche, les yeux à demi clos, et ne remuant les oreilles et la queue que juste ce qu'il fallait pour effrayer les mouches.

— Ah, pardieu! dit Pierre, comment n'avais-je

point pensé à cela ? Sur ma foi, voilà un être heureux, ou je ne m'y connais pas. Il a une nourriture abondante sans être obligé de prendre la peine de la gagner. Il dort tant qu'il veut ; la mobilité de ses oreilles et de sa queue lui permet de chasser les mouches sans même avoir besoin de se réveiller. Vite un œuf, un œuf, un œuf !

On sait qu'en ce cas Pierre n'avait qu'à étendre la main, et que les œufs étaient toujours là.

Il prit un œuf et le brisa.

Aussitôt il se trouva étendu sur la paille fraîche, avec une auge pleine de son à portée de son groin.

Il est juste de dire que, pour cette fois, le premier sentiment qu'il éprouva fut celui d'une félicité parfaite. Il étira délicieusement ses membres à la bienfaisante chaleur du soleil, il dévora avec infiniment de satisfaction quelques belles pommes tombées d'un arbre voisin, puis il s'abandonna à ce délicieux état

de somnolence qui l'avait séduit, un instant auparavant, chez son congénère.

Mais à peine avait-il eu le temps de se plonger dans cet état de délicieuses rêveries, qui n'est plus la veille et qui n'est pas encore le sommeil, qu'un homme, d'une mine fort peu gracieuse, entra sans cérémonie dans le toit de Pierre et commença par lui fourrer les doigts entre les côtes, pour s'assurer de la quantité de chair et de graisse qui les recouvrait.

Cela fut d'autant plus désagréable à Pierre, que du temps qu'il était Pierre, il était fort chatouilleux; aussi eût-il bien voulu lui dire : ce que vous me faites là, non-seulement est inconvenant, mais encore très-désagréable; pour être devenu cochon, on n'en a pas moins les côtes sensibles; laissez-moi tranquille! laissez-moi tranquille!

Mais l'homme, qui paraissait peu se préoccuper de ce qui pouvait être agréable ou désagréable à Pierre,

continuait à le tâter aux endroits les plus secrets avec un sentiment de satisfaction croissante. Enfin, tout en chantonnant un petit air des plus gais, il commença de relever ses manches comme quelqu'un qui serait sur le point d'entreprendre un ouvrage quelconque. Comme cet ouvrage paraissait très-évidemment se rapporter à Pierre le cochon, celui-ci ouvrit un œil, pour ne pas être pris à l'improviste. Mais l'homme ne s'inquiéta aucunement de ce surcroît d'attention, et, à l'indicible terreur de notre héros, il tira de sa ceinture un couteau de l'aspect le plus effrayant, puis, le couteau entre ses dents, prit Pierre par une oreille et par une patte, le retourna de façon à le maintenir entre ses genoux; lui tâta le cou pour découvrir le bon endroit, et, l'ayant trouvé, il y posa le pouce, tandis qu'il tirait de ses dents son couteau avec l'autre main.

Pierre comprit que s'il tardait un instant à se faire reconnaître, il allait être égorgé sur place.

— Eh morbleu ! s'écria-t-il d'une voix aussi distincte qu'il était possible de l'exiger sortant du groin d'un porc, je ne suis pas un cochon, animal !

Le charcutier laissa échapper son couteau, ses genoux tremblants cessèrent de retenir Pierre ; il rampa à reculons, sur ses mains et sur ses genoux, jusqu'à ce qu'il fut sorti du toit ; alors, il se releva, et s'enfuit à toutes jambes.

Pierre saisit le couteau, et comme ses mains et ses pieds d'homme lui étaient déjà revenus et qu'il ne lui restait que sa tête de cochon, il se mit à le poursuivre, bien déterminé à lui faire faire connaissance avec la trempe de sa lame.

Le charcutier se retourna, et, se voyant poursuivi par un monstre ayant le corps d'un homme et la tête d'un cochon, il poussa d'effroyables cris, et alla se jeter tout droit dans une rivière où il faillit se noyer, et dont il ne se retira qu'avec des efforts si burlesques, que Pierre, qui venait enfin de retrouver sa

tête d'homme, éclata de rire, et laissa tomber son couteau, forcé qu'il était de tenir ses côtes des deux mains.

Pierre retourna à sa maison et y rentra riant encore, ce qui fit que la vieille oie, qui n'était pas habituée à le voir revenir avec ce visage, vint à lui pleine de confiance, lui demandant quelle chose lui était arrivée qui pût le mettre dans une telle gaieté.

Pierre lui raconta l'histoire du charcutier.

Après quoi tous deux soupèrent en tête-à-tête.

Au dessert, Pierre, qui était d'excellente humeur, dit à sa convive :

— Madame l'oie, à la prochaine fois, je veux être quelque chose de joli, car je suis dégoûté des oiseaux, des poissons et des quadrupèdes. Donc, voyons, parlez-moi en amie : quel conseil me donnez-vous pour que les choses ne tournent pas à mon déplaisir ?

— Sur ma parole, dit l'oie, je n'en sais vraiment

rien ; car, quelque choix que vous fassiez, vous devez vous apercevoir que plus les œufs tirent à leur fin, plus vous changez lentement, et il y a des cas où il pourrait être insupportable de prendre peu à peu la forme d'une créature singulière.

— Vous avez raison, dit Pierre, et j'ai, en effet, trouvé mes métamorphoses, soit pour me transformer, soit pour redevenir moi-même, plus lentes à chaque fois; seulement je pensais que ce serait joli et léger d'être papillon. Il n'y a pas de fatigue à voltiger au-dessus des fleurs. Ils ont un charmant logis, puisque d'habitude c'est le calice d'une rose ou la corolle d'un lis. Voyons, que pensez-vous d'un beau papillon ? je me tiendrais dans mon jardin et je l'embellirais de ma propre présence.

— Ma foi, répondit l'oie, qui commençait à craindre la responsabilité qu'elle prenait en donnant un conseil, je suis d'avis, mon cher Pierre, que vous agissiez d'après vos propres inspirations ; quant à moi, je

désire autant que possible ne plus me mêler désormais de ces sortes d'affaires.

Mais, quand Pierre avait une chose dans la tête, il fallait qu'il s'en passât la fantaisie : il prit donc l'avant-dernier œuf et le cassa sans hésiter souhaitant de devenir un superbe papillon.

Pierre était assis sur un escabeau boiteux, avec la vieille oie en face de lui.

— Ah! dit la vieille oie, voici vos cornes qui poussent, voici vos pattes qui poussent, voici vos ailes qui poussent: elles sont vraiment splendides.

Mais Pierre faisait d'effroyables grimaces.

— Est-ce que vous souffrez? demanda la vieille oie.

— Je me sens très-mal à mon aise, répondit Pierre. Aïe! comme cela me fait mal à la poitrine! Oh! la, la, mon dos! est-ce que je deviendrais bossu? Oh! mes bras, oh! mes jambes, oh! mon...

Pierre s'arrêta là sans que la vieille oie pût savoir ce qu'il allait dire, car sa tête étant devenue celle

d'un papillon, Pierre éprouva une grande fatigue à parler.

La métamorphose, au reste, fut bientôt complétement achevée ; tout son corps se couvrit de duvet. Il était devenu ce magnifique papillon bleu, jaune et noir que l'on appelle le porte-queue.

Comme la fenêtre était ouverte, il s'envola par la fenêtre, voltigea un instant au soleil, passa par-dessus le toit et se trouva dans le jardin.

L'oie, qui lui avait entendu dire que c'était là qu'il comptait demeurer, l'y attendait.

Elle l'y trouva donc, et quoiqu'elle fût loin d'être une fleur, il vint voltiger autour d'elle.

— Voilà qui est charmant, disait le papillon ; quelle adorable existence, se laisser flotter dans l'air, boire la rosée, vivre de miel et de parfums. Je ne suis plus un homme, je ne suis plus même un papillon, je suis un dieu !

— Il y a cependant une chose qu'il faut vous rap-

peler, lui dit l'oie; certainement votre vie sera gaie et agréable, mais elle sera courte, car les papillons, à ce que j'ai entendu dire, sont rangés par les hommes au rang des créatures éphémères, ce qui vous donne un jour de vie, vingt-quatre heures peut-être. Il est vrai que le bonheur ne se mesure pas à la durée, et que l'on peut être plus heureux en douze heures que pendant toute une longue vie.

— Peste! s'écria Pierre, vous m'y faites songer. Moi aussi, corbleu! j'ai entendu dire cela; imbécile que je suis, si j'avais encore mes poings, je me cognerais la tête. M'être donné l'embarras d'un changement qui durera si peu, et peut-être encore, par le temps que j'ai mis à prendre cette charmante forme, aurai-je celui de mourir avant de la quitter!

— En ce cas, Pierre, dit l'oie, il n'y a pas une minute à perdre; mon ami, souhaitez de redevenir vous-même : alerte! alerte! il me semble que vous faiblissez!

En effet, la peur avait paralysé Pierre, et il était tombé sur le gazon.

— Je veux redevenir moi ! je veux redevenir moi ! s'écriait Pierre.

Mais, comme nous l'avons dit, les métamorphoses devenaient de plus lentes en plus lentes ; plusieurs heures s'écoulèrent avant qu'il pût se débarrasser de son costume de papillon, et le soleil commençait à disparaître lorsque Pierre rentra dans sa maison accompagné de l'oie.

Pierre était tellement brisé, qu'il se coucha et s'endormit aussitôt.

Le lendemain, lorsqu'il se leva, il se rappela qu'il ne lui restait plus qu'un œuf, aussi éprouvait-il une grande répugnance à employer celui-là légèrement.

Ce dernier œuf, c'était toute la fortune de Pierre.

Aussi alla-t-il s'asseoir sur un banc, à la porte de la ferme, et se mit-il à méditer sérieusement.

L'oie l'avait suivi sans qu'il y fît attention.

Tout à coup Pierre tressaillit en entendant sa voix.

— A quoi pensez-vous, Pierre? lui demanda l'oie.

— Je pense à quel souhait je dois employer mon dernier œuf, répondit celui-ci.

— Oh! ne vous tourmentez pas de cela, mon pauvre Pierre, répondit l'oie; vous casserez votre dernier œuf sans savoir d'avance ce que vous deviendrez. Vous n'y pouvez rien, et votre volonté a maintenant perdu toute son influence. Seulement vous pouvez renoncer à le casser, et par conséquent renoncer au bénéfice ou à la perte de la chose inconnue. Quant à moi, ne me demandez pas de conseils; j'aurais trop peur d'influencer votre décicision, et que, cassant l'œuf sur mon avis, il ne vous arrivât malheur.

— En tous cas, demanda Pierre, en supposant que je sois mécontent de ma transformation, pourrais-je redevenir moi-même?

— Sans doute; mais, qui sait le temps que vous y mettrez!

— Eh bien! quoi qu'il arrive, je m'en moque, dit Pierre, et puisque j'ai si mal choisi jusqu'ici, peut-être vaut-il mieux que je n'aie pas le choix. La curiosité l'emporte chez moi sur la frayeur; si je ne cassais pas ce dernier œuf, toute ma vie je me répéterais qu'il contenait peut-être mon bonheur. Je l'ai ici dans ma poche, sous ma main; je vais donc le casser sur-le-champ.

Et, tout en parlant, il lança l'œuf contre la muraille.

A l'instant même il sentit des milliers de plumes qui commençaient de lui percer la peau. Il glissa du banc sur lequel il était assis et se trouva sur une paire de larges pattes emmanchées de jambes très-courtes; ses yeux lui montrèrent un long bec jaune qui le fit loucher, si bien que, hors de lui-même, il cria à sa vieille amie :

— Au nom du bon Dieu ! mais quelle bête suis-je donc ?

— Une oie ! une oie ! une oie ! s'écria celle-ci.

Et elle tomba dans les convulsions d'un fou rire, tandis que le sang de Pierre bouillait d'une furieuse indignation.

— Que signifie cela ? s'écria-t-il. Je crois, Dieu me pardonne, que vous vous moquez de moi.

— Oh ! mais c'est qu'en vérité, reprit l'oie aussitôt qu'elle put reprendre haleine, c'est que non-seulement vous êtes une oie, mais encore c'est que vous êtes l'oie la plus horriblement gauche qu'il soit possible de voir. Vous vous tortillez ridiculement, vous avez la voix criarde, vous louchez à faire peur ; excusez-moi donc si je ris, mon cher Pierre, mais je vous assure que si vous pouviez vous voir, vous ririez aussi.

Pierre, tout déconcerté, s'en alla en tortillant la queue dans la basse-cour, de laquelle il ne sortit que lorsqu'il fut, à force de volonté, redevenu lui-même.

La leçon avait été rude; aussi ne ferma-t-il pas l'œil de toute la nuit suivante, et le lendemain, jetant sa faucille sur son épaule, il se prépara à aller travailler daus les champs que lui avaient légués ses bons parents.

— Bonjour, Pierre, dit la vieille oie, qui barbotait à la porte; où allez-vous si matin?

— Vous le voyez, répondit Pierre assez brusquement, je vais travailler.

— Mon Dieu! mon Dieu! fit l'oie d'un ton goguenard, nous n'en finirons donc jamais avec les merveilles.

Mais Pierre, se redressant :

— Sot oiseau, lui dit-il, va-t'en rejoindre tes pareils dans ma basse-cour. Moi, je suis revenu à la raison. Je vois d'aujourd'hui seulement combien j'avais été fou de négliger les biens que m'avait donnés la Providence, pour perdre mon temps à des recherches qui ne m'ont donné que des déceptions

et des ennuis, désirant toujours être ce que je ne suis pas, au lieu de tirer parti de ce que je suis, et par-dessus tout, pour comble de sottise, demandant des conseils à une oie qui avait fini par me faire aussi bête qu'elle. Mais écoutez bien, ma mie, ma résolution est inébranlable : je ne veux plus rêver aux choses impossibles; je suivrai les laborieux exemples qui m'ont été donnés par mes bons parents, et je tiens pour assuré qu'en marchant dans cette voie je n'aurai rien à désirer dans l'avenir.

En disant ces mots, Pierre s'en alla aux champs, où, de ce jour, il travailla assidûment, comme doit le faire un jeune fermier laborieux; et lorsque, devenu grand, il arriva à l'âge d'homme, il évita toujours les mauvaises sociétés et les sots conseils, ne cassant plus jamais d'autres œufs que ceux qu'il mangeait à son déjeuner.

BLANCHE DE NEIGE

I

Un jour d'hiver, la neige tombait par flocons, comme si le ciel semait des fleurs d'argent sur la terre.

Il y avait une reine, qui était assise et qui cousait près d'une fenêtre de son palais.

Cette fenêtre était de bois d'ébène du plus beau noir.

Et, comme la reine était occupée à regarder tomber la neige, elle se piqua le doigt avec son aiguille.

Trois gouttes de son sang coulèrent sur la neige, et firent trois taches rouges.

En voyant combien ce sang de pourpre tranchait avec la blancheur de la neige, la reine dit :

— Je voudrais avoir un enfant dont la peau fût aussi blanche que cette neige, dont les joues et les lèvres fussent aussi rouges que ce sang, et dont les yeux, les cils et les cheveux fussent aussi noirs que cette ébène.

Juste en ce moment, la fée des Neiges passait, dans sa robe de givre; elle entendit la prière de la reine et l'exauça.

Neuf mois après, la reine mit au monde une fille, blanche de peau comme la neige, rouge de lèvres et de joues comme le sang, noire d'yeux, de cils et de cheveux comme l'ébène.

Mais la reine n'eut que le temps d'embrasser sa fille, et elle mourut, en disant qu'elle désirait que l'enfant s'appelât *Blanche de Neige.*

Un an après, le roi prit une autre femme.

Celle-ci était fort belle, mais aussi orgueilleuse et aussi vaine que la première était humble et douce.

Elle ne pouvait supporter cette idée qu'aucune femme du monde pût l'égaler en beauté.

Elle avait eu une fée pour marraine ; cette fée lui avait donné un miroir qui avait une étrange faculté.

Quand la reine se regardait dans ce miroir et disait : « Petit miroir pendu au mur, quelle est la plus belle de tout le pays? » le petit miroir répondait : « Belle reine, c'est toi qui es la plus belle. »

Et l'orgueilleuse reine était satisfaite, car elle savait que le miroir disait toujours la vérité.

Cependant Blanche de Neige grandissait et devenait de jour en jour plus jolie ; si bien qu'à dix ans, elle était belle comme le plus beau jour ; plus belle même que la reine.

Or, un jour que cette dernière disait à son mi-

roir : « Petit miroir pendu au mur, quelle est la plus belle de tout le pays? » le miroir, au lieu de lui répondre comme d'habitude : « C'est toi, » lui répondit : « C'est Blanche de Neige. »

La reine fut toute bouleversée : elle devint verte de jalousie ; ce qui ne l'embellit pas.

A partir de ce moment, chaque fois que la reine rencontrait Blanche de Neige, son cœur se retournait dans sa poitrine, tant elle haïssait la jeune fille.

Or, l'orgueil et la jalousie, ces deux mauvaises plantes de l'âme, allèrent toujours croissant dans son cœur, comme l'ivraie dans un champ ; de sorte que, ne pouvant plus reposer ni jour ni nuit, un matin, elle fit venir un chasseur et lui dit :

— Emporte cette enfant dans la forêt, afin qu'elle ne reparaisse jamais devant mes yeux. Tu la tueras et tu m'apporteras son cœur, comme preuve qu'elle est bien morte, et je ferai manger son cœur à mes

chiens; il y a assez longtemps que ceux de la jalousie mangent le mien.

— Mais le roi? demanda le chasseur.

— Le roi est à l'armée; je lui écrirai que Blanche de Neige est morte, et il n'en demandera pas davantage.

Le chasseur obéit, emmena l'enfant dans la forêt; mais, lorsqu'il eut tiré son couteau de chasse pour tuer Blanche de Neige, celle-ci, voyant qu'elle courait danger de mort, tomba à genoux et se mit à pleurer en disant :

— Ah! cher chasseur, je t'en prie, laisse-moi la vie; je courrai dans la forêt si loin, si loin, que personne ne saura que j'existe, et je ne reviendrai jamais à la maison.

Et Blanche de Neige était si belle, que le chasseur en eut pitié.

— Allons, va, cours dans la forêt, pauvre enfant! lui dit-il.

Et, en disant cela, il pensait :

— La forêt est pleine de bêtes fauves ; elles l'auront bientôt dévorée.

Cependant un poids bien lourd lui était enlevé de dessus le cœur.

Un jeune daim se leva : le chasseur lui envoya une flèche et le tua ; puis il l'ouvrit, lui prit le cœur, et l'apporta à la reine.

La reine, croyant que c'était le cœur de Blanche de Neige, le fit manger à ses chiens, ainsi qu'elle l'avait dit.

Quant à la pauvre enfant, elle était donc restée seule dans la forêt, comme elle l'avait promis : elle se mit à fuir, et courut tant qu'elle eut de forces.

Mais les ronces s'écartaient devant ses pas, et les bêtes féroces la regardaient passer sans lui faire aucun mal.

Vers le soir, elle aperçut une petite maisonnette.

Il était temps; ses jambes ne pouvaient plus la porter.

La maisonnette était charmante : située dans un site pittoresque, avec une source à dix pas d'elle et de beaux arbres fruitiers dans un jardin.

La jeune fille but quelques gouttes d'eau à la source dans le creux de sa main, et entra dans la maisonnette pour se reposer.

La porte en était poussée seulement.

Tout était petit dans cette maison, mais tout y était propre et net au dernier point. Il y avait une petite table couverte d'une nappe, et, sur cette nappe, sept petites assiettes.

Chaque assiette avait sa petite cuiller, son petit couteau, sa petite fourchete et son petit gobelet.

A la muraille étaient adossés sept petits lits, avec des draps blancs comme neige.

La jeune fugitive, qui avait grand'faim, mangea, sur une des petites assiettes, un peu de légumes

et du pain, but une goutte de vin dans un gobelet; car elle ne voulait pas tout manger et tout boire, ce qu'elle n'eût point eu de peine à faire, si elle eût mangé et bu à son appétit.

Puis, comme elle était fatiguée, elle s'avisa à se coucher dans un des lits.

Mais aucun des six premiers lits ne lui convenait : l'un était trop court, l'autre était trop étroit.

Il n'y eut que le septième qui lui allât bien.

Elle s'y coucha, et, après s'être recommandée à Dieu, elle s'endormit.

Quand la nuit fut tout à fait venue, les sept maîtres rentrèrent.

C'étaient sept nains, qui exerçaient la profession de chercheurs de minerai dans la montagne.

Ils allumèrent sept lumières, et alors ils virent que quelqu'un était venu, car rien n'était plus dans le même ordre où ils l'avaient laissé.

Le premier dit :

— Qui s'est donc assis sur ma chaise?

Le second dit :

— Qui donc a mangé dans mon assiette?

Le troisième dit :

— Qui donc a grignoté mon pain?

Le quatrième :

— Qui donc a mangé ma part de légumes?

Le cinquième :

— Qui s'est servi de ma fourchette?

Le sixième :

— Qui a coupé avec mon couteau?

Et le septième :

— Qui a bu dans mon gobelet?

Alors le premier regarda tout autour de lui, et s'aperçut que quelqu'un était couché dans le lit du septième nain, qui était le plus grand de tous.

— Tiens! demanda-t-il à son camarade, qui donc est couché dans ton lit?

Tous les autres nains accoururent et dirent :

— Dans le mien aussi l'on a essayé de se coucher.

Mais le septième, regardant Blanche de Neige qui dormait, appela les autres.

Les sept nains restèrent saisis d'admiration en voyant la jeune fille, qu'éclairaient leurs sept lumières.

— Oh ! mon Dieu ! s'écrièrent-ils en chœur, que cette enfant est donc belle !

Et ils en étaient si réjouis, qu'au lieu de l'éveiller, ils la laissèrent couchée dans le lit.

Celui dont Blanche de Neige avait pris le lit coucha à terre sur une jonchée de fougères sèches.

Le lendemain, quand vint le jour, Blanche de Neige s'éveilla, et fut fort effrayée en voyant les sept nains grouiller dans la maisonnette.

Ceux-ci s'approchèrent d'elle et lui demandèrent :

— Comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Blanche de Neige, répondit la jeune fille.

— Comment es-tu venue dans notre maison? lui demandèrent encore les nains.

Alors elle leur raconta que sa belle-mère avait voulu la faire mourir, mais que, le chasseur lui ayant, sur sa prière, laissé la vie, elle avait trouvé la maisonnette, y était entrée, et, ayant faim et étant fatiguée, y avait soupé, s'était couchée et s'était endormie.

Les sept nains lui dirent :

— Si tu veux faire notre ménage, notre cuisine et nos lits, laver, coudre, tricoter, enfin tenir la maison propre et nette, alors tu pourras rester avec nous, et rien ne te manquera.

— Très-volontiers, dit Blanche de Neige.

Et, toute fille de roi et de reine qu'elle était, elle resta chez les sept nains, fit leur ménage et tint tout en ordre.

Le matin, les nains partaient pour la montagne, où ils cherchaient leur minerai d'or, d'argent et de cuivre.

Le soir, ils revenaient et trouvaient leur repas servi.

Tout le long du jour, la jeune fille restait donc seule, et il y avait peu de matins où les nains, qui l'aimaient comme leur enfant, ne lui dissent en la quittant :

— Ne laisse entrer personne, Blanche de Neige; défie-toi de ta belle-mère; un jour ou l'autre, elle apprendra que tu es vivante et te poursuivra jusqu'ici.

Et, en effet, la reine, croyant être débarrassée de Blanche de Neige, était restée deux ans, à peu près, sans consulter son miroir. Et, pendant ces deux ans, l'enfant, devenant jeune fille et embellissant chaque jour, était restée bien tranquille et, disons plus, bien heureuse chez les nains.

Mais enfin, un jour la reine fut prise d'une vague inquiétude, se plaça devant son miroir et dit :

— Petit miroir pendu au mur, quelle est la plus belle de tout le pays?

Et le miroir répondit :

— Belle reine, tu es la plus belle dans toutes les villes de ton royaume ; mais Blanche de Neige, dans la montagne, chez les sept nains, est mille fois plus belle que toi.

La reine fut effrayée; elle savait que le miroir ne pouvait mentir; elle vit donc bien que le chasseur l'avait trompée, dès que Blanche de Neige était vivante.

Alors elle se mit à songer comment elle parviendrait à faire mourir Blanche de Neige; car sa jalousie, elle le sentait bien, ne lui laisserait aucun repos tant qu'elle ne serait pas la plus belle du pays.

Elle imagina donc de se grimer la figure et de se déguiser en vieille marchande foraine.

Ainsi grimée et déguisée, elle était méconnaissable.

Elle partit pour la montagne des sept nains, arriva à la maisonnette et frappa à la porte en disant :

— Belle marchandise à vendre... et à bon marché !

Blanche de Neige, qui, ainsi que d'habitude, avait fermé la porte en dedans, regarda par la fenêtre et dit :

— Bonjour, bonne femme ! Qu'avez-vous à vendre?

— De bonnes marchandises, ma belle enfant, répondit-elle ; de jolis lacets pour les brodequins, de jolies ceintures pour la taille, de jolis velours pour les colliers.

— Ah ! pensa Blanche de Neige, je puis bien faire entrer cette honnête marchande.

Et elle ôta le verrou de la porte.

La vieille entra, lui montra sa marchandise, et Blanche de Neige lui acheta un beau petit velours noir pour mettre en collier.

— Ah ! mon enfant, dit la vieille, que vous êtes belle ! mais vous serez bien plus belle encore avec ce

collier. Laissez-moi donc vous le nouer derrière le cou, que j'aie le plaisir de voir comme il vous va bien.

Blanche de Neige, ne se défiant de rien, se mit devant elle pour qu'elle lui passât au cou le ruban. Mais la vieille le lui serra si fort, que Blanche de Neige, sans avoir le temps de pousser un cri, en perdit la respiration et tomba comme morte.

La reine la crut morte tout à fait.

— Ah! dit-elle, tu as été la plus belle, mais tu ne l'es plus.

Et elle sortit vivement.

Vers le soir, les sept nains revinrent au logis, et furent fort effrayés en trouvant leur chère Blanche de Neige étendue sur le sol et comme morte.

Ils virent bien tout d'abord que c'était le velours noir qui l'étranglait : ils le coupèrent; et Blanche de Neige, commençant à respirer, revint à elle peu à peu.

Les sept nains lui dirent alors ;

— La vieille marchande foraine n'est autre que la reine ta belle-mère. Prends donc bien garde à toi, maintenant que te voilà avertie, et ne laisse entrer personne dans la maison quand nous n'y serons pas.

II

La méchante reine, rentrée chez elle, demeura quelques jours tranquille, car elle se regardait, maintenant qu'elle croyait Blanche de Neige morte, comme la plus belle du pays.

Cependant, un beau matin, elle alla en minaudant à son miroir, et lui dit, plutôt par habitude que par doute :

— Petit miroir pendu au mur, quelle est la plus belle de tout le pays?

Et le miroir lui répondit :

— Belle reine, tu es la plus belle dans toutes les villes de ton royaume; mais Blanche de Neige, dans la montagne, chez les sept nains, est dix mille fois plus belle que toi.

En entendant cela, la reine jeta un cri de rage, et tout son sang reflua vers son cœur.

Et, en effet, elle était très-effrayée, car elle voyait bien que Blanche de Neige était encore en vie.

— Ah! maintenant, dit-elle, je veux imaginer quelque chose qui anéantisse à tout jamais ma rivale en beauté.

Et, comme elle connaissait la magie, elle fit un peigne empoisonné.

Alors elle se déguisa de nouveau, revêtit l'aspect d'une autre vieille femme, quitta la ville, gagna la montagne, arriva à la maisonnette et frappa à la porte en criant :

— Belle marchandise à vendre, et pas cher!

Blanche de Neige regarda à la fenêtre et dit :

— Passez votre chemin, bonne femme; je ne dois pas vous laisser entrer.

— Mais tu peux au moins regarder, dit la vieille.

Et elle tira son peigne, qui reluisait comme s'il était d'or, et l'éleva en l'air.

— Oh ! dit l'enfant, comme mes cheveux noirs paraîtraient bien plus noirs encore s'ils étaient relevés par ce beau peigne d'or !

Blanche de Neige et la vieille femme ne tardèrent pas à tomber d'accord sur le prix.

Mais alors la vieille lui dit :

— Maintenant, laisse-moi entrer, afin que je te pose ce peigne à la mode de la ville d'où je viens.

La pauvre Blanche de Neige, sans défiance aucune, laissa entrer la vieille. Mais à peine celle-ci eut-elle mis le peigne dans les cheveux de la jeune fille que le peigne fit son effet et que Blanche de Neige tomba sans connaissance.

— Chef-d'œuvre de beauté, dit la méchante reine en sortant, j'espère maintenant que c'est fait de toi !...

Par bonheur, cela se passait vers le soir. La méchante reine n'était donc pas sortie depuis dix minutes, que les nains rentrèrent.

En voyant Blanche de Neige étendue sur le sol, et soupçonnant de nouveau sa belle-mère, ils aperçurent dans ses cheveux un peigne d'or qu'ils ne lui connaissaient pas, et se hâtèrent de l'enlever.

A peine le peigne fut-il hors des cheveux de la jeune fille, que Blanche de Neige revint à elle et raconta à ses bons amis les sept nains ce qui s'était passé.

Alors ils lui recommandèrent plus que jamais de se tenir en garde et de n'ouvrir à personne.

Une quinzaine de jours après l'événement que nous venons de raconter, la reine se plaça de nouveau devant son miroir, et dit :

— Petit miroir pendu au mur, quelle est la plus belle de tout le pays?

Le miroir répondit :

— Belle reine, tu es la plus belle dans toutes les villes de ton royaume; mais Blanche de Neige, dans la montagne, chez les sept nains, est cent mille fois plus belle que toi.

En entendant cette réponse, la reine se mit à trembler de colère.

— Oh! cette fois, s'écria-t-elle, il faut que Blanche de Neige meure, dût-il m'en coûter ma propre vie.

Alors elle s'enferma dans une chambre isolée où ne pénétrait jamais personne, et qui était le laboratoire où elle préparait ses poisons; et, là, elle fit une pomme de calville qui avait une splendide apparence : blanche d'un côté, rouge de l'autre. Blanche de Neige n'avait pas le teint plus blanc; Blanche de Neige n'avait pas les joues plus roses.

Mais quiconque mangeait le plus petit morceau de cette pomme devait mourir en l'avalant.

Quand la pomme fut terminée, la reine se déguisa en paysanne, et, quittant la ville, gagna la montagne et arriva devant la maisonnette des sept nains.

Elle frappa à la porte.

Blanche de Neige se mit à la fenêtre et dit :

— Oh ! cette fois-ci, je n'ouvre pas ; les sept nains me l'ont trop bien défendu, et, d'ailleurs, j'ai été moi-même trop bien punie d'avoir ouvert.

— Bon ! dit la paysanne, je ne voulais que te donner cette pomme, que j'ai cueillie à ton intention, Blanche de Neige.

— Je n'en veux pas, dit celle-ci, car peut-être est-elle empoisonnée.

— Ah ! quant à cela, tu vas bien voir le contraire, dit la paysanne.

Et, prenant son couteau, elle la coupa en deux.

— Tiens, dit-elle, je mange le côté blanc, mange le côté rouge.

Mais cette pomme avait été faite avec tant d'art, que le côté rouge seulement était empoisonné.

Blanche de Neige lorgnait la pomme, et, quand elle vit que la paysanne mangeait le côté blanc, elle ne put résister à son désir; elle tendit la main et prit le côté rouge.

Mais à peine eut-elle mordu dedans, qu'elle tomba morte à terre.

La paysanne monta sur le banc, regarda par la fenêtre, et, la voyant étendue sans souffle, elle la contempla avec des yeux cruels, et dit :

— Blanche de Neige, rouge comme sang, noire comme ébène, cette fois les sept nains ne te réveilleront plus.

Et quand, revenue au palais, elle consulta son miroir en demandant :

— Petit miroir pendu au mur, quelle est la plus belle de tout le pays?

Le miroir lui répondit :

— Belle reine, tu es la plus belle non-seulement du pays, mais de toute la terre.

Et son cœur jaloux eut enfin du repos, autant toutefois qu'un cœur jaloux peut en avoir.

Quand les nains revinrent à la fin de leur journée, qu'ils trouvèrent Blanche de Neige à terre, et qu'ils virent que cette fois elle ne respirait plus, ils la relevèrent, la délacèrent, la peignèrent, la lavèrent avec de l'eau et du vin, et, l'ayant couchée dans sa robe blanche, ils se mirent à la pleurer pendant trois jours.

Alors ils songèrent à l'enterrer; mais, comme elle avait la mine aussi fraîche qu'une personne vivante, comme elle avait toujours ses belles couleurs roses, ils se dirent :

— Nous ne pouvons pourtant pas mettre en terre un pareil trésor de beauté.

Et ils s'en allèrent chez des verriers de leurs amis, nains comme eux, et ils leur firent faire un cercueil tout de glaces transparentes comme une châsse de saint; puis ils couchèrent la jeune fille dedans sur un lit de fleurs, écrivirent en lettres d'or son nom sur le couvercle, et y inscrivirent sa qualité de fille de roi.

Après quoi, ils déposèrent le cercueil sur le point le plus élevé de la montagne, et l'un d'eux resta auprès pour le garder.

Et les animaux sauvages s'approchèrent eux-mêmes du cercueil de Blanche de Neige et la pleurèrent.

Le premier animal qui vint fut un hibou; le second, un corbeau, et le troisième, un pigeon.

Blanche de Neige resta trois ans dans le cercueil sans dépérir en rien.

Les fleurs sur lesquelles elle était couchée se fanèrent; mais elle resta fraîche comme si elle était une fleur immortelle.

Au bout de trois ans, celui des nains qui gardait le cercueil, — ils se relayaient tour à tour pour remplir ce soin pieux, — au bout de trois ans, celui des nains qui gardait le cercueil entendit de grands sons de trompe et de grands abois de chiens.

C'était le fils unique du roi d'un royaume voisin qui chassait, et que l'ardeur de la chasse avait entraîné au delà de sa frontière et jusque dans le bois des nains.

Il vit le cercueil; dans le cercueil la belle Blanche de Neige, et, sur le cercueil, ce que les nains y avaient écrit.

Alors il dit au nain qui le gardait :

— Laisse-moi emporter ce cercueil, et je te donnerai ce que tu voudras.

Mais le nain répondit :

— Ni moi ni mes six frères ne le voudrions pour tout l'or du monde.

— Alors, faites-m'en cadeau, dit le fils du roi; car

je sens que, puisque Blanche de Neige est morte, je ne me marierai plus jamais. Je veux donc l'emporter dans mon palais et la respecter et l'honorer comme ma bien-aimée.

— Eh bien, dit le nain, revenez demain; j'aurai consulté mes frères, et j'aurai vu quelle est leur intention.

Il consulta ses frères, qui eurent pitié de l'amour du prince ; de sorte que, le lendemain, quand le jeune homme revint, le nain lui dit :

— Prenez Blanche de Neige, elle est à vous.

Le prince fit placer le cercueil sur les épaules de ses serviteurs, et, les accompagnant à cheval, les yeux toujours fixés sur Blanche de Neige, il reprit le chemin de ses États.

Mais il arriva que les deux premiers porteurs trébuchèrent sur une racine, et que, dans la secousse imprimée à Blanche de Neige, celle-ci rejeta la bouchée de pomme qu'elle avait mordue, mais que,

par bonheur, elle n'avait pas eu le temps d'avaler.

A peine le morceau de pomme fut-il sorti de la bouche de Blanche de Neige, que celle-ci rouvrit les yeux, poussa du front le couvercle du cercueil et se dressa tout debout.

Elle était redevenue vivante.

Le prince jeta un cri de joie.

A ce cri, Blanche de Neige regarda autour d'elle.

— Oh ! mon Dieu ! demanda-t-elle, où suis-je?

— Tu es près de moi ! s'écria le fils du roi tout joyeux.

Et alors il lui raconta ce qui s'était passé, ajoutant :

— Blanche de Neige, je t'aime plus que quoi que ce soit au monde; viens avec moi au palais de mon père, et tu seras ma femme.

Le prince avait dix-huit ans. Il était le plus beau prince, comme Blanche était la plus belle princesse qu'il y eût au monde. Il n'eut donc pas de peine à se faire aimer de celle qu'il aimait.

Blanche de Neige arriva au palais du prince. Et, comme c'était une jeune personne accomplie, le père du prince l'accueillit pour fille.

Un mois après, le mariage se fit avec grande pompe et grande magnificence.

Le mariage fait, le prince voulait déclarer la guerre à la méchante reine qui avait si fort persécuté Blanche de Neige; mais celle-ci dit :

— Si ma belle-mère mérite punition, c'est au bon Dieu et non à moi de la punir.

La punition ne se fit pas attendre : la petite vérole se déclara dans les États de la méchante reine, et elle fut atteinte de la contagion.

Elle n'en mourut pas, mais ce fut bien pis, elle en fut défigurée.

Or, comme pas un courtisan n'avait osé lui dire le malheur qui lui était arrivé, il advint que, lorsqu'elle put se lever, la première chose qu'elle fit fut de se traîner vers son miroir.

— Petit miroir pendu au mur, lui demanda-t-elle, quelle est la plus belle de tout le pays?

— Autrefois, répondit le miroir, c'était toi ; mais, aujourd'hui, tu en es la plus laide.

En entendant ces mots terribles, la reine se regarda, et, en effet, elle se trouva si hideuse, qu'elle poussa un cri et tomba à la renverse.

On accourut, on la ramassa, on essaya de la faire revenir à elle, mais elle était morte.

Restait le vieux roi.

Il ne regretta pas fort sa femme, qui l'avait rendu très-malheureux.

Seulement, de temps en temps, on l'entendait soupirer :

— A qui laisserai-je mon beau royaume? Ah! si ma pauvre Blanche de Neige n'était pas morte!

On rapporta à Blanche de Neige ce qui se passait, et combien elle était regrettée par son vieux père.

Alors elle se mit en route, accompagnée du jeune prince son époux, et, comme elle attendait à la porte du vieux roi tandis qu'on était allé lui demander s'il voulait recevoir la femme du jeune prince son voisin, qui était la plus belle princesse que l'on pût voir, elle lui entendit dire en soupirant :

— Ah ! si ma pauvre Blanche de Neige vivait encore, nulle autre princesse qu'elle ne pourrait dire : « Je suis la plus belle princesse du monde. »

Blanche de Neige n'eut pas besoin d'en entendre davantage, elle s'élança dans la chambre du vieux roi en s'écriant :

— O mon bon père, Blanche de Neige n'est pas morte, elle est dans tes bras ! Mon bon père, embrasse ta fille !

Et, quoique le vieux roi n'eût pas vu Blanche de Neige depuis quatre ans, il la reconnut à l'instant même ; et, avec un accent qui fit pleurer de joie les anges, il s'écria :

— Ma fille bien-aimée ! mon enfant chérie ! ma Blanche de Neige !...

Le lendemain, le vieux roi, las de régner, laissait ses États à son gendre, lequel, à la mort de son père, réunit les deux États en un seul, de sorte qu'il se trouva pouvoir laisser au fils qu'il eut de Blanche de Neige un des plus grands et des plus beaux royaumes de la terre.

LE

SIFFLET ENCHANTÉ

Il y avait une fois un roi riche et puissant qui avait une fille d'une beauté remarquable. Lorsque celle-ci arriva à l'âge de se marier, il fut enjoint par une ordonnance criée à son de trompe et affichée sur tous les murs, à ceux qui avaient des prétentions à l'épouser, de se réunir dans une vaste prairie.

Là, la princesse jetterait en l'air une pomme d'or, et celui qui parviendrait à s'en emparer n'au-

rait plus qu'à résoudre trois problèmes, après quoi il deviendrait l'époux de la princesse, et, par conséquent, le roi n'ayant point de fils, l'héritier du royaume.

Le jour fixé, la réunion eut lieu : la princesse jeta la pomme en l'air, mais les trois premiers qui s'en emparèrent n'avaient accompli que la tâche la plus facile, et aucun des trois n'essaya même d'entreprendre ce qui restait à faire.

Enfin, la pomme lancée une quatrième fois par la princesse, tomba aux mains d'un jeune berger, qui était le plus beau, mais aussi le plus pauvre de tous les prétendants.

Le premier problème, bien autrement difficile à résoudre qu'un problème de mathématiques, était celui-ci :

Le roi avait fait enfermer dans une écurie cent lièvres; celui qui parviendrait à les mener paître dans la prairie où avait lieu l'assemblée, et, les y

ayant conduits le matin, les ramènerait tous le soir, aurait résolu le premier problème.

Lorsque cette proposition eut été faite au jeune berger, il demanda un jour pour réfléchir; le lendemain, il répondrait affirmativement ou négativement.

Le demande parut si juste au roi, qu'elle lui fut accordée.

Il prit aussitôt le chemin de la forêt, pour y méditer à son aise sur les moyens à employer pour réussir.

Il suivait lentement et la tête baissée un sentier étroit, longeant un ruisseau, lorsque, sur ce sentier même, il rencontra une petite vieille aux cheveux tout blancs, mais à l'œil encore vif, qui lui demanda la cause de sa tristesse.

Mais le jeune berger répondit en secouant la tête :

— Hélas! personne ne peut me venir en aide, et, cependant, j'ai bien envie d'épouser la fille du roi.

— Ne te désespère pas si vite, répondit la petite vieille; raconte-moi ce qui te chagrine, et peut-être pourrai-je te tirer d'embarras.

Notre berger avait le cœur si gros, qu'il ne se fit aucunement prier et lui raconta tout.

— N'est-ce que cela? demanda la petite vieille, en ce cas, tu es bien bon de te désoler.

Et elle prit dans sa poche un sifflet d'ivoire et le lui donna.

Ce sifflet ressemblait à tous les sifflets; aussi le berger, pensant qu'il y avait sans doute une façon particulière de s'en servir, se retourna-t-il du côté de la petite vieille pour lui faire quelques questions, mais elle avait déjà disparu.

Mais, plein de confiance dans celle qu'il regardait comme un bon génie, il alla le lendemain au palais, et dit au roi :

— J'accepte, sire, et viens chercher les lièvres pour les mener paître dans la prairie.

Alors le roi se leva et dit à son ministre de l'intérieur :

— Faites sortir tous les lièvres de l'écurie.

Le jeune berger se mit sur le seuil de la porte pour les compter ; mais le premier était déjà bien loin quand le dernier fut mis en liberté ; si bien que, lorsque le berger arriva dans la prairie, il n'avait plus un seul lièvre avec lui.

Il s'assit tout pensif, n'osant croire à la vertu de son sifflet. Mais, cependant, il lui fallut recourir à cette dernière ressource ; il l'appuya donc à ses lèvres et souffla dedans de toutes ses forces.

Le sifflet rendit un son aïgu et prolongé.

Aussitôt, à son grand étonnement, de droite, de gauche, devant, derrière, de tous côtés enfin, accoururent les cent lièvres, qui se mirent tranquillement à paître autour de lui.

On vint annoncer au roi ce qui se passait, et com-

ment le jeune berger allait probablement résoudre le problème des cent lièvres.

Le roi en référa à sa fille.

Tous deux furent fort contrariés, car si le jeune berger réussissait dans les deux autres problèmes comme il allait sans doute réussir dans le premier, la princesse devenait la femme d'un simple paysan, ce qui était on ne peut plus humiliant pour l'orgueil royal.

— C'est bien, dit la princesse à son père, avisez de votre côté, je vais aviser du mien.

La princesse rentra chez elle, se déguisa de façon à se rendre méconnaissable ; après quoi elle fit venir un cheval, monta dessus, et se rendit près du jeune berger.

Les cent lièvres caracolaient joyeusement autour de lui.

— Voulez-vous me vendre un de vos lièvres ? demanda la jeune princesse.

— Je ne vous vendrais pas un de mes lièvres pour tout l'or du monde, répondit le berger, mais vous pouvez en gagner un.

— A quel prix? demanda la princesse.

— En descendant de votre cheval, en vous asseyant sur le gazon et en passant un quart d'heure avec moi.

La princesse fit quelques difficultés; mais comme il n'y avait que ce moyen d'obtenir le lièvre, elle mit pied à terre et s'assit près du jeune berger.

Au bout d'un quart d'heure, pendant lequel le jeune berger lui conta mille choses tendres, elle se leva, réclamant son lièvre, et, fidèle à sa promesse, le jeune berger le lui donna.

La princesse l'enferma avec joie dans un panier attaché à l'arçon de sa selle et reprit le chemin du palais.

Mais à peine eut-elle fait une quart de lieue, que le berger approcha le sifflet de ses lèvres et siffla, et qu'à ce bruit, qui le rappelait impérieusement, le

lièvre souleva le couvercle du panier, sauta à terre, et se sauva à toutes jambes.

Un instant après, le berger vit venir à lui un paysan monté sur un âne ; c'était le vieux roi qui s'était aussi déguisé, et qui était sorti de son palais dans le même but que sa fille.

Un grand sac pendait au bât de son âne.

— Veux-tu me vendre un de tes lièvres? demanda-t-il au berger.

— Mes lièvres ne sont point à vendre, dit le pâtre; ils sont à gagner.

— Et que faut-il faire pour en gagner un?

Le pâtre chercha un instant.

— Il faut baiser trois fois le derrière de votre âne, dit-il.

Cette condition bizarre répugnait fort au vieux roi, qui ne voulait pas, à toute force, s'y soumettre. Il offrit jusqu'à cinquante mille francs d'un des lièvres, mais le berger tint bon.

Enfin le roi, qui voulait absolument son lièvre, en passa par la condition imposée, si humiliante qu'elle fût pour un roi. Il baisa trois fois le derrière de son âne, fort étonné qu'un roi lui fît un pareil honneur, et le berger, fidèle à sa promesse, lui donna le lièvre demandé avec tant d'insistance.

Le roi fourra le lièvre dans son sac et partit au grand trot de son âne.

Mais à peine eut-il fait un quart de lieue, qu'un coup de sifflet se fit entendre, et qu'à ce coup de sifflet le lièvre gratta si bien qu'il fit un trou à son sac et s'enfuit.

— Eh bien? demanda la princesse au roi en voyant celui-ci revenir au palais.

— Que vous dirai-je, ma fille, répondit le roi. C'est un garçon fort entêté, qui à aucun prix n'a voulu me vendre un lièvre. Mais soyez tranquille, il ne sortira pas aussi facilement des deux autres épreuves que de celles-ci.

Il va sans dire que le roi ne parla pas plus de la condition à l'aide laquelle il avait un instant tenu son lièvre que la princesse n'en avait parlé elle-même.

— C'est absolument comme moi, dit la princesse, je n'ai pu obtenir un de ses lièvres ni pour or ni pour argent.

Le soir, le berger revint avec ses lièvres; il les compta devant le roi : il n'y en avait ni un de plus ni un de moins; ils furent remis au ministre de l'intérieur, qui les fit rentrer dans leur écurie.

Le roi dit alors :

— La première épreuve est résolue. Il s'agit maintenant de triompher de la seconde.

Fais bien attention, jeune homme.

Le berger prêta l'oreille.

— J'ai là-haut, dans mon grenier, continua le roi, cent mesures de petits pois et cent mesures de lentilles; lentilles et pois sont mêlés les uns avec les

autres; si tu parviens cette nuit à les séparer sans lumière, tu auras résolu le second problème.

— J'en fais mon affaire, répondit le berger.

Et le roi appela son ministre de l'intérieur, qui le conduisit au grenier, l'y enferma et remit la clef au roi.

Comme il faisait déjà nuit et que, pour une pareille besogne, il n'y avait pas de temps à perdre, le berger prit son sifflet et siffla.

Aussitôt accoururent cinq mille fourmis, qui se mirent à remuer les lentilles et les pois jusqu'à ce qu'ils fussent séparés en deux tas.

Le lendemain, le roi, à son grand étonnement, vit que le travail était accompli; il eût bien voulu faire des difficultés, mais il n'y avait pas la plus petite objection à élever.

Il lui fallait donc compter sur cette chance passablement douteuse, après les deux premières victoires, que le berger succomberait dans la troisième épreuve.

Cependant, comme elle était la plus rude de toutes, le roi ne désespéra point.

— Il s'agit maintenant, lui dit-il, de te rendre, à la nuit tombante, à la paneterie du palais, et de manger en une nuit le pain cuit pour toute la semaine; si demain matin il n'en reste pas une miette, je serai content de toi et tu épouseras ma fille.

Le soir même, le jeune berger fut conduit à la paneterie, laquelle était tellement pleine, qu'il n'y restait qu'une toute petite place vide près de la porte.

Mais à minuit, lorsque tout fut tranquille dans le palais, le berger prit son sifflet et siffla.

Aussitôt accoururent dix mille souris qui se mirent à ronger le pain de telle façon, que le lendemain il n'en restait plus une miette.

Alors le jeune homme frappa de toutes ses forces à la porte, et cria :

— Dépêchez-vous d'ouvrir, s'il vous plaît; j'ai faim.

La troisième épreuve était donc aussi victorieusement accomplie que les deux autres.

Cependant, le roi tenta de lui chercher quelque chicane.

Il se fit apporter un sac contenant six mesures de blé, et, ayant réuni bon nombre de ses courtisans :

— Raconte-nous, lui dit-il, autant de mensonges qu'il en pourra entrer dans ce sac, et quand ce sac sera plein, tu auras ma fille.

Alors le berger raconta tous les mensonges qu'il put trouver ; mais il était à la moitié de la journée et au bout de ses mensonges que le sac était loin d'être plein.

— Eh bien, continua-t-il, tandis que j'étais en train de garder mes lièvres, la princesse est venue me trouver déguisée en paysanne, et, pour avoir un de mes lièvres, elle m'a permis de lui prendre un baiser.

La princesse, qui, ne se doutant pas de ce qu'il allait dire, n'avait pu lui fermer la bouche, devint

rouge comme une cerise, si bien que le roi commença de croire que le mensonge du jeune berger pourrait bien être une vérité.

— Le sac n'est pas encore plein, s'écria le roi, quoique tu viennes d'y laisser tomber un bien gros mensonge ; continue.

Le berger salua et reprit :

— Un instant après que la princesse a été partie, j'ai vu Sa Majesté, déguisée en paysan et montée sur un âne. Elle aussi venait pour m'acheter un lièvre ; or, quand j'ai vu qu'il en avait si grande envie, figurez-vous que j'ai forcé le roi de...

— Assez, assez ! s'écria le roi, le sac est plein.

Huit jours après, le jeune berger épousa la princesse.

L'HOMME SANS LARMES

Il y avait dans une charmante maison, à quelques lieues de la petite ville de Hombourg, un homme fort riche, qu'on appelait le comte Baldrick.

Il possédait plusieurs maisons à Francfort, des châteaux dans tous les environs, et l'on pouvait, à ce que l'on disait, marcher une journée entière sans mettre le pied hors de ses domaines.

Il avait un grand nombre de domestiques, des équipages de chasse dont il ne se servait jamais, et une table toujours admirablement servie, de laquelle il se levait souvent sans avoir entamé un seul plat.

Sa cave passait pour contenir les meilleurs vins du Rhin, de la France et de la Hongrie ; ces vins, on les lui servait dans des coupes d'argent et de vermeil ; ces coupes, souvent il les portait à ses lèvres, mais presque toujours il les reposait sur la table les ayant à peine effleurées du bout des lèvres.

C'est qu'il lui manquait une chose, à cet homme, pour lequel la fortune semblait avoir épuisé ses trésors.

Il ne pouvait pas pleurer.

Ni joie ni douleur ne pouvait lui faire monter une larme aux yeux.

Il avait perdu son père, et n'avait pu pleurer ; il avait perdu sa mère, et n'avait pu pleurer ; il avait perdu deux de ses frères, et n'avait pu pleurer.

Enfin, après dix ans de stérilité, sa femme lui avait donné une fille, objet de tous ses désirs, et il n'avait pu pleurer.

Cette fille avait quatorze ans et se nommait Lia.

Un jour, elle entra dans la chambre de son père, et le trouva dans le coin le plus sombre de cette chambre, assis et soupirant.

— Qu'as-tu donc, père? demanda l'enfant. Il me semble que tu es bien triste.

— Bien triste, en effet, dit le comte; car je viens de perdre le dernier de mes frères : ton oncle Karl est mort.

Lia aimait fort son oncle Karl, qui, à la Noël, lui envoyait toujours de charmants cadeaux.

Aussi, à la nouvelle que lui annonçait son père, les larmes jaillirent-elles de ses yeux.

— Oh! mon pauvre oncle! s'écria-t-elle en sanglotant.

— Bienheureuse enfant, qui peut pleurer! murmura le comte en regardant sa fille d'un œil d'envie.

— Mais, puisque tu as tant de chagrin, toi, pourquoi ne pleures-tu pas? demanda-t-elle à son père.

— Hélas! répondit le père, les larmes sont un don

du ciel que le Seigneur m'a refusé ; la miséricorde infinie est avec celui qui pleure, car celui qui peut pleurer pleure sa douleur en même temps que ses larmes, tandis que, moi, il faut que mon cœur se brise.

— Mais, pourquoi cela ?

— Parce que Dieu m'a refusé ce qu'il accorde à la dernière des créatures : des larmes.

— Si Dieu te les a refusées, Dieu peut les accorder, et je le prierai tant et si fort, qu'il te les rendra.

Mais le comte secoua la tête.

— Mon sort est fixé, dit-il, et je dois mourir faute de pouvoir pleurer. Quand mon cœur sera plein des larmes que mes yeux eussent dû verser, il se brisera, et tout sera dit.

Lia se mit à genoux devant son père, et, lui prenant les deux mains :

— Oh ! non, non, père, dit-elle, tu ne mourras

pas ; il doit y avoir un moyen de te rendre les larmes que tu as perdues ; dis-moi ce moyen, et le reste me regardera.

Le comte hésita un instant comme si, en effet, il y avait un moyen ; mais, sans doute, ce moyen présentait de trop grandes difficultés pour un enfant de de l'âge de la jeune fille ; car, sans répondre, il se leva et sortit.

Lia ne revit pas son père de la soirée. Le lendemain, au déjeuner, elle l'attendit encore inutilement. Il ne descendit pas.

Mais il lui fit dire de monter chez lui quand elle aurait déjeuné elle-même.

Elle se leva aussitôt de table et monta à la chambre de son père.

Il était, comme la veille, moitié assis, moitié couché dans son fauteuil, et avait le visage aussi pâle que s'il était déjà mort.

— Chère enfant, lui dit-il, mon cœur est déjà si

plein et si lourd, qu'il me semble près d'éclater : je sens les larmes se soulever et gronder en moi comme un torrent près de briser sa digue, et, comme il me semble que je vais mourir, je t'ai appelée pour que tu saches bien que je porte la peine d'un crime qui n'a pas été commis par moi.

— Oh! parlez, parlez, mon père! s'écria l'enfant; peut-être qu'en racontant vos malheurs, les larmes vous viendront.

Le comte secoua la tête comme un homme qui désespère, mais il n'en continua pas moins.

— Je vais donc te raconter, ma chère enfant, dit-il, comment il se fait que Dieu m'ait refusé des larmes.

« Mon grand-père était un homme dur, qui était arrivé à l'âge de cinquante ans sans avoir eu pitié d'un seul malheureux. Il était d'une santé robuste, et fort riche, si bien que, n'ayant jamais connu ni la maladie ni la misère, il disait que la maladie était un

effet de l'imagination, et la misère le résultat du désordre. Ou, s'il était forcé de reconnaître que la maladie existait réellement, il disait que le malade s'était attiré son mal par sa vie irrégulière ou par un mauvais régime. De sorte que ni pauvre ni malade ne trouvant pitié près de lui, n'y trouvaient non plus des secours.

» Il y avait plus : l'aspect seul des gens malheureux lui était insupportable, et la vue des larmes lui donnait des fureurs pendant lesquelles, ayant complétement perdu la raison, il était capable de tout.

» Un jour on signala, aux environs du château, un loup qui faisait d'énormes dégâts. Il avait étranglé des moutons et des chevaux, et même souvent attaqué des hommes ; de sorte que, bien plus encore pour ne plus entendre les plaintes et ne plus voir les larmes des victimes du terrible animal que par un sentiment de philanthropie, mon grand-père résolut de purger la contrée du monstre qui la désolait.

» Il partit avec plusieurs chasseurs du voisinage. Dans la nuit, le loup avait été détourné par un très-habile piqueur, de sorte que l'on alla droit à son fort, et que l'animal prit chasse.

» Au bout d'une heure d'une course enragée, le loup, pressé par les chiens, au lieu de prendre un grand parti, comme c'est l'habitude de ces animaux, se réfugia dans la cabane d'un charbonnier.

» Par malheur, l'enfant du charbonnier, qui avait trois ou quatre ans, jouait sur la porte.

» Le loup, furieux, se jeta sur l'enfant et l'étrangla.

» La mère, qui était dans l'intérieur de la cabane, vit ce qui se passait; mais, avant qu'elle eût pu porter secours à son enfant, le pauvre petit était déjà mort.

» Elle jeta de grands cris. Le père, qui abattait un arbre à vingt pas de là, accourut avec sa hache, et fendit la tête du loup.

» Sur ces entrefaites, mon grand-père, monté sur un cheval ruisselant de sueur, aussi échauffé que son cheval, arrivait avec ses rudes allures.

» Il vit le loup mort, le paysan sa hache sanglante à la main, et la femme qui sanglotait en tenant son enfant mort entre ses bras.

» — Pourquoi pleures-tu, femme, lui cria-t-il, quand le malheur qui t'arrive est de ta faute? Si tu n'avais pas laissé vagabonder ton enfant, le loup ne l'eût point rencontré sur son chemin, et ne l'eût point étranglé. — Et toi, demanda-t-il à l'homme, comment as-tu eu l'audace de tuer le loup que je chassais?

» — Ah! seigneur, ayez pitié! s'écrièrent le charbonnier et sa femme, en pleurant tous les deux à chaudes larmes.

» — Par les cornes du diable! en avez-vous bientôt fini avec toutes vos pleurnicheries? fit mon grand-père.

» Et, comme la femme lui montrait, pleurant toujours, le cadavre de son enfant, croyant que cette vue l'attendrirait, exaspéré par cette vue, au contraire, il donna sur la tête de la pauvre femme un tel coup de manche de son fouet, qu'elle tomba à la renverse, roulant d'un côté, tandis que le cadavre de son enfant roulait de l'autre.

» Alors le charbonnier fit un mouvement de menace ; mais, jetant presque aussitôt la hache loin de lui, et levant son bras désarmé sur mon grand-père :

» — Ah ! cœur de marbre ! dit-il, tu ne peux pas voir couler les larmes d'une mère et d'un père qui pleurent leur enfant ; eh bien, au nom du Seigneur, je te dis : Il viendra pour toi une heure où tu voudras pleurer, où tu ne le pourras pas, où les larmes renfermées en toi te briseront le cœur. Va, et que cette punition de ta dureté pèse sur toi et sur tes enfants, jusqu'à la troisième génération !

» Si peu impressionnable qu'il fût, mon grand-père

s'épouvanta de cette malédiction, et, tournant le dos à cette cabane maudite, il s'éloigna au grand galop de son cheval.

» Il avait quatre fils.

» L'aîné fut joueur, dilapida la fortune dont il lui avait rendu compte, s'embarqua pour l'Amérique, et fut noyé dans un naufrage.

» En apprenant cette nouvelle, mon grand-père eut bien envie de pleurer, mais il ne put pas.

» Son second fils entra dans une conspiration politique; la conspiration échoua, et il eut la tête tranchée comme traître.

» En le voyant marcher à l'échafaud, la tête haute, mais déjà pâle de sa mort prochaine, mon grand-père eût bien voulu pleurer, mais il ne put pas.

» Son troisième fils, qui était son fils bien-aimé, était grand chasseur comme lui. Un jour, comme tous deux couraient le sanglier, le cheval du jeune

homme fit un écart, et lança le cavalier contre un arbre où il se brisa la tête.

» Mon grand-père avait vu l'accident; il sauta à bas de son cheval, mais n'arriva que pour recevoir le dernier soupir de son fils. Mon grand-père leva les mains au ciel, et, avec un effroyable accent de désespoir :

» — O mon Dieu! s'écria-t-il, une larme, une larme!

» Mais la malédiction était là, et, comme il ne pouvait pleurer, son cœur se brisa et il mourut.

» Restait le plus jeune de ses fils, qui fut mon père.

» Celui-là était un jeune homme doux et bon; mais il n'en fut pas moins frappé par le sort, et comme, malgré sa bonté, il ne trouva point de larmes à chaque malheur qui lui arriva, il mourut jeune et quelque temps seulement après que ma mère m'eut mis au monde.

» Maintenant le châtiment pèse sur moi ; car, dans sa malédiction, le charbonnier, d'accord avec les paroles de l'Écriture, a dit :

» — Je te maudis, toi et tes enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération !

» Donc, je vais mourir bientôt, puisque je ne puis pas pleurer. »

— Mais, mon père, demanda Lia, ne savez-vous donc pas un moyen d'être relevé de cette terrible malédiction ?

— Oui, répondit le comte, il y en a un, mais si difficile, qu'il ne me laisse aucun espoir.

— N'importe, mon père, s'écria Lia, dites, quel est-il ?

— Le charbonnier qui a prononcé la malédiction vit encore ; c'est aujourd'hui un vieillard de quatre-vingts ans. Après la mort de sa femme et de son enfant, il s'est retiré bien avant dans la montagne, du côté de Falkenstein. Cet homme, qui a fait le mal,

sait seul le secret qui le peut guérir ; depuis longtemps, lui-même, en voyant les résultats produits par elle, a regretté la malédiction qu'il avait prononcée, et il l'eût retirée si cela lui eût été possible ; mais la chose lui est interdite. Je l'ai cherché, et, à genoux devant lui, je l'ai supplié de m'indiquer un moyen de retrouver mes larmes. Mais lui, secouant la tête : « Le moyen, dit-il, oui, je le connais ; mais il m'est défendu de te l'indiquer, et il n'y a qu'un cœur d'enfant innocent et pur qui puisse trouver la perle qui a le don précieux de rendre les larmes à ceux qui les ont perdues. »

— Eh ! n'as-tu donc pas, dit Lia en regardant son père avec amour, n'as-tu donc pas près de toi ce cœur innocent et pur ?

— Oui, sans doute, je l'ai, dit-il ; mais, pour moi, Dieu fera-t-il un miracle ?

— Pourquoi douter ? dit l'enfant ; Dieu ne peut-il donc pas tout ce qu'il veut ? Père, indique-moi le

chemin qui conduit à la cabane du vieillard, et je me charge de te rapporter la perle qui fait pleurer.

Le comte regarda Lia, et, après un moment de réflexion :

— Eh bien, va donc, lui dit-il, pauvre enfant, pèlerine du bon Dieu; le Seigneur t'a choisie pour m'apporter aide et consolation, et, pour la première fois, j'ai confiance et j'espère.

Puis il la bénit, et la jeune fille partit pour son aventureux voyage.

On lui avait fait faire un petit costume de paysanne pour qu'on ne s'étonnât point de la voir aller à pied.

Au bout de quatre jours de marche, où la pauvre petite fit de cinq à six lieues par jour, elle arriva à la cabane du charbonnier.

Elle frappa, car la nuit était arrivée. Le charbonnier vint ouvrir.

Comme le lui avait dit son père, c'était un beau vieillard de quatre-vingts ans, à la barbe et aux che-

veux blancs; la solitude et la tristesse avaient donné à son visage une sorte de majesté.

Le vieillard la regarda longtemps avant de lui adresser la parole; car il voyait bien que ses traits fins et délicats, son teint blanc, ses petites mains fines aux ongles roses, n'étaient point en harmonie avec son costume de paysanne.

Enfin, il lui demanda qui elle était et ce qu'elle voulait.

Alors Lia lui raconta tout : comment elle avait promis à son père de venir demander au vieillard la perle qui fait pleurer, et comment, son père ayant eu confiance en elle, elle était venue.

— Ah ! dit le vieillard, ce n'est point une petite affaire que vous avez entreprise là, ma pauvre enfant, et qui, par malheur, ne dépend pas de moi seul; mais, enfin, je ferai du moins tout ce que je pourrai.

Il ouvrit alors une armoire pratiquée dans la mu-

raille et qui était toute remplie de flacons de différentes grandeurs; car le vieillard faisait des élixirs tirés de plantes salutaires, qu'il donnait gratuitement aux malades qui, abandonnés des médecins, s'adressaient à lui.

Parmi tous ces flacons, il en choisit un si petit, qu'il contenait à peine un verre à liqueur. Il renfermait un breuvage couleur de pourpre, que le vieillard donna à la jeune fille.

— Prends ce flacon, mon enfant, lui dit-il, et bois-en le contenu au moment de t'endormir; et ce que tu verras en rêve, c'est ce qu'il te faudra faire pour venir en aide à ton père.

Lia remercia le vieillard de tout son cœur.

— Mais, lui demanda-t-elle avec inquiétude, où passerai-je la nuit? Je ne puis me remettre en marche dans les ténèbres : je me perdrais; d'ailleurs, il fait froid dehors, et je pourrais rencontrer sur mon chemin des bêtes féroces, ou des hommes méchants.

— Tu coucheras ici, mon enfant, lui dit le vieillard. Je donne souvent, dans ma pauvre cabane, l'hospitalité à des voyageurs égarés. Moi, je dors d'habitude dans un hamac; toi, tu dormiras dans ma chambre, sur un lit frais de fougère et de mousse.

Et, en effet, il prépara dans un coin de la chambre le lit de l'enfant; après quoi il lui servit, pour souper, du pain, du lait et d'excellentes fraises.

Lia fit un des meilleurs repas qu'elle eût jamais faits de sa vie; puis, se retirant dans sa chambre, elle vida son flacon, et tout aussitôt tomba sur son lit de mousse et de fougère, accablée de sommeil.

Alors commença pour elle, et dès qu'elle eut les yeux fermés, un spectacle merveilleux.

Elle se trouvait dans un immense jardin émaillé de fleurs si splendides, que, n'en ayant jamais vu de pareilles, elle comprit qu'elle n'était pas sur la terre, et que, si elle n'était pas encore au ciel, elle était du moins dans quelque planète intermédiaire. De grands

et magnifiques papillons aux ailes d'or et d'azur voltigeaient de fleur en fleur; du calice des roses et des lis s'élançaient des jets d'eau qui avaient la couleur et le parfum des fleurs d'où ils sortaient; chacun de ces jets d'eau formait un arc-en-ciel aux vives nuances, et réflétait un soleil, et les yeux de Lia pouvaient se fixer sur tous ces soleils sans être éblouis.

Mais ce qu'elle vit de plus beau et de plus extraordinaire, ce fut une troupe d'anges avec des robes d'azur et des ailes d'argent : les uns avaient des couronnes de fleurs, les autres des couronnes d'étoiles, et quelques-uns une seule flamme au-dessus du front : c'étaient ceux-là qui, moins nombreux, semblaient commander aux autres.

Tous ces anges étaient beaux à ravir, et l'expression particulière de leur physionomie était une ineffable douceur.

Chacun d'eux était chargé d'une besogne qui lui était propre.

L'un remuait la terre du bout de son aile d'argent, et là où la terre était remuée, poussaient des plantes et des fleurs.

C'était l'ange du printemps.

L'autre passait dans le ciel, traînant après lui un long crêpe tout constellé d'étoiles.

C'était l'ange de la nuit.

Celui-ci montait comme une alouette au plus haut des airs, touchant l'orient du bout de son doigt, et l'orient s'enflammait de teintes roses.

C'était l'ange de l'aurore.

Celui-là, avec un sourire triste, mais d'une admirable sérénité, se précipitait dans le vide comme dans un abîme, tenant une croix à la main.

C'était l'ange de la mort.

Un ange couronné de fleurs expliquait tout cela à Lia.

— Oh! que tout cela est beau, grand, magnifique! s'écriait-elle. Mais dites-moi, mon bon ange, je vois

là-bas un de vos frères qui tient à la main une balance d'or remplie de perles; qu'a-t-il à faire, celui-là? Il a l'air bien sérieux; mais, en même temps, cependant, il paraît bien bon?

— C'est l'ange des larmes, répondit celui qu'on interrogeait.

— L'ange des larmes! s'écria Lia; oh! c'est celui-là que je cherchais!

Et elle s'avança vers le bel ange, les mains jointes, dans l'attitude de la prière et en lui souriant avec affabilité.

— Je sais ce que tu veux, lui dit l'ange; mais crois-tu fermement que je puisse t'aider? En un mot, as-tu la foi?

— Je crois que tu peux m'aider, si toutefois Dieu te le permet.

— C'est la vraie foi qui remonte au Seigneur, dit l'ange. Vois ces perles qui sont pures et transparentes comme le cristal : ce sont les larmes d'amour que

les hommes répandent sur une bien-aimée perdue; vois ces perles sombres : ce sont les larmes que versent les victimes de l'injustice et de la persécution; vois ces perles roses : ce sont les larmes de la pitié que versent les hommes bons sur les souffrances des autres hommes; vois enfin ces perles dorées : ce sont les larmes du repentir, les plus précieuses de toutes aux yeux du Seigneur. C'est par l'ordre de Dieu que je rassemble toutes ces larmes, qui, un jour, lorsque viendra le moment de la récompense, seront posées dans la balance éternelle, dont l'un des plateaux s'appelle *justice* et l'autre *miséricorde*.

O bel et bon ange, toi qui sais tout, tu sais pourquoi je viens; toi qui es l'ange des larmes, tu dois être le meilleur des anges : fais donc, je t'en prie, que mon père, qui n'est point coupable des fautes de son aïeul, puisse pleurer pour que son cœur ne se brise point !

— Ce sera difficile, dit l'ange; mais Dieu nous aidera.

— Et en quoi Dieu peut-il nous aider? demanda l'enfant.

— En te faisant trouver une larme, réunion de deux larmes : l'une de repentir, l'autre d'amour, et versées par deux personnes différentes; ces deux larmes réunies forment la plus précieuse de toutes les perles, et cette perle est la sèule qui puisse sauver ton père.

— Oh! indique-moi donc alors où je puis la trouver! s'écria Lia.

— Prie Dieu, et il te conduira, dit l'ange.

Lia, dans son rêve, se mit à genoux et pria.

Mais elle se réveilla en terminant sa prière; la vision était évanouie.

Le jour venu, elle raconta au charbonnier ce qu'elle avait vu en songe, et lui demanda ce qu'elle devait faire.

— Reprends la route de chez toi, mon enfant, répondit le vieillard. L'ange t'a promis que Dieu te

viendrait en aide ; attends avec confiance : les anges ne mentent pas.

Lia remercia le vieillard, déjeuna et se remit en chemin.

Mais, vers la moitié du second jour, survint un épais brouillard, qui non-seulement fit que peu à peu Lia cessa de voir les montagnes au milieu desquelles elle voyageait, et dont la double cime lui servait en quelque sorte de direction, mais qui bientôt couvrit jusqu'au chemin.

Tout à coup le chemin se trouva coupé par un précipice.

Au fond du précipice, on entendait gronder un torrent.

Lia s'arrêta ; il était évident qu'elle s'était trompée de route, puisque, en venant, elle n'avait pas vu ce précipice.

Elle regarda de tous côtés ; impossible de rien voir.

Elle appela : une voix lui répondit.

Elle marcha alors dans la direction de la voix.

Bientôt elle aperçut une vieille femme qui était venue pour ramasser du bois mort dans la forêt. Le brouillard l'avait interrompue dans sa besogne; mais, comme sa charge était à peu près complète, elle s'apprêtait à regagner la maison au moment où elle avait entendu la voix de Lia et où elle avait répondu, comprenant que c'était l'appel d'une personne en détresse.

Lia, qui était pressée de continuer son chemin, lui demanda s'il y avait moyen de descendre dans le précipice et de le traverser.

— Oh! pour l'amour de Dieu, mon enfant, s'écria la vieille, ne faites pas cela! c'est un abîme à pic et qui se creuse de plus en plus. Il faudrait, pour sauter par-dessus, avoir les ailes d'un oiseau, ou, pour le traverser, les pieds d'un chamois.

— Alors, bonne femme, dit Lia, indiquez-moi donc un autre chemin qui me ramène chez mon père.

Elle lui nomma Hombourg, disant que c'était là qu'elle désirait revenir.

— Oh ! que vous êtes loin de votre route, ma pauvre enfant ! répondit la bonne femme.

— N'importe, répondit l'enfant, j'ai du courage, — dites toujours.

— Par cet affreux brouillard, vous ne vous retrouverez jamais, chère petite ; mieux vaut attendre que ce brouillard soit dissipé, il ne dure jamais plus de vingt-quatre heures.

— Mais, en attendant que ce brouillard soit dissipé, où irai-je? Y a-t-il au moins une auberge dans les environs?

— Il n'y en a pas à quatre lieues à la ronde, répondit la femme ; mais je vous donnerai volontiers l'hospitalité chez moi, si vous agréez ma pauvre cabane.

Lia accepta avec reconnaissance, et suivit la vieille, qui, malgré l'épaisseur du brouillard, la conduisit tout droit chez elle.

Elle habitait une petite hutte au pied de la montagne.

La hutte n'avait qu'une chambre unique et de l'aspect le plus misérable.

Lia cherchait où se reposer.

— Asseyez-vous sur cette natte, lui dit la vieille en lui présentant une tasse de lait et un morceau de pain noir.

Puis, avec un soupir :

— Voilà tout ce que je puis vous offrir, dit-elle, et cependant je ne fus pas toujours si pauvre. Dans le village, de l'autre côté de la montagne, je possédais maisons, jardins, champs et prairies, des brebis, des vaches; en un mot, on me disait riche. J'avais un fils unique qui m'a dissipé toute cette fortune. Mais, continua-t-elle, Dieu m'est témoin que ce n'est pas mon bien que je regrette, et que les larmes que je verse sont des larmes d'amour.

— C'était un méchant homme alors, que votre fils? demanda Lia.

— Oh! non, non! s'écria la pauvre mère. On ne me fera jamais élever la voix contre mon enfant; non, c'était un bon cœur, au contraire; seulement, il était léger, et c'est plutôt ma faute que la sienne, s'il n'a pas réussi. Enfant, je négligeais de le punir quand il avait commis quelque faute. Dieu m'avait donné un bon terrain; c'est ma trop grande faiblesse qui a semé l'ivraie.

Et elle éclata en sanglots.

Lia en eut grande pitié et chercha à la consoler, tout en mangeant son pain et son lait.

Mais, essuyant ses yeux, la femme commença de lui préparer un lit de feuilles sèches, tout en murmurant :

— Dieu l'a voulu ainsi; ce que Dieu fait est bien fait.

Lia était déjà couchée sur son lit et sur le point de s'endormir, quand, tout à coup, on frappa à la porte.

— Qui êtes-vous? interrogea la vieille.

— Un voyageur qui demande l'hospitalité, interrompit une voix d'homme venant du dehors.

— Oh! ma chère femme, pour l'amour de Dieu, dit Lia, n'ouvrez point; cet homme est peut-être un voleur qui vient nous assassiner.

— Soyez tranquille, ma pauvre enfant, répondit la bonne femme; que viendrait chercher un voleur dans cette pauvre hutte? Et, quant à nous assassiner, qui est-ce qui voudrait commettre un crime si inutile que de tuer un enfant et une vieille femme? C'est quelque pauvre voyageur égaré dans le bois, qui risque de tomber dans le précipice, si je ne le reçois pas; ne pas le recevoir serait donc agir peu chrétiennement.

Et la bonne femme ouvrit la porte.

L'étranger entra; il était enveloppé d'un grand manteau qui cachait presque entièrement son visage; la vieille raviva le feu dans la cheminée, lui présenta

du lait et du pain, comme elle avait fait à l'enfant, et l'invita à manger.

Mais lui secoua la tête en signe de refus, tout en regardant la vieille à la lueur du foyer qui lui éclairait le visage.

— Pourquoi donc ne mangez-vous point? demanda la bonne femme. Vous devez avoir faim, et ce que je vous offre, je vous l'offre de bon cœur. Mangez donc.

— Pas avant que vous m'ayez pardonné, dit l'étranger en rejetant son manteau, en ouvrant ses bras et en montrant son visage baigné de larmes.

— Mon fils! s'écria la bonne femme.

— Ma mère! ma mère! fit le voyageur.

Et tous deux se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

C'était, en effet, le fils perdu, l'enfant prodigue, qui revenait près de sa mère.

Le premier moment fut tout entier à la joie, à l'émotion et aux larmes.

Puis, le fils raconta à sa mère ce qui lui était arrivé.

Nous dirons son histoire en deux mots.

Tant qu'il lui était resté quelque chose de l'argent emporté à sa mère, le jeune homme avait mené une vie légère et dissipée; puis, après la dissipation était venue la misère, et, enfin, une maladie qui l'avait conduit aux portes du tombeau.

Là, il avait trouvé le repentir; là, il avait compris combien il avait péché contre Dieu et sa mère. Il pria Dieu de lui pardonner et jura de revenir près de sa mère s'il guérissait.

Dieu entendit sa prière et lui rendit la santé.

Alors il songea à accomplir son vœu et à revenir près de sa mère; mais il avait tout dissipé et avait honte de revenir pauvre et dénué de tout, comme un mendiant.

Or, un jour, il était près du Danube, rêvant au moyen de gagner quelque argent pour retourner près de sa mère, et suivant machinalement des yeux un jeune homme qui s'amusait à nager.

Le père, lui aussi, était sur le bord et admirait la force et l'adresse de son fils.

Tout à coup, le nageur se mit à crier au secours; il venait d'être pris d'une crampe et se noyait.

Le père se jeta à l'eau; mais, au lieu de sauver son fils, il l'entraînait au fond, ne sachant pas nager lui-même.

Frantz, au contraire, — c'était le nom du fils de la bonne femme, — était un excellent nageur, s'étant dès son enfance exercé dans le Rhin.

Un instant après, le père et le fils étaient sauvés.

Le lendemain, Frantz reçut douze mille francs d'une main inconnue. Son premier mouvement fut de les rendre, ne trouvant pas qu'il dût permettre qu'on lui payât une bonne action.

Mais le père et le fils avaient quitté le pays ; c'étaient deux voyageurs qui passaient, et nul ne savait d'où ils venaient ni où ils étaient allés.

Alors Frantz ne s'était plus fait scrupule, et, riche de ses douze mille francs, plus riche encore de son repentir, il était revenu chez sa mère.

La mère et le fils causèrent encore longtemps près du feu ; car ils avaient tant de choses à se dire, qu'ils ne songeaient point au sommeil.

Il n'en était pas ainsi de Lia. A peine le jeune homme avait-il achevé son récit, qu'elle s'endormit.

Alors elle fit le même rêve qu'elle avait déjà fait ; elle vit le même jardin, les mêmes fleurs, les mêmes papillons, les mêmes anges.

Seulement, cette fois, l'ange des larmes lui fit signe de venir à lui.

Elle y alla.

Il lui tendit alors une perle.

— Tiens, lui dit-il, voici la perle précieuse dont je t'avais parlé; elle est composée de deux larmes : larme d'amour maternel, larme de repentir filial. Mets cette perle sur le cœur de ton père, et ton père pourra pleurer, et ton père sera guéri.

L'enfant éprouva une telle joie, qu'elle se réveilla.

Le rêve disparut.

Lia crut que c'était un rêve vain comme tous les rêves, et elle attendit tristement le jour.

Le jour vint; le soleil, en se levant, avait dissipé le brouillard.

Lia voulut quitter la cabane à l'instant même.

— Non, dit la bonne femme; il faut, mon enfant, que vous acceptiez à déjeuner; nous pouvons vous le donner maintenant, et nous vous le donnons volontiers, car nous ne sommes plus si pauvres à présent. Le déjeuner fini, Frantz vous remettra sur votre chemin.

Pendant que Lia déjeunait, la vieille arrangea pour

son fils, qui n'avait point dormi, le lit que Lia avait occupé.

En l'arrangeant, elle trouva une perle.

— Tenez, mon enfant, dit-elle, voilà ce que vous avez perdu; c'est bien heureux que j'aie trouvé cette perle, qui me paraît être d'un grand prix.

— Ah! s'écria Lia, c'est la perle de l'ange!

Et, tombant à genoux, elle remercia Dieu.

Sa prière faite, elle insista pour partir à l'instant même. Frantz la remit dans son chemin, comme la vieille le lui avait promis, et, le lendemain, elle arriva à la maison paternelle.

La vieille femme de charge, qui avait été la nourrice de son père, vint à sa rencontre tout en larmes.

— Oh! mon Dieu! s'écria Lia, mon père serait-il mort?

— Non; mais il touche au tombeau. Il vous attendait hier; il a cru, ou que vous aviez été dévorée par quelque bête féroce, ou que vous étiez tombée dans

un précipice. Sa douleur a été immense, et, comme il ne peut pleurer, il a failli mourir étouffé par ses larmes.

— Où est-il? demanda Lia.

— Dans sa chambre, répondit la vieille femme de charge. Dieu veuille que vous arriviez à temps pour recevoir sa suprême bénédiction et son dernier baiser!

Lia était déjà dans les escaliers. Elle ouvrit la chambre de son père en criant :

— Mon père, me voilà!

Le mourant fit un effort, et tendit les bras à son enfant, en balbutiant :

— Pardonnez-moi, mon Dieu, je meurs!

Mais en même temps qu'il prononçait ces paroles, Lia posait la perle sur le cœur de son père.

Il jeta un grand cri, et un double torrent de pleurs s'élança de ses yeux.

Puis, avec un accent d'ineffable joie :

— Quel bienfait que les larmes! s'écria-t-il. Dieu en soit remercié, et toi aussi, mon enfant!

Et il vécut encore de longues années, versant désormais des larmes dans la peine comme dans la joie.

TINY LA VANITEUSE

Tiny était la plus petite créature qu'il fût possible de voir; c'est pourquoi elle avait été nommée Tiny, ce qui signifie, en réalité, le superlatif de la petitesse. Vous auriez eu grand'peine à introduire votre pouce dans son soulier, et son fourreau était une vraie merveille. En vérité, une poupée de cire, de dimension ordinaire, l'aurait prise en pitié. Sa mère lui tricotait elle-même des bas, car aucun bonnetier n'aurait voulu se charger de confectionner de si petits objets; vous voyez bien qu'on était parfaitement

en droit de l'appeler Tiny, et il en arriva qu'on finit par oublier tout à fait son véritable nom; pour ma part, je ne l'ai jamais su. Cette ignorance, d'ailleurs, est sans portée, puisque mon histoire traitera de son caractère, et n'a rien à démêler avec son nom, lesquels étaient diamétralement opposés l'un à l'autre, car si son nom était petit, en revanche, sa vanité était immense ; ce défaut, du reste, était la faute de sa mère, qui perdait beaucoup de temps à parer la petite personne de la pauvre Tiny.

Dès qu'elle était habillée, elle se promenait, de long en large, devant les chaumières les plus proches, afin de provoquer les louanges des voisins, lesquels, par bienveillance, ne manquaient pas de s'écrier :

— Oh! voilà qui est vraiment beau! quels superbes yeux! quels ravissants cheveux! elle est réellement une petite perfection de beauté! Tiny prenait tout cela pour argent comptant, et sa vanité en augmentait d'une façon alarmante.

Non contente de ces compliments et de beaucoup d'autres, elle s'imagina, un beau matin, qu'il fallait qu'elle s'admirât elle-même ; et, n'ayant point de miroir à la maison, elle alla se contempler sur la surface claire et limpide d'une source voisine.

Comme elle demeurait charmée de l'image qui se réfléchissait dans l'onde, elle tressaillit, en entendant une voix qui lui criait :

— Bonjour, grande vanité !

Elle leva les yeux, et aperçut, sur l'autre rive, une belle dame avec des ailes éclatantes, accompagnée d'un horrible petit nain ; tous deux se riaient et se moquaient d'elle.

— Il n'est pas douteux que vous vous trouviez parfaite, reprit la dame, après avoir triomphé de son envie de rire ; n'est-ce pas? et peut-être même surprenante par la beauté de vos formes ; mais, petite créature, vous foulez sous votre petit pied des choses bien plus belles et bien plus parfaites que vous;

si vous continuez toute votre vie à être aussi orgueilleuse de vous-même, vous ne serez jamais heureuse, et vous servirez de plastron à tout le monde. Je veux pourtant essayer de vous donner une leçon, qui pourra avoir une influence matérielle qui vous corrigera : je vais vous offrir une paire d'ailes, qui vous aideront à rechercher la vérité. Elles ne dureront que quelques heures, mais, par leur moyen, vous serez à même de juger combien l'amour-propre est malséant, en le voyant chez les autres.

Tiny tressaillit, car elle sentit des ailes lui pousser aux épaules et l'enlever de terre. Quoique assez effrayée d'abord de leur vitesse, elle commença bientôt à jouir de la nouvelle et agréable sensation de se trouver transportée dans les airs; elle ferma ses ailes, et descendit au milieu d'une touffe superbe de fleurs sauvages, tout auprès d'un gros hibou qui, probablement, s'était égaré au grand jour.

— Qui êtes-vous? dit-il d'une voix enrouée, en es-

sayant de la distinguer, malgré le soleil qui l'aveuglait.

— S'il vous plaît, monsieur, répondit-elle, je suis une petite fille.

— Oh ciel! quoi! seulement une petite fille? dit-il; je pensais que vous étiez un oiseau. Cependant vous avez des ailes?

— Oui, monsieur, j'ai des ailes, dit-elle humblement, en découvrant combien le hibou faisait peu de cas d'une petite fille; une bonne fée me les a données, afin que je puisse voir le monde.

— Ah! ah! ah! fit en riant le hibou; voir le monde! en vérité, à quoi cela sert-il? Voyez-moi, je passe ma vie presque tout entière dans le creux d'un arbre, et pourtant je suis le plus sage des oiseaux.

— Serait-il vrai, monsieur? demanda avidement Tiny; alors, peut-être voudrez-vous consentir à me communiquer votre science?

— Bon! dit le hibou en fermant les yeux, comme

s'il voulait chercher sa sagesse en dedans de sa tête. Je ne sais pas trop, je n'ai pas grande envie de devenir maître d'école ; toutefois, je puis facilement vous dire une chose que je sais, c'est-à-dire que je suis sûr d'être fort sage, car tout le monde en convient ; et je le crois, puisque les gens les plus habiles me proclament l'emblème de la sagesse ; ainsi donc, demeurez-en convaincue comme les autres, et continuez votre chemin, tandis que je vais faire mes efforts pour retrouver mon trou.

A ces mots, prenant l'air plus capable que jamais, il se mit à pouffer de rire de sa propre plaisanterie.

— Quelle vieille bête stupide et vaniteuse! dit Tiny pendant que le hibou s'éloignait en sautillant ; je n'ai rien appris de bon avec lui.

Comme elle voltigeait dans un bois voisin, elle fut très-surprise d'apercevoir un kanguroo gigantesque, qui faisait de fort grands sauts à l'aide de son énorme queue. Elle le suivit attentivement des yeux.

Tout à coup, une grande cigogne bleue sortit d'un coin humide rempli de roseaux, et s'approcha du kanguroo.

— Oh! oh! vous voilà donc, monsieur le sauteur, dit la cigogne. Quelle énorme queue vous avez! pourquoi ne la portez-vous pas coquettement, au lieu de vous en servir comme d'une jambe? Au fait, est-ce que ces misérables petites choses que je vois là, sont vos pattes de devant? je veux parler de ces deux petits bouts qui pendent par devant.

—Impudent oiseau! répliqua le kanguroo d'un ton de mépris, auriez-vous la prétention de critiquer la perfection et la beauté de mes formes, supérieures de toutes façons à celles de tous les autres animaux? ma queue magnifique, qui, à elle seule, est une merveille; mes charmantes petites pattes de devant, si admirablement adaptées pour l'usage qu'elles me font? Retourne, ô le plus sot des oiseaux, dans le marais où tu seras le mieux caché, et dérobe à tous les

yeux ces longues perches que tu appelles des pattes, et qui, en t'élevant dans le monde d'une manière ridicule, mettent davantage ta laideur en évidence. Si tu trouves assez d'eau dans les alentours, va contempler tes membres maigres et disproportionnés, et rougis, si tu peux, au travers de tes plumes, en reconnaissant la différence incommensurable qui existe entre toi et une créature aussi parfaite que moi. Et, sans attendre la réponse de la cigogne, il poussa un cri sauvage, et d'un bond s'élança dans le bois.

— Bien, dit Tiny, quand la cigogne se fut envolée à son tour; voilà qui va bien des deux côtés. Ils sont également clairvoyants pour exalter leurs propres avantages et pour se mépriser l'un l'autre.

Tiny s'envola et se posa près du tronc d'un grand arbre aux branches étendues, sur une desquelles était perché un superbe écureuil du Malabar, qui se chauffait au soleil en croquant des noix.

— Je serais curieuse de savoir s'il sait parler, pensa

Tiny; je suis sûre qu'il parle, car il a l'air très-avisé. Elle avait à peine formulé mentalement cette pensée, qu'elle vit sortir des broussailles, à ses pieds, un petit cochon d'Inde le plus drôle du monde, qui trottait en reniflant et marchait avec beaucoup de précaution.

L'écureuil cessa de casser ses noix; il en jeta plusieurs coquilles sur le cochon d'Inde en l'appelant à haute voix : — Holà! hé! ridicule petit être, où vas-tu? comment t'appelles-tu? et aussi, sans t'offenser, permets-moi de te demander avec une affectueuse sympathie ce qu'est devenue ta queue? Le cochon d'Inde, fort interdit, regarda de tous côtés afin de découvrir où le questionneur si poli s'était caché; à la fin, il aperçut l'écureuil, et lui dit d'un ton fort humble :

— En vérité, mon très-cher monsieur, je ne me rappelle pas d'avoir jamais été importuné d'une queue.

— Que voulez-vous dire par là? dit l'écureuil fanfaron; puis il sauta à terre et vint regarder en face le cochon surpris.

— Ce que je veux dire, répliqua le cochon, qui ne s'intimida nullement; je veux dire que si j'avais, comme vous, une longue et lourde brosse, je m'en trouverais excessivement ennuyé et incommodé; j'ajouterai même que je la trouverais, selon ma manière de voir, très-dangereuse; car vous, imbécile casse-noisettes, vous seriez bien plus à l'abri du danger, si à cause de votre intolérable amour-propre, vous n'agitiez pas sans cesse cette queue autour de vous, inconvénient qui vous signale au chasseur et qui est, je le répète, une grande calamité pour vous. Vous vivriez bien plus longtemps, si vous aviez la queue plus courte. Ainsi donc, je vous souhaite bien le bonjour et moins d'orgueil. Le cochon disparut dans la terre, et l'écureuil retourna d'un saut sur son arbre afin de s'y cacher.

Tiny voltigea plus loin; la subtile réponse du cochon, en apparence si stupide, l'avait fort amusée. Bientôt, un magnifique papillon passa tout près d'elle; il ralentit sa course à son aspect extraordinaire, et en conséquence vint se poser tout auprès de l'endroit où elle mit pied à terre.

— Bonjour, ma chère, dit-il poliment; sur mon honneur, vous m'avez d'abord tout à fait embarrassé. Je vous prenais pour un papillon de ma connaissance, mais j'ai été promptement détrompé en voyant combien vos jambes sont grosses, et comme en général votre tournure est empêtrée; toutefois, malgré ces disgracieuses imperfections, je suis content de vous voir; ainsi donc, causons, mais prenez garde de marcher sur moi avec vos gros pieds.

Tiny, rien moins que flattée de cette impertinente invitation, allait répondre lorsqu'un escargot se traîna sur le lieu de la scène.

— Ciel! s'écria le papillon, voici une horrible chose!

Pauvre créature ! quelle destinée ! ramper éternellement sur la terre, en portant sur son dos cette affreuse coquille !

— Qui plaignez-vous de la sorte, petit badin? dit l'escargot. Est-ce à vous à insulter un individu de ma sorte, parce que vous avez sur le dos une couverture aux couleurs éclatantes ; mais vous n'étiez hier qu'un misérable objet informe, infiniment plus laid que quoi que ce soit dont je puisse me souvenir en ce moment. Vous qui avez une si courte vie, assez longue, du reste pour un être inutile, vous osez parler de pitié ! vous, un paria, sans logis que vous puissiez appeler le vôtre, puisque vous demeurez çà et là, et n'importe où, vous osez même adresser la parole à un propriétaire comme moi, qui porte sa maison partout avec lui ? Allez, allez, continuez vos larcins chez les fleurs qui sont assez imprévoyantes pour vous accueillir !

— Vile créature, répliqua le papillon, je souillerais

mes ailes en restant plus longtemps près de vous, pour être couvert de votre bave impure.

A ces mots, après quelques jolies évolutions pour faire valoir les brillantes couleurs de ses ailes, le papillon prit son vol et se dirigea vers un endroit où le soleil donnait en plein.

— Oh ! oh ! dit Tiny en s'envolant de son côté, il me semble qu'ici la vanité a reçu une bonne leçon.

Le soleil devint bientôt dévorant, et Tiny se trouva sur des sables brûlants, où elle vit étendue une énorme tortue noire. Elle était si immobile, qu'elle crut d'abord que c'était une grosse pierre noire; mais un imperceptible mouvement de la tête lui prouva qu'elle vivait. Tandis qu'elle restait debout à la considérer, elle la vit tout à coup enveloppée d'une ombre interminable; elle leva les yeux, et s'aperçut que cette ombre était causée par l'approche d'une immense girafe.

— Eh bien ! ma belle petite, dit la girafe, êtes-vous

donc occupée à contempler cette misérable créature, qui en vérité pourrait tout aussi bien être une pierre, à laquelle elle ressemble à s'y méprendre. Je ne crois pas qu'elle ait bougé de place depuis des mois, pauvre paquet presque insensible! On ne saurait certes exiger, continua-t-elle en rengorgeant orgueilleusement son long cou, que tout le monde soit créé aussi beau et aussi gracieux que moi. Non, non! sans doute. Toutefois il est impossible de s'abstenir de plaindre une créature aussi complétement déshéritée que celle qui est à nos pieds, qui semble avoir été jetée sur le sable sans pieds pour la porter ailleurs.

La tortue remua la tête, leva les yeux, et dit à la girafe d'une voix lente et solennelle :

— Animal disgracieux et inutile, avec tes longues jambes et ton long cou! il est vraiment triste d'entendre un être, qui n'existe que quelques années, parler de sa supériorité! Mes jambes ne sont pas très-longues, mais je puis les ranger à l'abri, de sorte

que personne ne me marche sur les orteils. Mon cou est assez long pour me permettre de regarder en dehors de ma porte, et pourtant assez court pour que je puisse rentrer ma tête à l'approche du danger, et ma vie est si longue, que je me rappelle fort bien avoir vu dix ou douze générations de votre famille, dont les os blanchissent sur les sables du désert. Ainsi donc, que vos longues jambes vous emportent loin de moi, afin que votre vanité n'offense plus mes regards.

Comme les distances n'effrayaient plus Tiny depuis qu'elle avait des ailes, elle vola vers une autre partie du monde où l'air était plus frais. Elle se posa sur des rochers, où se tenait un vieux pingouin, en admiration devant les vagues écumantes qui venaient se briser à ses pieds.

— Voici un petit vent bien frais, dit Tiny.

— Et très-fortifiant, répliqua le pingouin. — Et comme preuve de ce qu'il avançait, il battit des ailes,

de petites ailes qui ressemblaient à du cuir. — Cet endroit, continua-t-il, est le plus sain et le plus agréable qui soit au monde.

— Vraiment! fit Tiny, ne sachant que dire.

— Ne perdez pas votre temps, petite fille, cria un aigle du haut d'une colline escarpée; ne perdez pas votre temps en mauvaise compagnie; cet animal, moitié oiseau, moitié poisson, a une insupportable conversation qui sent l'eau salée. Il est l'opprobre de la grande famille des oiseaux. D'abord, il marche tout debout comme un homme; secondement, en dépit de ses prétentions, il n'a pas ce qui s'appelle une aile; moi, par exemple, je suis le roi des oiseaux, et je puis causer royalement avec vous. Volez donc jusqu'à moi, afin que je vous fasse l'honneur de vous accorder quelques minutes d'entretien.

— Restez où vous êtes, mon enfant, dit le pingouin, je puis être humble et sans grâce, ainsi que l'observe très-peu royalement ce roi des oiseaux; mais après

tout j'ai de la probité, tandis que lui, qui déshonore son titre de roi, est un pillard et un voleur; un oiseau de proie sans remords, qui se souille de sang innocent, et prend plaisir à commettre toutes sortes de cruautés.

— Oses-tu dire cela, oiseau plus poisson qu'oiseau, hurla l'aigle, qui fit un prodigieux effort pour saisir le pingouin entre ses griffes. Mais le pingouin, qui connaissait son caractère vindicatif, chercha un refuge sous les vagues de la mer; l'aigle se soutint au-dessus de l'eau, décrivant de larges cercles, dans l'espoir de parvenir à assouvir sa vengeance; mais le pingouin ne parut pas, et l'aigle furieux, se vit obligé de retourner chez lui sans avoir puni l'insulte qui, selon lui, portait atteinte à sa dignité royale.

Tiny frémissait en entendant les cris de l'aigle impérieux; elle s'enfuit et vola au loin, jusqu'à ce qu'elle pût prendre terre dans une ravissante vallée fleurie, où ses yeux furent charmés par des myriades de

fleurs qui embaumaient l'air autour d'elle. Un magnifique lis odoriférant portait bien haut au-dessus de sa tête son cornet de neige et son calice doré; elle contemplait avec admiration sa forme gracieuse et son port de reine. En s'approchant davantage, elle aperçut de brillantes gouttes d'eau que distillaient ses feuilles, et qui scintillaient comme des joyaux avant de tomber.

— Petit enfant, dit le lis d'un ton fier et hautain, approche; je ne suis point timide, je suis né pour être admiré : il est dans ma destinée de faire les délices de tous ceux qui me contemplent.

Tiny s'approcha, et elle essaya avec beaucoup de timidité de savourer le parfum de la fleur superbe; mais elle se retira vivement, car elle ne sentit qu'une odeur âcre et désagréable, dont elle ne put se débarrasser qu'à l'aide de quelques violettes qu'elle cueillit à ses pieds.

— Merci, chère enfant, dirent les violettes, de

nous avoir mises dans votre sein, sans que nous ayons eu besoin de chanter nous-mêmes nos louanges. Qu'il en soit toujours ainsi avec vous. Ne méprisez jamais les humbles, lorsque vous êtes en compagnie des grands et des hautains. Regardez bien ce lis imposant, son extérieur attire notre attention et nos égards, mais il ne possède aucune qualité réelle qui puisse rendre durable la première impression. On l'évite dès qu'on le connaît de près.

Ces diamants étincelants, qui pendent après ses feuilles comme autant de gouttes de rosée, ne sont, en réalité, que les pleurs qu'il verse sur sa complète indignité. Une grande apparence, sans valeur réelle, est un don inutile, impuissant à procurer l'estime ou à assurer le bonheur. Tiny pressa les violettes sur son cœur pour les remercier de leur douce leçon, et continua sa route, qui la conduisit dans un jardin admirablement cultivé, où un très-beau chat se ré-

créait à l'aise, accroupi sur une terrasse au bord d'une allée.

— Matou ! matou ! dit Tiny, qui s'approcha de la jolie bête endormie, bonjour !

— Oh ! bonjour, comment vous portez-vous? répliqua le chat; en vérité, je ne vous voyais pas, car j'étais à moitié assoupi, ayant veillé une partie de la nuit à une soirée de souris.

— Vraiment ! dit Tiny ; était-ce amusant?

— Pour moi, oui, dit le chat malicieusement en clignant de l'œil légèrement, mais pas pour elles.

— Ah ! je comprends ! fit Tiny ; oh ! matou, matou !

— M'avez-vous appelé? dit un jeune lièvre fort éveillé, qui se montra soudain sous les larges feuilles d'une plante.

— Vous ! dit le chat en lui jetant un regard méprisant ; vous, matou !

— Oui, on m'appelle matou dans les cercles les plus distingués, répondit sèchement le lièvre.

— Vous êtes un bohémien, un aventurier campagnard, répliqua le chat. Vous ne possédez pas un seul attribut de la race féline. Où est votre queue, l'ami? Vous, un chat! en vérité!...

— Une queue? fi donc! dit le lièvre; à quoi cela me servirait-il? Mais, regardez mes superbes oreilles; montrez-moi donc les vôtres, je vous en prie?

Le chat ne daigna pas répondre, mais il se mit à se frotter le nez avec sa patte.

— Vous osez me parler, à moi! poursuivit le lièvre, moi qui suis recherché par les personnages les plus distingués du voisinage, et qui suis l'ornement de la plupart de leurs tables! Je vis grandement sur mes propres domaines, absolument comme le meilleur gentilhomme campagnard de la contrée; tandis que vous, valet à courtes oreilles et à longue queue, vous vivez de souris et de tout ce que vous pouvez attraper, et vous n'êtes bon, après votre mort, à confectionner aucun mets connu. Ah! ah! ah!

un matou, en vérité! Vous êtes une trappe à souris.

A ces mots, il frappa la terre de son pied et s'éloigna au trot. Le chat se parlant à lui-même, murmura : — Une espèce!

— Croa! croa! fit une grenouille non loin de là; Tiny fut à sa recherche et la trouva assise sur un petit monticule et se chauffant au soleil. Tandis qu'elle l'examinait, un poisson aux yeux brillants et aux écailles d'argent sortit son nez de l'eau, et adressa la parole au gros crapaud en ces termes :

Pour l'amour du ciel, vous, vilaine bête, finissez ce tintamarre; l'horrible bruit que vous faites empêche mes petits de s'endormir.

— Fadaise! dit la grenouille qui jouait négligemment avec un bull-rush, si vous me rompez la tête au sujet de vos petits, je vous chasserai de mon étang.

— Votre étang! en vérité, reptile! repartit l'orgueilleux poisson; pourquoi n'en prenez-vous pas

possession, s'il est à vous? Mais non ! vous ne sauriez y demeurer longtemps, l'eau en est trop pure pour vous, monstre immonde!

— Ne vous mettez pas en colère, mon brave poisson, répondit la grenouille ; si vous étiez un homme comme il faut, vous sortiriez de l'eau pour venir causer; mais vous n'avez pas sur quoi vous tenir, aussi je vous prends en pitié. Vous êtes une création incomplète, et par conséquent indigne qu'une personne qui se trouve sur son propre terrain s'occupe de vous. Je vous permets de dire que l'étang est à vous, car je ne m'en sers que pour me laver.

Le poisson disparut sans riposter à cette impertinence.

Le vol de Tiny la conduisit de nouveau au bord de la mer, où elle fut un peu interdite par l'apparition d'un crabe énorme qui paraissait se hâter, comme s'il était préoccupé de quelque importante affaire; néanmoins un obstacle imprévu rencontra une de ses

pattes, et il fut renversé sur le dos ; en se relevant, il vit que c'était une huître que le flux avait déposée sur la rive.

— O le plus stupide des poissons ! s'écria le crabe irrité, ne pouviez-vous vous ranger de côté lorsque vous m'avez vu venir? Je vous proteste que vous êtes cause qu'une de mes griffes a été cruellement blessée.

L'huître, s'entr'ouvrant avec lenteur pour répondre, dit :

— Qui donc êtes-vous, monsieur, je vous prie ?

— Ne voyez-vous pas que je suis un crabe magnifique ? répliqua-t-il.

— Ah ! oui ! je vois? fit l'huître, un coquillage ! un des nôtres !

— Un des nôtres ! reprit le crabe avec dédain. Un des nôtres ! prétendez-vous vous mettre sur le même rang que moi ? Une superbe création, ornée de griffes de rechange, avec des yeux qui voient clair, et une armure de la construction la plus admirable ; un

être tout à fait exceptionnel et hors ligne dans la grande famille des coquillages. Se trouver classé, après tout, avec une espèce comme vous, un paquet, une pierre! ballottée par la mer sans pouvoir se diriger elle-même! rien de plus enfin, la plupart du temps, qu'une parcelle de rocher attachée à un autre rocher!

—Ah! ah! ah! fit l'huître en éclatant de rire; imbécile et vaniteuse créature, je ne puis en vérité m'empêcher de rire de vous. Voyez donc, en dépit de toutes vos perfections, vous vous traînez toujours de travers, et il vous est impossible de marcher droit devant vous. Ah! ah! ah! fit encore l'huître, qui referma sa coquille en continuant de rire. Le crabe plongea dans l'eau sans ajouter un mot.

Tiny s'éloigna de la mer et s'envola vers les champs, où elle se trouva presque aussitôt en compagnie d'une belle sauterelle dont les yeux d'or reluisaient dans le gazon.

—Comment vous portez-vous, ma chère? gazouilla-t-elle. Je suis ravie de vous voir, car voici une sotte taupe qui m'ennuie à la mort. —Tout en parlant, elle désignait à Tiny le nez d'une taupe, qui pointait précisément en dehors d'un petit monticule qu'elle avait soulevé. —Vous voyez, continua la sauterelle, au lieu de porter comme moi la verte livrée des champs, et d'être magnifiqnement dorée, elle est pauvre, elle vit sous terre, ne connaît rien, et n'est pour cette raison qu'une très-maussade société, une vraie motte.

—Si une robe éclatante et de la dorure, sont des choses utiles, je dirai certainement que vous êtes un objet sans prix, dit la taupe; mais comme vous ne faites pas autre chose que de babiller, je ne puis vous accorder les louanges que vous désirez, et suis forcée tout naturellement de m'avouer que je suis la plus estimable de nous deux; car je dévore la vermine qui mangerait le blé et détruirait le gazon qui vous abrite; de sorte que, quoique ensevelie sous la

terre, je suis très-vivante lorsqu'il s'agit des intérêts des autres, et dois être appréciée en conséquence des services que je rends.

— Voici encore l'honnêteté qui combat la vanité! pensa Tiny en s'envolant loin des deux antagonistes.

— Où volez-vous si vite? dit une petite mésange bleue qui frétillait sur un tronc d'arbre.

— Je me dépêche pour voir autant de choses que je puis, répondit Tiny, car mes ailes doivent me quitter au coucher du soleil.

—Elles viennent justement de tomber, dit l'oiseau, et je vous ai préservée d'une chute.

—Tandis qu'il parlait, Tiny fut fort étonnée de voir ses ailes par terre.

—Merci, bon petit oiseau! dit tristement Tiny. Mais comment ferai-je pour retourner à la maison?

—Prenez courage, dit la mésange, la bonne petite fée vous protégera, aussi marchez avec confiance.

Il dit et s'envola.

Une grande autruche à la démarche pompeuse, étalant avec un orgueil visible ses plumes magnifiques, s'approcha de l'enfant prête à pleurer et lui dit :

— Petite fille, peut-être pourrez-vous décider quel est le plus beau de moi ou de ce vilain oiseau qui est perché dans l'arbre que vous voyez là-bas ?

— Un vilain oiseau ! vraiment ? dit un singulier toucan, en faisant claquer son bec, qui était presque aussi grand que toute sa personne. Je voudrais bien savoir où on pourrait rencontrer un oiseau aussi bête que l'autruche, dont le corps est couvert en profusion d'une surabondance de plumes, tandis que ses jambes sont tout à fait dépouillées ; ses ailes, par leur beauté, servent d'appât aux ennemis qui veulent le détruire, mais elles n'ont pas le pouvoir de l'emporter loin du danger. En vérité, mon bec ravissant a plus de valeur à lui seul que toute sa personne.

— Eh bien, c'est à la petite fille à décider, répondit l'autruche.

Tiny, qui par le fait admirait beaucoup la belle autruche, et avait grand'peine à s'empêcher de rire au nez du bizarre toucan, prit enfin courage et dit :

— C'est vous, autruche, que je trouve de beaucoup le plus beau des deux.

Le toucan indigné s'envola au loin ; l'autruche, ravie de la décision de l'enfant, se tourna fièrement vers elle, et lui dit :

— Où allez-vous, ma belle petite?

— Oh! à bien des milles, loin, loin! fit-elle, et je crains de ne jamais revoir ma maison, car j'ai voltigé si longtemps de côté et d'autre!

— Montez sur mon dos, dit l'autruche, qui se baissa afin qu'elle pût se blottir entre ses ailes.

Dès qu'elle y fut confortablement établie, elle prit sa course, et courut comme le vent, à travers les colli-

nes, les vallées, les sables, jusqu'à ce qu'elles se trouvassent au bord de la mer; ici l'autruche s'arrêta, comme de juste, incapable qu'elle était d'aller plus loin avec sa petite protégée.

— Et maintenant, ma bonne autruche, que dois-je faire? dit Tiny.

— Attendez un peu, repartit l'oiseau, voici venir un superbe coquillage qui, j'en suis sûre, vous fera traverser la mer.

Le coquillage dansa sur les vagues, jusqu'à ce qu'il touchât la grève.

— Entrez, petite fille, dit-il, et je vous transporterai saine et sauve chez vous, de l'autre côté de l'eau, car la bonne fée me l'a ordonné.

Tiny n'hésita pas un instant. Elle monta dans la coquille, qui la porta légèrement au milieu des vagues écumantes, et avant la chûte du jour, elle débarqua tout près de chez elle. Tout en marchant, guidée par la lumière qui brillait à la fenêtre de sa chau-

mière, elle songeait que la fée avait été bien bonne, de vouloir qu'elle apprît combien il est facile de voir les défauts des autres, tandis que l'amour-propre fait croire qu'on est parfait soi-même.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER

Paris. — Imp. de Édouard Blot, rue Saint-Louis, 46.



